

# L'ARCHICUBE

NUMÉRO SPÉCIAL



# L'ARCHICUBE

*27 bis* • NUMÉRO SPÉCIAL • Février 2020

*Vie de l'Association*

*Notices*

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure



# SOMMAIRE

## VIE DE L'ASSOCIATION

Compte-rendu de la 170 <sup>e</sup> Assemblée générale (16 novembre 2019) . . . . .	9
Liste des archicubes décédés depuis la dernière Assemblée générale . . . . .	17
Rapport du trésorier . . . . .	21
Conseil d'administration de l'Association (année 2019-2020) . . . . .	27
Procès-verbaux des Conseils d'administration . . . . .	29

## NOTICES

<i>À propos de la rédaction des notices nécrologiques</i> . . . . .	49
1878 l Moreau-Nélaton, Étienne. – <i>M. Rapoport</i> . . . . .	51
1894 l Péguy, Charles. – <i>J.-Th. Nordmann</i> . . . . .	56
1922 l Demargne, Pierre. – <i>M. Sève</i> . . . . .	63
1922 l Grua, Gaston. – <i>A. Lalanne</i> . . . . .	67
1936 l Triomphe, Robert. – <i>M. Triomphe</i> . . . . .	72
1938 s Jeangirard, Paul. – <i>B. Duval</i> . . . . .	74
1940 l Fontaine, Jacques. – <i>V. Zarini, D. Fontaine</i> . . . . .	76
1940 l Lazard, Gilbert. – <i>T. Lazard</i> . . . . .	83
1944 l Caveing, Maurice. – <i>M. Caveing</i> . . . . .	84
1944 l Senninger, Charles. – <i>P. Cauderlier</i> . . . . .	87
1945 s Jaffard, Paul. – <i>S. Jaffard, H. Reinhard, P. Ribenboim</i> . . . . .	91
1946 s Causse, Jean-Pierre. – <i>J.-C. Lehmann, C. Weisbuch, J. Blamont</i> . . . . .	94
1946 S Gicquel Jobert, Nelly. – <i>G. Jobert</i> . . . . .	101
1948 l Verret, Michel. – <i>J.-C. Passeron</i> . . . . .	103
1949 l Meuleau, Maurice. – <i>H. Mitterand, S. Meuleau, D. Arnaud, S. Audoin-Rouzeau, G. Robin, J.-L. Boursin, M. Meuleau</i> . . . . .	105
1949 L Vial Vallet, Paulette. – <i>F. Vallet</i> . . . . .	113

Sommaire

1949 s	Lafon, Jean-Pierre. – <i>M. Zisman, M. Karoubi</i> . . . . .	113
1949 S	Dao Puiseux, Simone. – <i>G. Puiseux</i> . . . . .	117
1950 s	Cagnac, Bernard. – <i>A. Guichardet, A. Heidmann</i> . . . . .	120
1950 s	Suchard, Jean. – <i>J. Suchard</i> . . . . .	122
1951 l	Bandet Pierre. – <i>P. Bandet</i> . . . . .	124
1951 s	Desprès, Henri-Alain. – <i>I., L., J. Desprès</i> . . . . .	126
1951 S	Paillard Godefroy, Geneviève. – <i>M. Pauty</i> . . . . .	128
1952 l	Lamy, Marcel. – <i>J. Le Bihan, V. Anger</i> . . . . .	134
1952 s	Frèrejacque, Daniel. – <i>M.-Th. Frèrejacque</i> . . . . .	140
1955 l	Goimard, Jacques. – <i>G. Abensour, J. Lecarme</i> . . . . .	143
1955 L	Perrier, Simone. – <i>G. Mathieu-Castellani</i> . . . . .	146
1955 l	Abribat, Jean-Paul. – <i>É. Jalley, J.-M. Pelorson, J. Bersani, J. Raimond, J. Métayer</i> . . . . .	148
1956 L	Depussé, Marie. – <i>A. Lacaux</i> . . . . .	153
1956 l	Delcour, Jean-Marie. – <i>E. Delcour</i> . . . . .	155
1957 s	Joly, Jean-René. – <i>Y. Meyer</i> . . . . .	156
1958 s	Baillon, Paul. – <i>Ph. Bloch</i> . . . . .	159
1958 s	Haugazeau, Yves. – <i>R. Cori, P. Charrier</i> . . . . .	161
1959 s	Delaboudinière, Jean-Pierre. – <i>J.-C. Vial, R.-M. Bonnet, C. Pethe</i>	167
1962 l	Rougemont, Georges. – <i>M. Brunet</i> . . . . .	172
1962 s	Favre, Alain. – <i>J.-P. Henry</i> . . . . .	176
1963 l	Noguez, Dominique. – <i>C. Mignot</i> . . . . .	179
1964 l	Nichet, Jacques. – <i>M. Zink, A. Debru-Poncet, F. Douay</i> . . . . .	185
1969 s	Vanhoutte, Philippe. – <i>J. Brun</i> . . . . .	190
1971 l	Chrétien, Jean-Louis. – <i>N. Weill</i> . . . . .	194
1988 s	Courtès, François. – <i>P. Broussous</i> . . . . .	195
	<b>Liste alphabétique des notices de ce recueil</b> . . . . .	<b>199</b>

# VIE DE L'ASSOCIATION





# 170<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

## (16 novembre 2019)

**L**a 170<sup>e</sup> Assemblée générale de l'A-Ulm s'est déroulée dans l'amphi Évariste-Galois le 16 novembre 2019 de 17 h à 20 h. Une cinquantaine de personnes était présente.

### ORDRE DU JOUR

1. Information de la présidente (Marianne Laigneau) et rapport moral du secrétaire général (Étienne Chantrel).
2. Rapport financier du trésorier (Nicolas Couchoud) et de la trésorière adjointe (Laurence Levasseur).  
Approbation des comptes et vote du quitus.  
Vote du budget.
3. Vote des cotisations.
4. Résultats des élections au Conseil d'administration.
5. Liste des normaliens décédés.
6. Questions diverses.
7. Intervention du directeur de l'ENS, Marc Mézard.  
Cocktail et dîner autour de Claire Mathieu, 1983 S, professeur d'informatique et sciences numériques à l'X, à l'université Paris-sud et à Brown, médaille d'argent du CNRS.  
Le thème de la soirée était : Algorithmes et société.

## Information de la présidente et rapport moral du secrétaire général

La stratégie générale repose sur les trois axes suivants :

- Renforcer la solidarité entre normaliens.
- Développer le rayonnement de la communauté internationale.
- Amplifier et moderniser nos actions ainsi que leur visibilité.

### Plan d'action du CA de l'A-Ulm 2018-2021

Action 2015	Situation 2019	Leviers
<b>Recruter</b>	2015 : 1656 juin 2019 : 1840	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Développer notre présence sur les réseaux sociaux</li> <li>– Suivre la recherche des adresses</li> <li>– Actions vers les élèves en scolarité et vers les étudiants</li> <li>– Mode d'emploi sur le site : comment organiser un dîner de promo ?</li> </ul>
<b>Renforcer les relations avec l'École</b>	(budget, liens avec l'École, nombre et diversité des rendez-vous carrières, mission diversité)	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Clubs</li> <li>– Liens avec les départements</li> <li>– Participation des Alumni au CA de l'ENS</li> <li>– Participation du directeur de l'ENS au CA de l'A-Ulm</li> </ul>
<b>Maintenir le niveau d'excellence des publications</b>	<i>Archicube</i> (richesse de <i>L'Archicube</i> , composition du Comité de Rédaction. Annuaire	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Vente des numéros</li> <li>– Diffusion plus systématique (listes à établir, PSL Alumni)</li> <li>– Organisation d'événements</li> <li>– Liste de diffusion (DRH, Écoles,...)</li> <li>– Revoir la nomenclature</li> <li>– Maintenir la périodicité annuelle mais plus tôt dans l'année</li> <li>– Sortie 2019 en octobre</li> </ul>
<b>Supplément historique</b>		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Version en ligne tous les dix ans</li> </ul>

Action 2015	Situation 2019	Leviers
Harmonisation graphique des publications		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Harmonisation des logos et formats</li> <li>– Graphiste ?</li> </ul>
Développer les relations avec les autres Alumni ENS		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Rencontres, actions communes</li> <li>– À terme, plateforme SAAS de gestion ?</li> </ul>
Développer les relations avec PSL		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Organiser des événements communs (Bureau, apéritif, )</li> <li>– CA de l'A-Ulm chez PSL avec intervention d'Alain Fuchs, Président de PSL</li> </ul>
Animer des réseaux numériques	(Facebook, LinkedIn, Site, méls)	<ul style="list-style-type: none"> <li>– Projet W</li> <li>– Utiliser plus les méls vers les adhérents</li> <li>– Animation Facebook</li> </ul>
Animer des réseaux physiques		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Afterworks</li> <li>– Dîners de promo</li> <li>– Clubs à l'étranger</li> <li>– Clubs en région</li> </ul>
Numérisation des archives		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Financement par la Fondation mais pas de chef de projet</li> </ul>
Revoir la composition du CA		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Maintenir la diversité au fil des renouvellements</li> </ul>
Équilibrer les finances		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Nombre des cotisations (point mensuel)</li> <li>– Dépenses de personnel</li> <li>– Numérique plus que papier</li> </ul>
Envisager la levée de fonds auprès des Archicubes		<ul style="list-style-type: none"> <li>– Coopération avec la Fondation ENS</li> </ul>
Réforme des statuts	(AG 2016)	<ul style="list-style-type: none"> <li>– En attente de la réponse du ministère de l'Intérieur</li> </ul>

## Le renforcement de la solidarité entre normaliens

- « Soutenir les projets d'élèves en cours de scolarité et faire bénéficier de secours nos camarades dans le besoin »

La solidarité repose d'abord sur les aides et secours attribués.

Pour les aides aux projets d'élèves, le CA a défini en 2018 les critères d'attribution suivants :

- Un projet mené par un ou des élèves de l'ENS
- Un projet qui contribue fortement à l'image de l'ENS
- Un projet qui fait connaître l'A-Ulm
- Un projet scientifique, social, sportif ou culturel
- Un projet qui apporte du matériel à l'Archicube ou au site de l'A-Ulm
- Il faut que 4 critères sur 5 soient remplis
- La part de la subvention de l'A-Ulm ne doit dépasser ni 50 % du budget total du projet ni 1000 €.
- Ces critères se révèlent pertinents à l'usage.

Des aides ont été attribuées en 2019 pour les projets suivants :

- Rise Up : 1 000 €
- La Nuit gala 2018 : 1 000 €
- Khaos : 427,69 €
- Jeunes ambassadeurs pour le climat : 1 000 €
- Découvrir l'Antiquité : 1 000 €
- Méandres : 1 000 €
- Filmer le champ social : 1 000 €
- Concours de dictée Du Bellay : 1 000 € (Prix pour innovation pédagogique)
- Cognivence : 1 000 €
- Semaine culturelle russe : 1 000 €
- Voyage en Campanie : 883 €
- Forum franco-japonais : 1 000 €
- ENS@Etna : 1 000 €
- Semaine arabe : 1 000 €
- MigrENS : 1 000 €
- Voyage à Thessalonique : 1 000 €
- La Nuit gala 2019 : 1 000 €

En terme de secours, l'association a accordé en 2018-2019 un prêt de 10 000 € pour aider à financer la transplantation d'un des reins d'une archicube à son frère.

Remboursements de prêts : 13 124 €

La solidarité passe aussi par le développement du réseau normalien, en particulier en province et à l'étranger :

- Afterworks parisiens réguliers (environ un par mois)
  - En partenariat avec Normalien Autrement
    - Bal Blômet (arts)
    - Institut du monde arabe (arts)
    - BCG (santé)
  - En partenariat avec les réseaux d’alumni étrangers
    - University of Cambridge
    - University of Oxford
- Le club des normaliens de Nouvelle-Angleterre :
  - Premier club de l’a-Ulm basé à l’étranger, avec l’aide précieuse du consulat de Boston
  - Deux à trois rencontres par an à la résidence de France
  - Une rencontre a eu lieu le 13 décembre autour de Marc Mézard
  - Projet de rencontrer les alumni d’Harvard et du MIT

### **Activités du service Carrières**

Laide professionnelle repose sur les actions du Service Carrières au bénéfice de tous les normaliens quelle que soit leur activité :

Accompagnement des normaliens dans leur projet de carrière par le suivi de dossiers individuels (Archicubes : 20 - Élèves : 9).

ENSuite : atelier mensuel réunissant 3 à 7 participants pour préparer leur projet professionnel entre octobre et avril.

#### **Quatre Rendez-vous carrières en 2019**

- 17 octobre 2018 : Les carrières académiques : enseignement et recherche
- 5 décembre 2018 : Les métiers de la Fonction publique hors enseignement et recherche
- 23 janvier 2019 : Tous les talents ont leur place dans l’entreprise
- 13 mars 2019 : Vivre pour écrire, écrire pour vivre

### **Le développement du rayonnement de la communauté normalienne repose sur nos publications :**

Maintenir le niveau d’excellence reconnu de ces publications tout en mettant en œuvre de nouveaux modes de diffusion et d’accès, moins coûteux et plus efficaces, comme la mise en ligne de *l’Archicube* sur Numilog.com, le diffuseur de livres numériques.

**En 2018 :**

- Formes
- Quel avenir pour les humanités ?
- L'encombrement

**En 2019 :**

- Le jeu
- La Lune

L'a-Ulm a organisé des conférences et événements, en coopération avec la direction de l'école et des partenaires externes renommés.

- Prix Romieu (18 octobre 2019) remis à Alison Bouffet pour le « Programme Étudiant Invité à l'ENS »
- CNE : Start-Ulm (novembre 2019)

En projet : conférence de Stéphane Gompertz ; en partenariat avec les anciens de l'ENA.

**Amicale des normaliens (élèves ou étudiants) ayant réalisé un cursus en santé et travaillant dans le domaine de la santé**

**Actions :**

- Une rencontre annuelle (en partenariat cette année avec Normalien Autrement, probablement au BCG)
- Participation aux « conférences de prestige » de Médecine et Sciences (conférences communes)
- Journée d'information aux passerelles prévue en janvier (30 participants l'année dernière)
- Séminaire médical ouvert à tous : 1 médecin chercheur vient présenter son sujet de recherche
- Soirée « speed-mentoring » dans les Salons de la direction le 20 novembre 2019 (adressée principalement aux promotions 2018 et 2019 Médecine-Sciences et Médecine-Humanités)
- Annuaire en cours d'édition

**Le dynamisme de la communauté normalienne se nourrit aussi des relations étroites avec PSL et nos partenaires**

- Participation de l'a-Ulm à PSL-Alumni : PSL ayant évolué (9 établissements-composantes dont l'ENS), PSL-Alumni va aussi évoluer.

- Contacts informels plus poussés avec Mines-Alumni et Dauphine-Alumni
- Déjeuner avec les associations d'anciens des autres ENS 16 octobre 2019 (Violaine Anger).
- Poursuite des contacts avec les anciens de l'ENA : réunion de travail en mars 2019.
- Relance des contacts avec les réseaux des directeurs généraux des associations d'anciens de grandes écoles.

L'a-Ulm a également apporté son soutien à la campagne de la Fondation ENS auprès des Alumni.

Bilan au 30 septembre 2019 :

115 donateurs pour 63 454 € collectés plus 38 donateurs pour 283 730 € collectés avec dons fléchés pour :

Bourse sur critères sociaux : 86 087 €

Bourse Olympiques : 117 643 €

Développement FENS : 80 000 €

Pour mémoire :

Au 30 septembre 2018 : 131 donateurs pour 80 813 €

Au 30 septembre 2017 : 150 donateurs pour 108 640 € collectés

Au 31 août 2016 : 169 donateurs pour 110 310 € collectés

## Résultat des élections au Conseil d'administration

Nombre de votants : 146 (120 électroniques + 26 papier)

Blancs et nuls : 0

Exprimés : 146

Élus : (7 sièges)

Julien Cassaigne : 142

Marie Pittet : 139

Violaine Anger : 138

Yves Caristan : 137

Victor Demiaux : 134

Louis Manaranche : 133

Nicolas Obtel : 125

## Liste des archicubes disparus de l'année

Comme le veut la tradition, Marianne Laigneau lit la liste de nos camarades disparus de l'année 2019.

FIN DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE À 20 h.



## LISTE DES ARCHICUBES DONT LE DÉCÈS A ÉTÉ CONNU DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

1930 l	BONIFACIO Antoine	15/10/2008
1933 S	SÉRIS CHAUDEURGE Simone	02/07/2012
1934 s	LÉVY SCHWARTZ Marie-Hélène	05/01/2013
1934 S	MAHUT MOINEAU Mauricette	03/05/1992
1935 l	WEBER Henri	11/07/2015
1936 l	REY Suzanne	09/10/2006
1936 l	TRIOMPHE Robert	08/03/2019
1937 l	MAILLARD Pierre	22/07/2018
1938 L	EURVIN ELIE Simone	27/02/2016
1938 s	JEANGIRARD Paul	18/02/2019
1939 l	BAZIN Louis	02/03/2011
1940 l	COULET Henri	07/12/2018
1940 l	COURTÈS Francis	15/01/2019
1940 L	MALSERT ARMIER Paulette	17/08/2015
1940 l	MOUSSA Pierre	30/06/2019
1940 s	GODEMENT Roger	21/07/2016
1940 s	KOSZUL Jean-Louis	12/01/2018
1940 s	OZENDA Paul	24/08/2019
1941 l	ALESI Georges	12/11/2013
1941 L	REYSS-BRION KOSZUL Denise	26/10/2018
1941 l	RICHARD Jean-Pierre	12/03/2019
1941 S	MARTINI André	08/10/2018
1942 L	BROT BOSCH Denise	09/03/2019
1942 s	FOURNIER Étienne	25/07/2015
1943 l	DESHAYES Jean-Louis	21/06/2018
1943 s	PONSONNET Paul	10/06/2019

Liste des archicubes dont le décès a été connu depuis la dernière assemblée générale

1943 S	RECEVEUR HERMANT Suzanne	08/12/2016
1944 l	CAVEING Maurice	06/09/2019
1944 l	GUICHEMERRE Roger	22/12/2018
1945 l	GONNAUD Maurice	16/08/2017
1945 l	PÉNARD Jean	26/06/2011
1945 l	REYNAUD Jean-Daniel	27/01/2019
1946 L	KLELTZ SIMANTOV Suzanne	10/05/2019
1946 l	VOUZELAUD Maurice	12/10/2016
1946 S	GICQUEL JOBERT Nelly	22/04/2018
1946 S	TEISSIER GUILLEMOT Marianne	12/11/2017
1947 L	DUCOURET VERGNAUD Hélène	22/10/2019
1947 s	CARRÉ Pierre	05/07/2019
1947 s	LESTEL Jacques	08/11/2018
1948 l	DELAMARE Charles	07/02/2015
1948 s	BERNARD Daniel	24/01/2019
1948 s	GONTARD Jean-Claude	03/08/2019
1949 L	BARBIER GUÉRIN Françoise	06/08/2017
1949 l	BEAUVERD Jacques	18/01/2019
1949 L	DELÉANI TURCAN Marie	18/10/2019
1949 l	MEULEAU Maurice	29/07/2019
1949 l	PARLIER Bernard	17/01/2018
1949 L	VIAL VALLET Paulette	07/06/2019
1949 l	WATTS Derek P.E.	16/12/2008
1949 s	LAFON Jean-Pierre	04/05/2019
1949 s	MAUREL Raymond	01/02/2019
1949 s	VERLET Loup	13/06/2019
1950 L	CELEYRETTE-PIETRI Nicole	04/08/2019
1950 s	CAGNAC Bernard	03/07/2019
1950 S	COTTIN CUÉNAT Gabrielle	21/06/2019
1950 s	SUCHARD Jean	27/02/2019
1951 l	BANDET Pierre	14/11/2018
1952 L	CHAVET BANCQUART Marie-Claire	19/02/2019
1952 L	GOGUEL LANTZ Ariane	03/10/2019
1952 l	SERRES Michel	01/06/2019
1952 S	CLERMONTÉ BLANCHARD Raymonde	16/06/2016
1953 S	CHOPARD-LALLIER Lucette	25/08/2017
1954 L	PÉCOURT HENRY Anne	13/09/2018
1954 l	TOURNON André	11/02/2019
1954 s	NÉVOT Claude	12/03/2019
1955 l	ABRIBAT Jean-Paul	23/06/2018
1955 L	PERRIER Simone	26/03/2019
1955 s	SCHOTT Michel	17/04/2019

Liste des archicubes dont le décès a été connu depuis la dernière assemblée générale

1956 L	BOUTHIER Mireille	12/08/2019
1956 s	SOHM Jean-Claude	13/02/2019
1957 l	CROISSANT Francis	16/04/2019
1957 s	GUIBERT Jean	08/03/2019
1958 L	CAMOUS BALLORAIN Rolande	10/11/2018
1958 L	MORA Christiane	11/10/2017
1958 S	BABILLOT BRESSOLETTE Michèle	20/05/2019
1958 s	BAILLON Paul	10/10/2018
1958 s	CRIFO Jean-François	30/11/2017
1958 s	LIEUTAUD Jacques	21/06/2018
1958 s	MARTINOT-LAGARDE Philippe	06/04/2018
1958 s	RAYNAUD Michel	10/03/2018
1959 l	MICHAUX André	28/04/2019
1959 S	BOUTIN Anne-Marie	20/11/2017
1960 s	MAGNAN Christian	15/05/2018
1961 l	POUILLOUX Jean-Yves	27/11/2018
1961 s	BUSKO Edmond	20/01/2018
1961 S	RAMONET BUSKO Jacqueline	18/08/2012
1962 L	BERTRAND-SABIANI Julie	05/04/2016
1962 s	FAVRE Alain	29/01/2019
1963 l	NOGUEZ Dominique	15/03/2019
1963 s	FEYEL Denis	15/01/2015
1964 l	NICHET Jacques	29/07/2019
1965 L	GARDES TAMINE Joëlle	11/09/2017
1965 s	JALLON Jean-Marc	17/09/2019
1965 s	MADEC Alain	30/12/2018
1966 L	PELLICER Laure	12/02/2018
1969 s	VANHOUTTE Philippe	23/02/2016
1971 l	CHRÉTIEN Jean-Louis	28/06/2019
1972 S	JOURNEL ROBERT Monique	17/06/2019
1973 s	WINTENBERGER Jean-Pierre	23/01/2019
1975 s	LELLOUCH Daniel	13/02/2019
1979 l	BRUNET François	25/12/2018
1986 l	POUJOL Philippe	15/06/2019
1996 s	GEITNER Julien	09/07/2012



# RAPPORT DU TRÉSORIER

## **I – COMPTES**

Les comptes ont été établis par le trésorier Nicolas Couchoud avec l'assistance du comptable Olivier Marel.

Conformément à la réglementation comptable, ils se composent d'un bilan (actif et passif), et d'un compte de résultat qui contiennent les informations utiles sur la situation financière de l'A-Ulm.

**Bilan actif**

(en euros)

RUBRIQUES	Montant brut	Amortissements et dépréciations	Valeur nette au 30/06/2019	Valeur nette au 30/06/2018
<i>IMMOBILISATIONS INCORPORELLES</i>				
· Logiciels et autres droits incorporels	20 841,00	20 383,00	458,00	458,00
<i>IMMOBILISATIONS CORPORELLES</i>				
· Matériel et mobilier	24 185,64	22 112,50	2 073,14	3 752,30
<i>IMMOBILISATIONS FINANCIÈRES</i>				
· Prêts	71 394,08	9 600,00	61 794,08	64 918,57
· Placements financiers	1 396 045,40		1 396 045,40	1 445 066,97
· Placements financiers (Romieu)	88 808,43		88 808,43	88 810,67
<b>Total actif immobilisé (A)</b>	<b>1 601 274,55</b>	<b>52 095,50</b>	<b>1 549 179,05</b>	<b>1 603 006,51</b>
<i>PLACEMENTS : VALEURS MOBILIÈRES &amp; AUTRES</i>				
· Compte à terme Fonds Romieu	10 582,64	0,00	10 582,64	10 561,50
	10 582,64	0,00	10 582,64	10 561,50
<i>DISPONIBILITÉS</i>				
· Banques	38 045,17	0,00	38 045,17	46 335,32
· Caisse	80,92	0,00	80,92	36,60
· Comptes livret	167 923,97	0,00	167 923,97	98 074,88
	206 050,06	0,00	206 050,06	144 446,80
<b>Total actif circulants et assimilés (B)</b>	<b>216 632,70</b>	<b>0,00</b>	<b>216 632,70</b>	<b>155 008,30</b>
<i>CHARGES CONSTATÉES D'AVANCE</i>	0,00	0,00	0,00	0,00
<b>TOTAL DE L'ACTIF (A + B)</b>	<b>1 817 907,25</b>	<b>52 095,50</b>	<b>1 765 811,75</b>	<b>1 758 014,81</b>

**Bilan passif**

(en euros)

RUBRIQUES	Montant au 30/06/2019	Montant au 30/06/2018
<i>FONDS PROPRES</i>		
· Report à nouveau	1 622 024,96	1 631 911,55
· Insuffisance/Excédent de l'exercice	- 2 549,94	- 9 886,59
<b>TOTAL FONDS PROPRES ET ASSIMILÉS (A)</b>	<b>1 619 475,02</b>	<b>1 622 024,96</b>
<i>FONDS DÉDIÉS</i>		
· Fonds Romieu	105 322,45	104 046,82
· Subvention pour numérisation non dépensée	10 000,00	5 000,00
<b>TOTAL FONDS DÉDIÉS (B)</b>	<b>115 322,45</b>	<b>109 046,82</b>
<i>AUTRES DETTES</i>		
· Fournisseurs et comptes rattachés	12 718,86	4 309,91
· Dettes fiscales et sociales	7 005,23	9 406,08
· Autres dettes (comptes gérés)	10 709,18	12 204,04
<b>TOTAL DETTES</b>	<b>30 433,27</b>	<b>25 920,03</b>
<i>PRODUITS CONSTATÉS D'AVANCE</i>	581,00	1 023,00
<b>TOTAL DETTES ET ASSIMILÉS (C)</b>	<b>31 014,27</b>	<b>26 943,03</b>
<b>TOTAL DU PASSIF (A+B+C)</b>	<b>1 765 811,74</b>	<b>1 758 014,81</b>

**Compte de résultat**

RUBRIQUES	Exercice 2018-2019	Exercice corrigé 2017-2018
<b>PRODUITS D'EXPLOITATION</b>		
· Cotisations et dons	101 888,01	95 376,50
· Ventes d'annuaires et fascicules	158,00	752,00
· Recettes théâtre	11 537,47	6 970,00
· Subventions reçues	5 000,00	5 000,00
· Utilisation du Fonds Romieu		2 000,00
· Autres produits et droits d'auteur	25,99	15,29
(A)	118 609,47	110 113,79
<b>CHARGES D'EXPLOITATION</b>		
· L'Archicube	20 672,00	19 776,02
· Dépenses théâtre	5 164,30	6 189,73
· Frais administratifs	21 489,26	14 531,82
· Subventions & secours accordés par l'association	16 760,69	14 853,98
· Prix Romieu		2 000,00
· Impôts taxes versements assimilés	292,00	286,00
· Rémunération du personnel	43 968,51	43 808,97
· Charges sociales	13 746,65	16 195,82
· Dotations aux amortissements	1 679,17	2 829,29
· Reports en fonds dédiés sur subventions	5 000,00	5 000,00
(B)	128 772,58	125 471,63
<b>1 RÉSULTAT COURANT NON FINANCIER ( A – B )</b>	<b>– 10 163,11</b>	<b>– 15 357,84</b>
<b>PRODUITS FINANCIERS</b>		
· Intérêts et produits financiers	6 355,65	6 410,88
· Intérêts et produits financiers (Romieu)	1 439,63	1 393,56
(C)	7 795,28	7 804,44
<b>CHARGES FINANCIÈRES</b>		
· Impôt sur les sociétés	743,00	938,80
· Impôt sur les sociétés (Romieu)	164,00	160,10
· Reports en fonds dédiés du Fonds Romieu	1 275,63	1 233,46
(D)	2 182,63	2 332,36
<b>2 RÉSULTAT FINANCIER ( C – D )</b>	<b>5 612,65</b>	<b>5 472,08</b>
<b>3 RÉSULTAT COURANT</b>	<b>– 4 550,46</b>	<b>– 9 885,76</b>
· Produits exceptionnels	2 007,30	
· Charges exceptionnelles	6,78	0,83
<b>4 RÉSULTAT EXCEPTIONNEL</b>	<b>2 000,52</b>	<b>– 0,83</b>
TOTAL DES PRODUITS	128 412,05	117 918,23
TOTAL DES CHARGES	130 961,99	127 804,82
RÉSULTAT	– 2 549,94	– 9 886,59



**II – BUDGET ET COTISATIONS 2019-2020****A - Budget****COMPARATIF BUDGETS REALISÉS ET PRÉVUS**

RUBRIQUES	Budget 2018-2019	Réalisé 2018-2019	Prévu 2019-2020
<b>Produits d'exploitation</b>			
Cotisations et dons	105 000,00	101 888,01	105 000,00
Vente d'annuaires et fascicules	500,00	158,00	500,00
Recettes de théâtre	10 000,00	11 537,47	11 000,00
Subventions reçues	5 000,00	5 000,00	
Utilisation des fonds dédiés sur subventions			10 000,00
Autres produits et droits d'auteur		25,99	
(A)	120 500,00	118 609,47	126 500,00
<b>Charges d'exploitation</b>			
Revue <i>L'Archicube</i>	20 000,00	20 672,00	20 000,00
Supplément historique	2 000,00		
Numérisation des archives			10 000,00
Théâtre	9 000,00	5 164,30	8 000,00
Frais administratifs	15 000,00	21 489,26	20 000,00
Subventions et secours accordés	20 000,00	16 760,69	20 000,00
Rémunération du personnel (charges incluses)	67 000,00	58 007,16	53 000,00
Dotations aux amortissements	2 500,00	1 679,17	1 500,00
Reports en fonds dédiés sur subventions		5 000,00	
(B)	135 500,00	128 772,58	132 500,00
1 – RÉSULTAT COURANT hors résultat financier (A – B)	- 15 000,00	- 10 163,11	- 6 000,00
C – Produits financiers (hors Fonds Romieu)	17 000,00	6 355,65	4 500,00
D – Charges financières (hors Fonds Romieu, y compris impôt)	2 000,00	743,00	500,00
2 – RÉSULTAT FINANCIER (C – D)	15 000,00	5 612,65,00	4 000,00
3 – RÉSULTAT COURANT (1 + 2)	0	- 4 550,46	- 2 000,00
E – Produits exceptionnels		2 007,30	
F – Charges exceptionnelles		6,78	
4 – RÉSULTAT EXCEPTIONNEL	0	2 000,52	0
TOTAL DES PRODUITS	137 500,00	126 972,42	131 000,00
TOTAL DES CHARGES	137 500,00	129 522,36	133 000,00
EXCÉDENT OU INSUFFISANCE COMPTABLE	0	- 2 549,94	- 2 000,00

## **B – Barème des cotisations 2019-2020**

### **COTISATIONS 2019-2020**

**Membre en activité ou retraité (archicube ou ami) : 55 euros**

Des cotisations réduites sont consenties aux membres suivants :

- 1°) Élèves ou jeunes archicubes des dix dernières promotions (2010 à 2019) : 22 euros
- 2°) Pensionnaires étrangers pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 3°) Étudiants et anciens étudiants de l'École pendant 10 ans à partir du début de leur scolarité : 22 euros.
- 4°) Souscripteur (sociétaire) perpétuel(le) (liste close) désirant recevoir les publications : 33 euros.
- 5°) L'un des deux adhérents d'un couple paiera une cotisation réduite de moitié à condition que les deux cotisations soient envoyées en même temps.
- 6°) De jeunes archicubes ou étudiants ayant commencé leur scolarité à l'École avant 2010 et dont la situation n'est pas encore bien établie (AC, ATER, ...) pourront bénéficier d'une cotisation réduite (22 euros). Voir le trésorier pour toute information complémentaire.

# COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION (Année 2019-2020)

## ADMINISTRATEURS HONORAIRES

- 1947 I SAZERAT (René), proviseur honoraire.
- 1955 s GUYON (Étienne), ancien directeur de l'ENS, chercheur émérite à l'ESPCI.
- 1958 s FAUVARQUE (Jean-François), professeur émérite au CNAM.
- 1959 s LEHMANN (Jean-Claude), professeur honoraire à l'université de Paris-VI.
- 1960 L BASTID-BRUGIÈRE (Marianne), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), directeur de recherche CNRS émérite (EHESS).
- 1961 L KERVERN GÉRARD (Mireille), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV.
- 1961 S BROUSSE LAMOUREUX (Lise), maître de conférences honoraire à l'université de Paris-VI.

## ADMINISTRATEURS

Bureau :

- 1984 L LAIGNEAU (Marianne), présidente du Directoire d'Enedis, réélue en 2017, *présidente*.
- 1983 L ANGER (Violaine), enseignante et chercheuse à l'université d'Évry (département Arts-Musique) et à l'École polytechnique (Humanités et sciences sociales), réélue en 2019, *vice-présidente*.
- 1969 s CHAPERON (Marc), professeur émérite à l'université de Paris-VII, coopté en 2019, *vice-président*.

- 1997 l CHANTREL (Étienne), chef du service des concentrations à l'Autorité de la concurrence, élu en 2017, *secrétaire général*.
- 1965 l LEWIS LOUBIGNAC (Anne), ancienne déléguée permanente adjointe de la France auprès de l'UNESCO, ancienne conseillère culturelle et de coopération au ministère des Affaires étrangères, réélue en 2017, *secrétaire générale adjointe*.
- 1996 s COUCHOUD (Nicolas), professeur agrégé à la cellule de ressources du dispositif ministériel « Sciences à l'École », réélu en 2018, *trésorier*.
- 2017 ét. OBTEL (Nicolas), étudiant en biologie et chirurgie dentaire, élu en 2019, *trésorier-adjoint*.

Autres membres :

- 1964 s DANCHIN (Antoine), président de la société Amabiotics, réélu en 2017.
- 1966 l NORDMANN (Jean-Thomas), professeur émérite à l'université d'Amiens, réélu en 2018.
- 1969 s SENTIS (Rémi), directeur de recherche émérite au CEA, réélu en 2018,
- 1971 s CARISTAN (Yves), secrétaire général de l'Association Euro-CASE, élu en 2019.
- 1973 s PITTET (Marie), conseillère-maître Cour des comptes, élue en 2019.
- 1980 l MOUILLERON LAVIGNE (Christel), professeur de lettres classiques en classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, réélue en 2018.
- 1986 s LE PAPE (Jacques), inspecteur général des finances, réélu en 2018.
- 1989 s CASSAIGNE (Julien), chercheur CNRS à l'Institut de mathématiques de Luminy, réélu en 2019.
- 1990 l TON THAT (Thanh-Vân), professeur de littérature comparée et francophone à l'université de Paris-Est-Créteil, élue en 2017.
- 1998 l PASSOT MANNOORETONIL (Agnès), attachée de rédaction à la revue *Études*, élue en 2017.
- 2004 l DEMIAUX (Victor), directeur de cabinet du président de l'École des hautes études en sciences sociales, élu en 2019.
- 2004 s PARMENTIER (Jeanne), responsable Innovation pédagogique à l'université de Paris-XI et à l'Institut Villebon-Georges-Charpak, élue en 2017.
- 2007 l GYSEMBERGH (Victor), chargé de recherches au CNRS, réélu en 2018.
- 2007 l MANARANCHE (Louis), professeur d'histoire au Collège Stanislas, élu en 2019.
- .
- 1976 s MÉZARD (Marc), directeur de l'ENS, *membre de droit*.
- 2019 s SCHOUVEILER (Paul), président de l'Association des élèves de l'ENS, *membre de droit*.

# PROCÈS-VERBAUX DES CONSEILS D'ADMINISTRATION (de décembre 2018 à octobre 2019)

## 8 DÉCEMBRE 2018

**Présents : (Présents par téléphone) :** Violaine Anger ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Timothée Devaux ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jeanne Parmentier ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

**Invités permanents :** Lise Lamoureux.

**Excusés :** Mireille Gérard ; Victor Gysemberg ; Jean-Thomas Nordmann ; Agnès Mannoorettonil.

### 1. Approbation du PV du CA du 29 septembre 2018

Le PV du CA du 2 juin 2018 reçu par courriel est approuvé.

### 2. Événements passés

- L'assemblée générale s'est bien passée. Il y avait 292 pouvoirs. Tous les votes ont eu lieu à l'unanimité. Mais il y avait seulement une quarantaine de présents, c'est-à-dire un peu moins que l'année passée. Il faut commencer plutôt à 17 h et faire plus de publicité pour le dîner qui a rassemblé une petite cinquantaine de personnes, mais seulement après avoir fait l'objet d'un rattrapage de dernière minute. Violaine Anger fait remarquer que le mode de présentation participative était excellent et l'ambiance générale de l'AG conviviale.
- Club des Normaliens dans l'Entreprise : les trois Prix des Start-ups – innovation scientifique, utilité et prix du public – ont été attribués le 22 novembre, et les lauréats ont été reçus dans les salons du Directeur.
- Le 22 novembre un apéro PSL a eu lieu à la FEMIS.
- L'Annuaire : il n'y a eu globalement de problèmes ni de fabrication, ni de routage, sauf quelques duplications de pages. C'est de bon augure pour les adhésions.
- Le Gala des élèves s'est bien passé. L'a-Ulm était représentée par Laurence Levasseur et Anne Lewis-Loubignac.

- Un RV Carrières s'est tenu le 5 décembre, avec 7 intervenants et 26 élèves littéraires. Les échanges ont été nombreux et donnent bon espoir pour le RV de janvier.  
Thanh-Vân Ton That ajoute qu'une intervention sur « enseignement et recherche » a été organisée par les élèves et a attiré du monde.
- *L'Archicube* : le numéro sur « L'Encombrement » est sous presse et sa sortie est imminente. Le numéro sur le jeu sortira en juin et le suivant portera sur « la Lune, 50 ans de conquête ».
- S'agissant de la participation des élèves au CA, celle de Lili Barthelemy a été très appréciée. La connexion sera à nouveau établie avec le futur président du COF.

### 3. Événements à venir

- Selon ce qui devient une tradition, la galette aura lieu le 24 janvier à 18 h 00.
- Le 23 janvier se tiendra un Rendez-vous Carrières qui portera sur les métiers dans l'entreprise.
- Dîner en province : Étienne Chantrel fait part de l'adhésion de l'Ena à PSL. Un dîner en région est en cours d'organisation. Il faut trouver l'intervenant et la ville et se coordonner notamment avec Dauphine et les Mines. Violaine Anger note que des financements sont envisageables du côté de PSL Alumni.
- Un Rendez-vous Carrières destiné aux littéraires est prévu le 13 mars 2019.
- La dictée Du Bellay sera renouvelée cette année. Le jury est présidé par Michel Zink (mai 2019).
- Étienne Chantrel avec l'aide de Jean Hartweg va organiser la remise du Prix Romieu qui doit être attribué en 2019.
- Étienne Chantrel a été informé d'une réunion organisée au lycée Henri-IV par la FCPE pour les parents d'élèves des CPGE. Laurence Levasseur fait part de la participation de Victor Deniau pour les littéraires.
- À l'occasion de la sortie de l'Archicube sur le jeu, et pour faire participer les élèves à cette sortie, Violaine Anger fait part du projet de lancer un *Escape Game* (jeu d'évasion réelle) en liaison avec le club d'élèves qui s'en occupe.

### 4. Composition du Conseil

Les élections ont été validées. La présidente remercie les votants.

Sur 560 votes, 130 étaient électroniques, et 430 papier. Il semble de ce fait qu'il soit prématuré d'instaurer un vote électronique obligatoire, mais il faut chercher un moyen de le privilégier.

Laurence Levasseur propose d'envoyer un mél à tous ceux qui ont une adresse électronique.

Il y avait 9 candidats pour 7 sièges. Ne sont pas élus : Yves Caristan et Ludovic Hetzel.

Sont élus : Nicolas Couchoud, Timothée Devaux, Victor Gysembergh, Christelle Lavigne, Jacques Le Pape, Jean-Thomas Nordmann, Rémi Sentis.

Le Conseil apprend que Julia Neguer souhaite se retirer du Conseil et le Bureau propose que soit coopté pour la durée de son mandat Nicolas Obtel, membre fondateur de GaliENS qui est intéressé par la communication digitale et les afterwork. C'est approuvé par le CA.

La présidente va faire le point avec David Meulemans, qui devait s'occuper de la numérisation des archives. L'a-Ulm a perçu deux fois 5 000 euros de la Fondation (actions fléchées) et doit en rendre compte.

L'élection du Bureau qui se fait à bulletin secret n'étant pas possible en conférence téléphonique, le Conseil approuve la prolongation du Bureau actuel et le report de l'élection au Conseil de janvier.

Le Bureau actuel propose une reconduction de ses membres, sauf pour le poste de trésorier pour lequel Nicolas Couchoud est candidat, Laurence Levasseur deviendrait trésorière adjointe. À ce stade, il n'y a pas d'autres candidats, mais la question sera posée en janvier.

## 5. Sujets à instruire en 2019

Le portefeuille des activités des administrateurs sera examiné au prochain Conseil. Thanh-Vân Ton That a proposé de faire le lien avec ECLA.

Les notices : Renée Veyseyre est moins disponible. La présidente remercie Thanh-Vân Ton That qui va intervenir pour renforcer l'équipe.

La sélection des étudiants : La présidente rend compte de sa rencontre avec Marc Mézard et de la proposition du bureau d'inviter Alain Fuchs à une prochaine réunion. La sélection des étudiants mérite exigence et harmonisation accrues. Le directeur en est conscient et met sur pied une réforme : admissibilité sur dossier, puis oral (Lettres en 2019, Sciences en 2020).

Le suivi par l'École des anciens élèves et base de données : l'a-Ulm a toujours regretté le faible suivi de l'École en ce domaine. Cet avis est partagé par le comité d'évaluation de l'École. Le directeur a indiqué qu'il comptait engager ce chantier et à cet effet que la direction des études serait transformée en direction des études et du suivi des élèves, avec obligation de données statistiques, etc.

Pour suivre les élèves, une base de données est nécessaire, et donc une coopération plus étroite avec l'a-Ulm ; celle-ci doit permettre également de suivre les donateurs à la Fondation ENS. Quel type de rapprochement engager entre l'École et l'A-Ulm à propos de fichier informatique ?

Un premier débat s'engage entre administrateurs, certains soulignant que le fichier est le patrimoine de l'a-Ulm. Rémi Sentis fait valoir que la levée de fonds ne pose pas de problème, mais que la localisation physique du fichier de référence doit être sur notre serveur, et la gestion définie par l'a-Ulm. Julien Cassaigne pense qu'il est illusoire d'avoir un fichier commun et qu'il est plus simple que l'École ait son propre fichier. Il pose la question de savoir quels moyens humains l'École compte y mettre : qui mettra au point le système ? Qui l'alimentera ? La question doit être posée au directeur. Il souligne qu'il est possible de partager un identifiant unique et de donner un droit d'accès, au moins en lecture, mais sans accès par exemple aux cotisations.

Jacques Le Pape note que la demande de ce service de la part de l'École représente déjà un progrès et qu'il y a là une bonne opportunité pour demander un informaticien à temps partiel, l'impératif étant que l'a-Ulm garde la main.

La présidente demande quelques lignes de résumé à Julien Cassaigne pour faire part au directeur de la position du Conseil et des options possibles, à date.

Place des femmes à l'École : Jeanne Parmentier fait part de sa rencontre avec Marc Mézard au sujet de la disparité qu'il est facile d'observer dans les sections scientifiques. Elle rappelle l'ouvrage intitulé « Allez les filles ! » de Christian Baudelot et Roger Establet et note que les reçues à l'École et à l'X sont allées à l'X. Un programme a été mis en place à l'École pour les soutenir en mathématiques, physique et informatique.

Les amis : nous sommes saisis de nombreuses demandes, en partie en raison d'un message mal formulé sur le site de l'École, mais il y a sans doute d'autres motivations. Les critères de recevabilité doivent être formulés et méritent une analyse en Conseil. Laurence Levasseur a commencé une étude des amis actuels de l'association.

## 6. Aides et secours

La nuit de l'ENS : en raison de l'urgence, 1 000 € ont été accordés. Le Conseil valide cette somme.

Le spectacle de danse Khaos : 427,69 € demandés et accordés.

Les jeunes ambassadeurs pour le climat : 1000 € accordés sur un budget de 7500 €.

Découvrir l'Antiquité : 1000 € demandés et accordés.

Meandres (Mobilisation Étudiante pour l'Analyse des Relations entre Écosystèmes et Sociétés) : pour une mission au Brésil : 1000 € demandés et accordés.

Filmer le champ social (déjà aidés) : 1000 € demandés et accordés.

Laurence Levasseur fait remarquer que les diverses demandes répondent aux critères qui ont été fixés par le Conseil.

Les remboursements progressent, sauf dans deux cas : Xavier Papaïs et Henri Mura.

## 7. Dates des Conseils

Les prochains Conseils auront lieu le 19 janvier et le 16 mars, la date du 8 juin prévue pour la troisième réunion pouvant être modifiée en raison du week-end de la Pentecôte.

La date du prochain Conseil est fixée au 19 janvier 2019.

La séance est levée à 11 h 45.

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

## 19 JANVIER 2019

**Présents** : Violaine Anger ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Victor Gysembergh ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Agnès Mannoorettonil ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Rémi Sentis.

**Invités permanents** : Jean-François Fauvarque ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercoureff.

**Pouvoirs** : Antoine Danchin ; Timothée Devaux.

**Excusés** : Mireille Gérard ; Jacques Massot ; Jeanne Parmentier ; Thanh-Vân Ton That ; Marie Pittet.

### 1. Approbation du PV du CA du 8 décembre 2018

Le PV du CA du 8 décembre 2018 reçu par courriel est approuvé.

#### Élection du Bureau

Le Conseil de décembre réuni téléphoniquement, n'a pas permis de procéder à l'élection du Bureau. Il est donc procédé à cette élection par vote à bulletin secret :

- Sont élus : Marianne Laigneau, présidente, Violaine Anger et Rémi Sentis, vice-présidents, Étienne Chantrel, secrétaire général, Anne Lewis-Loubignac, secrétaire générale adjointe, Nicolas Couchoud, trésorier, Laurence Levasseur, trésorière adjointe en charge des aides et secours.

### 2. Attributions des membres du Conseil

La liste des attributions après débat est jointe en annexe, elle sera publiée sur le site. L'objectif est le lien avec les départements (notamment par l'organisation de visites des départements), les relations avec les clubs et la Fondation de l'ENS, et la vie de l'association en général, tant à Paris que dans le reste de la France.



### 3. Événements passés et à venir

Le 23 janvier se tiendra un Rendez-vous Carrières qui portera sur les métiers dans l'entreprise.

Selon ce qui devient une tradition, la galette aura lieu le 24 janvier à 18 h 00.

Le 30 janvier : afterwork multiENS, spécial startup (Xavier Lazarus, 1991).

Le 2 février : rencontre conviviale multiENS (Club Normaliens Autrement, Jean-Gérard Pailloncy, et Anne Puechberty).

Le 7 février : dîner du CNE (Catherine Guillouard, présidente de la RATP).

Le projet de dîner en région se précise. Ce sera un dîner PSL Alumni, car l'ENA qui était déjà partie prenante a depuis adhéré à PSL. Il faut trouver l'intervenant et la ville, par exemple Bordeaux, et se coordonner notamment avec Dauphine et les Mines.

*L'Archicube* : le numéro sur le jeu avance. Violaine Anger fait part du projet d'organiser, à l'occasion de la sortie, un *escape game* (jeu d'évasion réelle) avec le club d'élèves ENScapegame. Le numéro suivant de *L'Archicube* sera consacré à la Lune.

Un RV Carrières intitulé « Vivre pour écrire, écrire pour vivre », destiné aux littéraires est prévu le 13 mars 2019.

Prix Romieu : il doit être attribué en 2019. Jean Hartweg accepte de continuer à s'en occuper ; il rappelle les critères d'excellence intellectuelle et de mérite humain qui doivent être pris en compte pour l'attribution du prix. Étienne Chantrel organisera la remise de ce Prix avec l'aide de Jean Hartweg.

### 4. Critères d'adhésion des amis

Les amis : l'a-Ulm est saisie de nombreuses demandes d'adhésion, en partie en raison d'un message mal formulé sur le site de l'École, mais dont certaines relèvent peut être d'autres motivations, notamment celle de se faire passer pour un ancien élève de l'École. Laurence Levasseur a commencé une étude des amis actuels de l'association. Les critères de recevabilité des statuts semblent peu connus et n'ont pas toujours été appliqués, ils sont par ailleurs un peu vagues et doivent être précisés. Il faut à la fois ne pas être trop malthusien et ne pas brader la qualité de membre de l'a-Ulm. Le bureau suggère, pour l'application de ces critères, d'instaurer un moratoire de 5 ans pour les mastériens qui n'ont passé qu'une année ou moins à l'École.

Un long et vif débat s'engage sur les points suivants : les critères doivent-ils être harmonisés avec ceux de PSL Alumni, ce qui conduirait à admettre de droit les doctorants comme amis ? Doit-on appliquer un moratoire de 5 ans entre la sortie de l'École et la candidature comme amis ? Faut-il distinguer les doctorants des mastériens ?

Victor Gysembergh soutient qu'on ne doit pas discriminer (tout en déplorant la politique de l'École qui a multiplié les statuts dérogatoires au lieu d'augmenter le nombre d'élèves fonctionnaires stagiaires), au besoin en changeant les statuts. Julien Cassaigne, opposé au moratoire de cinq ans, est favorable à la rédaction d'un « formulaire d'adhésion amis » et à l'application des critères tels qu'ils sont formulés dans les statuts. Il propose de faire savoir plus clairement aux amis qu'ils ne seront pas mentionnés dans l'annuaire.

Il est rappelé que PSL a deux associations : PSL Alumni, qui est une fédération d'associations d'anciens des écoles de PSL, et PSLUA, une des associations de PSL Alumni destinée aux doctorants de PSL. La question des doctorants ne se pose donc pas vraiment.

Trois décisions sont prises :

- Modifications des critères d'adhésion dans nos statuts : 1 vote pour, 2 abstentions, 12 contre.
- Moratoire entre la sortie de l'École et l'adhésion pour certaines catégories : unanimité contre.

- Création d'un formulaire spécifique pour adhérer comme ami (avec demande d'un paragraphe de présentation ou motivation) : unanimité pour.

La question demeure de savoir si l'on demandera aux familles de normaliens, qui étaient le public traditionnel du statut d'ami à l'origine, de remplir aussi un bulletin d'adhésion. Laurence Levasseur est chargée de proposer un formulaire explicitant les critères.

## 5. Harmonisation graphique des publications

Le CA accepte la proposition du bureau de prendre comme base la couverture de l'Archicube, qui serait donc étendue à l'annuaire et au supplément historique, avec ajout du logo.

## 6. Aides et secours

Une subvention de 1000 € est accordée aux « 48 h des Arts ».

Une discussion est menée sur les critères d'attribution des aides, adoptés il y a un an. À l'usage, ces critères fonctionnent bien. En revanche, certains projets d'archicubes (sans trop ouvrir) mériteraient d'être soutenus, et non seulement des projets menés par des élèves. À l'unanimité, le CA adopte d'ajouter aux critères actuels : « un projet éducatif mené par un archicube ».

## 7. Points divers

Victor Gysembergh s'alarme de ce que le budget d'acquisition de la bibliothèque est en baisse (– 20 % en 2018), suite notamment à des tensions entre PSL et ENS pour savoir qui paie les abonnements électroniques.

Julien Cassaigne prépare un point sur la base de données destiné à cadrer la discussion avec le directeur de l'ENS.

Nicolas Obtel est chargé de travailler à une feuille de présentation de l'a-Ulm (bulletin d'adhésion) à intégrer dans le paquet d'accueil des nouveaux arrivants.

## 8. Dates des Conseils

Les prochains Conseils auront lieu le 16 mars et le 15 juin.

La date du prochain Conseil est fixée au 16 mars 2019.

La séance est levée à 12 h 15.

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

PJ : liste des activités et attributions au sein de l'Association arrêtée au 19 janvier 2019.

### Activités et attributions au sein de l'Association (CA du 19 janvier 2019)

1) Correspondants des départements de l'ENS :

- Biologie (Antoine Danchin) ;
- Chimie (Jean-François Fauvarque) ;
- Économie (Étienne Chantrel) ;
- Études cognitives (Timothée Devaux) ;
- Géographie et territoires (Nicolas Obtel) ;

- Géosciences (Nicolas Obtel) ;
- Histoire (Jean-Thomas Nordmann) ;
- Histoire et théorie des arts (Violaine Anger) ;
- Informatique (Julien Cassaigne) ;
- Littérature et langages (Mireille Gérard) ;
- Mathématiques et applications (Julien Cassaigne) ;
- Philosophie (Jean Hartweg) ;
- Physique (Jean-Claude Lehmann) ;
- Sciences sociales (Étienne Chantrel) ;
- Sciences de l'Antiquité (Christel Lavigne).

Les deux « plateformes transversales » de l'ENS ont comme correspondants au sein du CA :

Environnement et société (CERES) : Victor Gysembergh ;

Espace des cultures et langues d'ailleurs (ECLA) : Than-Vân Ton-That.

## 2) Autres responsabilités :

- Représentation au CA de l'ENS, relation avec le ministère pour la réforme des statuts, harmonisation des publications : Marie Pittet.
- Fondation de l'ENS : Jacques Massot. Invité permanent : Jean Hartweg.
- Club des normaliens dans l'Administration : Jacques Le Pape.
- Club des normaliens dans l'entreprise : Marie Pittet et Jacques Massot.
- Club des normaliens médecins (GaliEns) : Nicolas Obtel.
- Club des normaliens dans la diplomatie : Anne-Lewis Loubignac (par intérim).
- PSL Alumni : Rémi Sentis.
- ENSsecondaire : Jeanne Parmentier.
- Classes préparatoires : Christel Lavigne.
- Dîners interpromos : Étienne Guyon / Jean-François Fauvarque.
- Communications - Réseaux sociaux - Afterworks : Nicolas Obtel.
- Relation avec les élèves : Président du COF, Maëlle Christiaens.
- Prix Romieu : Étienne Chantrel / Jean Hartweg.
- Projet W (consistant à demander aux normaliens de présenter leur activité professionnelle en une page) : Violaine Anger / Agnès Mannooretonil / Nicolas Obtel.
- Notices : Than-Vân Ton-That.
- Numérisation des archives : David Meulemans.
- Comité de rédaction de l'Archicube : Véronique Caron, rédacteur en chef (contact par une adresse électronique dédiée).
- Commission de l'engagement décennal, service Carrières, aides et secours : Laurence Levasseur (contact par une adresse électronique dédiée pour le service Carrières).
- Informatique : Julien Cassaigne / Rémi Sentis.
- Contact avec le club « ENS Autrement » (« After-works » inter ENS) : Nicolas Obtel.
- Contact avec la bibliothèque de l'ENS : Victor Gysembergh.

## 16 MARS 2019

**Présents** : Violaine Anger ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Jacques Le Pape ; Anne Lewis-Loubignac ; Agnès Mannoorettonil ; Jacques Massot ; Jean-Thomas Nordmann ; Jeanne Parmentier ; Marie Pittet ; Rémi Sentis.

**Invités permanents** : Jean-François Fauvarque ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercoureff.

**Pouvoirs** : Julien Cassaigne ; Etienne Chantrel ; Christel Lavigne ; Laurence Levasseur ; Nicolas Obtel ; Thanh-Vân Ton That.

**Excusés** : Victor Gysembergh, Gérard Abensour.

### 1. Approbation du PV du CA du 19 janvier 2019

Le PV du CA du 19 janvier 2019 reçu par courriel est approuvé.

### 2. Événements passés

Un Rendez-vous Carrières portant sur les métiers dans l'entreprise a eu lieu le 23 janvier ; Marianne Laigneau et Jacques Le Pape y ont participé.

- Le 24 janvier la galette des rois a été une réussite.
- Plusieurs *afterwork* inter ENS ont eu lieu les 30 janvier (sur le thème des start-up), le 2 février et le 14 mars. Nicolas Obtel fait le lien avec « Normaliens autrement » qui les organise.
- Le 7 février, le club des normaliens dans l'entreprise avait invité la PDG de la RATP pour un dîner d'une quarantaine de personnes. On peut s'inscrire même sans être membre du club.
- Les 12 et 13 février, GaliENS a réuni 100 personnes pour une table ronde, et le 13 une trentaine de personnes autour de Laurence Zitvogel.
- Le 13 mars un Rendez-vous Carrières sur le thème « Vivre pour écrire, écrire pour vivre » a réuni une trentaine d'élèves très motivés.
- Le 14 mars, Marie Pittet a assisté au CA de l'École et au débat sur le premier budget rectificatif. Elle note que les documents sont bien maîtrisés, que les finances de l'École sont saines et qu'il faut saluer les efforts faits pour y parvenir. Mais le suivi de l'engagement décennal est peu satisfaisant ; le CA a entériné toutes les demandes de dérogation.

Marc Mézard et Laurence Corvellec ont été élus au CA de la Fondation de l'ENS.

Enfin, le statut de l'École va être modifié pour que le Président de PSL devienne membre du CA de l'École.

Le projet de licence pluridisciplinaire de PSL de haut niveau, centré sur le développement durable, a suscité des critiques du fait de son financement exclusif par BNPP.

### 3. Événements à venir

Étienne Chantrel a rencontré des responsables des Associations des Mines et de Dauphine.

Le dîner en région aura lieu à Bordeaux à l'automne. Il réunira l'ENS et l'Ena.

L'Archicube : le numéro sur « le jeu » est presque prêt. Violaine Anger fait part du projet d'organiser, à l'occasion de la sortie, un *escape game* (jeu d'évasion réelle). Elle a pris contact avec le club d'élèves ENScapegame, et les organisateurs ont accepté. Celui-ci aurait lieu fin juin.

Le numéro suivant de *l'Archicube* sera consacré à la Lune, en liaison avec l'exposition qui va ouvrir au Grand Palais, puis les numéros suivant porteront sur les thèmes de « l'imposture » et de « la main ».

Nicolas Obtel va organiser un *afterwork* à Boston et remettre à jour le dépliant de l'a-Ulm, notamment pour relancer les adhésions.

#### **4. Préparation de l'AG de novembre**

La date du 16 novembre est retenue pour l'AG qui commencera à 17 h. Les noms de Claire Mathieu, spécialiste des algorithmes et d'Ivan Jablonka sont évoqués comme possibles invités d'honneur.

Jean-François Fauvarque suggère de creuser la piste du restaurant Mabillon pour le dîner.

#### **5. Prix Romieu**

Jean Hartweg rappelle qu'une candidature scientifique n'est pas recevable en raison du libellé du prix et que le choix doit être fait par l'École. Une bonne candidate a été proposée, Alison Bouffet ; élève de la promotion 2012, agrégée de philosophie, elle fait actuellement une thèse sur « le sujet des migrations » à Columbia. La remise du prix est fixée au 18 octobre en fin d'après-midi. La présidente et Étienne Chantrel feront une allocution.

#### **6. Critères d'adhésion des amis, des candidats « amis » et poursuite du plan d'action**

Laurence Levasseur a travaillé sur la fiche d'adhésion qui est validée. La réflexion entreprise par le groupe de travail « le normalien autrement » impulsé par Jean-Claude Lehmann va être relancée.

Violaine Anger a été contactée par Quentin Barthélémy (Lyon) pour une réflexion sur le normalien dans les années qui viennent. Elle rappelle que les conclusions de la Table Ronde de 2018 avaient mis en lumière l'abandon de la référence à l'enseignement secondaire et de l'appartenance systématique à la fonction publique. Le CA décide de constituer le groupe de travail avec Lyon et de prévenir Cachan. La finalité du texte sera de répondre aux questions posées par l'évolution de l'École, des statuts, etc. dans la perspective d'une table ronde en 2020.

Jean-Thomas Nordmann fait remarquer que le normalien était un généraliste et se demande s'il y a encore place pour cette qualité.

Cotisations et RGPD : Rémi Sentis fait part des échanges qu'il y a eu avec l'École et la Fondation. Nous devons préparer un document et signer une convention sur l'échange des données. Notre lettre annuelle aux adhérents signalera notre adhésion au RGPD (septembre 2019).

Environ 1 700 cotisations ont été reçues. Nous devons viser les 1 800. Le Bureau propose que chaque membre du CA reçoive la liste de ceux et celles qui ne cotisent pas et dont on a les adresses et leur envoie un courrier avec, si possible, le flyer et un compte rendu de nos activités.

PSL : Alain Fuchs participera au CA du 15 juin qui se tiendra 60 rue Mazarine. PSL va avoir de nouveaux statuts qui impliquent de nouveaux statuts pour PSL Alumni. Un sujet de fond est la gestion des diplômés directs de PSL Alumni qui ne peuvent pas adhérer à l'a-Ulm. PSL souhaite gérer le fichier de PSL Alumni, qui est totalement dépendant de PSL pour ses finances.

Plusieurs membres du CA soulignent que nous devons conserver notre patrimoine immatériel, c'est-à-dire notre fichier.

#### **7. Aides et secours**

Le Bureau a transmis un avis positif sur toutes les demandes des élèves :

Forum des sciences cognitives, Semaine culturelle russe, Sciences de l'antiquité, Forum franco-japonais, ENS Etna, Semaine arabe.

Ces demandes sont approuvées par le CA.

Prêts : les remboursements progressent, à l'exception de deux cas peu coopératifs.

## 8. Questions diverses

La mémoire de l'École : Mireille Gérard souligne l'importance des archives et des annuaires et plaide pour que le supplément historique soit maintenu, et que la liste des normaliens continue à être publiée, même si ce doit être sous une forme et à une fréquence différente. Marianne Laigneau va appeler David Meulemans qui doit s'occuper de la numérisation.

Un débat s'engage sur la présence des nouveaux élèves dans l'annuaire ; ils y sont, mais avec une année de retard. Violaine Anger ajoute que la liste des enseignants de l'École est difficile à établir et que leur mémoire manque de précision. Il est demandé à chaque correspondant de département de prendre en charge ce sujet.

Le prochain Bureau se tiendra le mercredi 5 juin 2019.

La date du prochain Conseil est fixée au 15 juin 2019.

La séance est levée à 12 h 15.

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

## 15 JUIN 2019

**Présents** : Violaine Anger ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Jacques Massot ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Rémi Sentis.

**Invités permanents** : Gérard Abensour ; Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercouroff.

**Pouvoirs** : Julien Cassaigne ; Christel Lavigne.

**Excusés** : Maëlle Christiaens ; Jean-François Fauvarque ; Jacques Le Pape ; Agnès Mannoorettonil ; Marie Pittet ; Thanh-Vân Ton That.

### 1. Approbation du PV du CA du 16 mars 2019

Le PV du CA du 16 mars 2019 reçu par courriel est approuvé.

### 2. Intervention d'Alain Fuchs, président de PSL

Le président Fuchs, qui accueille le Conseil dans les locaux de PSL, souligne que la création de PSL est un projet qui n'est pas seulement institutionnel, mais aussi scientifique et intellectuel, un projet d'un nouveau type, construit sur des modèles qui ont fait leurs preuves à l'étranger, notamment le modèle anglo-saxon, les établissements le composant gardant leur autonomie et contribuant à sa visibilité.

Il fait part des difficultés rencontrées dans la construction d'un grand établissement, en raison de l'existence du code de l'éducation ; l'ordonnance de 2018 y permet désormais une dérogation. Le décret qui fera de PSL un établissement expérimental est attendu pour l'automne, et à terme,

PSL deviendra un « Grand établissement ». Au stade d'aujourd'hui, il faut cependant travailler sur les structures et la rédaction des statuts, auxquelles se consacre Frédéric Patout, Maître des Requêtes.

L'enjeu de PSL est en effet de réunir et d'intégrer partiellement ses membres, en respectant le principe de subsidiarité. Le premier élément d'intégration réside dans le **choix des étudiants** qui est le fait de tous les établissements de PSL, comme c'est le cas des universités anglo-saxonnes et asiatiques. Mais chacun de ces établissements est trop petit pour lutter à l'échelle internationale alors que PSL compte aujourd'hui 17 000 étudiants sans toutefois envisager de dépasser les 20 000.

L'objectif de circulation des étudiants est très important : il se traduit dans la cartographie de certains masters restructurés dont les modules, à la rentrée prochaine, permettront une mobilité inter-établissements.

Le deuxième élément d'intégration réside dans l'**offre de formation** qui doit se situer au plus près de la recherche. Les diplômes nationaux sont délivrés par PSL ; par exemple un doctorat sera délivré par PSL avec la mention « préparé à l'ENS ». En revanche, le diplôme de l'ENS, comme celui de l'École des mines, est un diplôme d'établissement délivré sous délégation de PSL. La plupart des étudiants auront les deux.

L'ambition est de construire une véritable université visible mondialement.

En conclusion, le **recrutement** exige une charte de bonnes pratiques, la **formation** doit être au plus près de la recherche, et la **diplomation** sera coordonnée par PSL

À une question de la présidente sur les cercles qui traduisent, semble-t-il, des degrés de proximité différents par rapport à PSL, Alain Fuchs répond qu'il existe en effet un **premier cercle** de neuf établissements et deux associés (l'Institut Curie et le Collège de France) et trois organismes de recherche qui participent à la gouvernance de PSL. Les « partenaires » (ex-associés) du deuxième cercle ont une convention, et peuvent émarger aux fonds de PSL si leur projet est porté par un membre de l'université. C'est le cas pour le CNMD par exemple. Il suggère que PSL Alumni soit structuré de la même manière, selon un périmètre qui n'est pas figé.

À deux questions de Mireille Gérard sur la nomination du directeur de l'ENS et sur le budget de l'École, Alain Fuchs répond que le président de PSL n'est pas dans la commission de sélection, mais donne un avis consultatif. De même, en ce qui concerne les budgets, les établissements envoient en début d'année une lettre d'orientation budgétaire concernant les services mutualisés (santé, sport, projets immobiliers) et une concertation s'établit entre PSL et les établissements.

À une question de Nicolas Couchoud sur la mixité sociale, Alain Fuchs répond qu'il faut développer la taille du CPES, licence pluridisciplinaire, ambitieuse, qui comporte déjà 50 % de boursiers. Il ajoute que le concours de l'ENS n'a pas à être modifié ; il faut agir en amont pour créer un vivier.

**PSL Alumni** : Marianne Laigneau rappelle l'échange de courriers au sujet de l'absence d'une participation de droit de l'a-Ulm à PSL Alumni. Alain Fuchs souligne que la participation existe de fait, que les relations s'installent avec le temps et qu'il souhaite qu'elles continuent à fonctionner. L'enjeu à terme est de pouvoir monter des opérations à l'échelle de PSL, par exemple au niveau des annuaires, en commençant par exemple par les doctorats.

**Les enjeux internationaux** : l'identité PSL doit être reconnue à l'international, notamment dans les classements où elle devrait figurer dans les 50 premières universités.

À la question de Gérard Abensour de savoir si PSL a vocation à l'autonomie, Alain Fuchs répond que ce sera en effet le cas dans l'avenir. Il conclut que se posera également plus tard la question des levées de fonds et du mécénat, dans le contexte de la subsidiarité.

### 3. Situation de PSL Alumni

La motion suivante sera adressée au CA de PSL Alumni : « Pour l'élaboration des nouveaux statuts de PSL Alumni, l'a-Ulm souhaite que soit conservée la règle actuelle qui prévoit que seules les personnes morales qui sont 'associations d'Alumni', peuvent être membres de PSL-Alumni (à l'exception des membres d'honneur).

### 4. Événements passés et à venir

L'a-Ulm a participé à la dictée Du Bellay.

Les prochains RV Carrières seront le 25 septembre pour les littéraires, les 16 octobre et 4 décembre ainsi qu'en janvier et mars.

Nicolas Obtel s'occupe de la préparation des réunions de rentrée.

Étienne Chantrel fait savoir que la réunion prévue avec les Mines et Dauphine le 15 mai puis reportée pour le 11 juin a été de nouveau reportée à la rentrée.

Jean Hartweg informe le Conseil que le prix Romieu sera remis le 18 octobre à 18 h. La lauréate Alison Bouffet, a demandé que d'autres membres de son association MigrENS puissent y assister. Étienne Chantrel interviendra. La présence de Frédéric Worms est vivement souhaitée.

Nicolas Obtel, qui va quitter les États-Unis à l'automne, rend compte de l'*afterwork* organisé le 9 mai à Boston à la résidence du Consul général Arnaud Mentré (1999 I) qui a pris en charge l'invitation et les frais afférents. Sur 80 normaliens recensés, 33 étaient présents. La présidente accueille Dominique Haughton (1975 S), professeur de mathématiques à l'université de Bentley ; elle la remercie de sa proposition d'animer le réseau des normaliens de Nouvelle-Angleterre et l'assure de la possibilité d'un soutien financier de l'a-Ulm.

**Les adhésions :** 1828 adhérents en juin 2019, soit 105 de plus que l'an dernier. L'objectif est d'atteindre les 2000 en 2020. Antoine Danchin fait part de la réticence de certains anciens « étudiants » à s'inscrire. Le Conseil considère qu'il est important de prendre la parole notamment lors de la remise des diplômes et de faire plus de communication en direction des étudiants.

### 5. Préparation de l'AG du 16 novembre

- **Le renouvellement du CA :** Violaine Anger, Julien Cassaigne et David Meulemans peuvent se représenter. Ce sera le cas des deux premiers.

Parmi les membres cooptés, Marie Pittet et Nicolas Obtel peuvent et souhaitent se représenter.

Laurence Lévassier ne peut pas se représenter. Il y a donc trois sièges vacants pour trois profils : scientifique, professeur de classe préparatoire, jeune des trente dernières promotions. Le Bureau a déjà reçu deux candidatures de grande qualité : Victor Demiaux (Ulm, A/L, 2004) et Louis Manaranche (Ulm, A/L, 2007). L'appel à candidatures sera mis sur le site.

- **L'invité d'honneur :** quatre propositions sont évoquées : Antonin Baudry, Ivan Jablonka, Claire Mathieu, et Jean-Michel Raimond. Mireille Gérard est chargée de confirmer la présence d'Antonin Baudry.

### 6. ENS et mixité sociale

À la suite de l'annonce par le ministère de l'Enseignement supérieur de sa volonté d'accroître la mixité sociale dans les grandes écoles, Marianne Laigneau a contacté Marc Mézard qui n'a pas encore reçu la lettre de mission annoncée. Il viendra en parler au Conseil quand il aura fait des propositions.



Wladimir Mercouroff fait part de sa participation à un jury des bourses Euris qui visent le même objectif et rencontrent un grand succès.

Jeanne Parmentier, qui a rendu compte, dans un entretien au *Monde*, de sa propre expérience, propose qu'on sollicite un sociologue de l'éducation pour une analyse approfondie de la situation actuelle. Violaine Anger souligne le décalage entre le passé, plus méritocratique, et la période actuelle et pense qu'il faudrait une analyse de ce que peuvent être les causes de ce déclin.

## 7. Aides et secours

Laurence Levasseur fait part de trois demandes de 1 000 €, approuvées par le Bureau, pour MigrENS, pour le voyage à Thessalonique du département d'histoire, et pour la nuit de l'a-Ulm. Ces trois demandes sont approuvées par le Conseil. Une demande de soutien pour un projet médical humanitaire dans un camp de réfugiés au Kurdistan irakien ne peut pas être acceptée parce qu'elle ne rentre pas dans les critères de l'a-Ulm.

Prêts : les remboursements progressent, à l'exception de deux cas peu coopératifs.

## 8. RGDP

L'association attend une lettre de l'École. Délégation est donnée par le CA au Bureau pour finaliser ce sujet.

Les prochains Conseils auront lieu le 5 octobre et le 14 décembre 2019.

La séance est levée à 12 h 30.

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

## 5 OCTOBRE 2019

**Présents :** Violaine Anger ; Julien Cassaigne ; Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Antoine Danchin ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Laurence Levasseur ; Jacques Le Pape ; Anne Lewis-Loubignac ; Jean-Thomas Nordmann ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Marie Pittet ; Rémi Sentis ; Thanh-Vân Ton That.

**Invités permanents :** Mireille Gérard ; Lise Lamoureux ; Wladimir Mercouroff.

**Excusés :** Christel Lavigne ; Agnès Mannoorettonil ; Jacques Massot.

**Absents :** Timothée Devaux ; David Meulemans ; Victor Gysemberg.

### 1. Approbation du PV du CA du 15 juin 2019

Le PV du CA du 15 juin 2019 reçu par courriel est approuvé.

### 2. Événements passés et à venir et point sur les cotisations

Pour la première fois, le pack de rentrée des élèves (16 et 17 septembre) comportait le flyer de l'A-Ulm avec une présentation de l'association et une feuille d'adhésion. Il est souhaitable que nous soyons également présents à la sortie, c'est-à-dire à la remise des diplômes qui aura lieu le 22 janvier.

Le 5 septembre, à l'invitation de Romain Pigenel, directeur adjoint de l'IMA, un *afterwork* très réussi – avec 70 ou 80 participants – a eu lieu à l'Institut du monde arabe sur le thème des métiers de la culture. Cinq intervenants sont venus présenter leur parcours et ont répondu à de nombreuses questions.

Le 2 octobre les anciens des ENS étaient conviés à un *afterwork* organisé par les présidents des Alumni d'Oxford et de Cambridge dans un pub anglais, *le Frog Revolution*.

La rentrée des littéraires a eu lieu le 16 septembre, celle des scientifiques, le 17 septembre. L'A-Ulm était présente. Un travail est mené avec Claire Omri sur l'orientation des élèves.

**Les Rendez-vous Carrières :**

Le 17 octobre « Servir l'état sans enseigner »

Le 4 décembre : « Enseignement et recherche »

Le 22 janvier (date à confirmer) « Les métiers de l'entreprise »

Le 11 mars, sujet à définir.

Un **CA exceptionnel** est prévu le 17 octobre pour l'examen des comptes et du budget, et pour la présentation par le directeur de ses propositions sur la diversité et le recrutement.

Le **prix Romieu** sera remis le 18 octobre à 18 h à Alison Bouffet, fondatrice de l'association MigrENS, en présence de la famille Romieu et de la direction de l'École.

**Cérémonie du 11 novembre** : Jean-Thomas Nordmann cherche des intervenants du département d'histoire.

**Gala des élèves** : il aura lieu le 30 novembre. Nicolas Obtel représentera l'A-Ulm.

**Cotisations** : Une relance a été faite cet été. Il y a 1 816 adhérents à ce jour. L'an dernier en juin (fin d'exercice) ils étaient 1 838. On vise 2 000 en 2020.

### **3. Préparation des élections et de l'AG du 16 novembre**

Élections : il y a 7 candidats (dont 2 nouveaux entrants) pour 7 postes. Le vote est exclusivement électronique ; ce changement a suscité peu de critiques, et une trentaine de demandes d'envoi papier, mais il risque d'y avoir moins de votants que les années passées.

Rémi Sentis et Lise Lamoureux se chargent du dépouillement le 8 novembre à 11 h 30.

Assemblée générale : elle commencera à 17 h 30 dans l'amphi Évariste-Galois. Intervention de Marc Mézard à 18 h 15, puis apéritif à 19 h et dîner à 20 h. L'invité d'honneur est Antonin Baudry (remplacé depuis par Claire Mathieu).

### **4. Diversité et mode de recrutement à l'ENS**

Les propositions dont a fait part le directeur – et dont l'A-Ulm le remercie – ne sont pas définitives.

La représentation des élèves a pris contact avec l'A-Ulm car elle souhaite que nous puissions coordonner nos réponses.

La mesure phare est l'ajout de « points boursiers » à l'admissibilité, sans que cet ajout ne soit connu du jury. Mais cela soulève des questions de méthodologie et de statistiques et ressemble fort à une discrimination positive, même si ce terme est récusé par la direction de l'ENS, avec tous les dangers attendant, soulignés par les élèves dans leur enquête, y compris par les élèves boursiers. On doit noter qu'il y a 27 % de candidats boursiers, et 17 % de reçus.

Dans son ensemble, le CA voit cette proposition comme une solution économique à un problème qui mériterait qu'on y mette des ressources et soulève la question de savoir pourquoi il ne faudrait pas dans les promotions scientifiques, très pauvres en filles, une discrimination fondée sur le genre.

Le CA souligne la nécessité de repérer beaucoup plus en amont les talents, en classe terminale et en classe préparatoire.

Le 2<sup>e</sup> sujet soulevé est celui du statut de fonctionnaire stagiaire. La proposition serait que l'accès à ce statut intervienne au bout d'un an, sur la base d'un choix (et des résultats ?). La représentation des élèves du CA de l'ENS y est fortement opposée, l'Association aussi. Cela soulèverait aussi le problème de l'engagement décennal, et des débouchés dans la Fonction publique.

## 5. Diffusion de l'Archicube

Violaine Anger note que les frais engagés pour la publication et la diffusion de *l'Archicube* sont élevés. Le bureau, saisi par le trésorier, en a discuté et propose que le tirage soit désormais celui du nombre d'adhérents + 150 destinés à la bibliothèque, arrondi à la centaine supérieure, un ajustement étant possible dans des cas exceptionnels. Le nombre d'exemplaires serait donc d'environ 1 800. Le numéro sur « La Lune » est en voie d'achèvement ; le suivant portera sur « L'imposture ».

## 6. Aides et secours

Laurence Levasseur fait part des demandes :

Les études juives : demande de 400 € pour transport et buffet. Accordés.

La pédagogie des paysages sonores : 1 000 € accordés.

Le cinéma documentaire : 800 €.

La conférence ENSUlm ; des informations sont attendues pour le prochain CA.

Prêts : Un prêt de 2 000 € est accordé à Aïna Ratovonani.

Les remboursements progressent, à l'exception de deux cas peu coopératifs.

## 7. Divers

Le CA note que Laurence Levasseur va quitter le bureau, mais accepte de garder le dossier des aides et secours. Le CA décide de l'inviter à nos réunions de CA pendant cette année.

RGPD : Le point reste en suspens en attendant le projet de convention de l'École.

Julien Cassaigne fait le point sur les données dont dispose l'A-Ulm : l'École donne les méls des élèves. Rémi Sentis, qui suit ce dossier, pense qu'il serait possible de négocier pour avoir les adresses postales. Pour les étrangers nous sont donnés le nom, le prénom et la spécialité. Les données sont confidentielles. Nous sommes déjà soumis à la règle des cinq ans. Si la personne ne se manifeste pas, ces données sont alors détruites.

La demande de Mireille Gérard d'un mini-tirage des normaliens depuis l'origine sera traitée lors du prochain conseil.

Annuaire : Rémi Sentis fait part de la sortie de l'annuaire qui est en cours d'envoi aux membres.

Concours des start-up organisé par les normaliens dans l'entreprise : il devrait être annoncé dans le prochain numéro de l'Archicube.

Théâtre de l'Archicube : Christophe Barbier joue actuellement en ville, dès lors ces représentations reprendront en 2020.

Nicolas Obtel annonce qu'une réunion d'environ 70 ou 80 personnes est prévue au Boston Consulting Group. Il fait part de la visite du président de PSL à Boston. Le Consulat a invité les anciens de PSL, dont les archicubes, à rencontrer Alain Fuchs lors d'un dîner.

Il ajoute que les anciens d'Oxford et de Cambridge nous invitent à les retrouver à Paris chaque premier mercredi du mois dans leur pub « Frog Revolution ».

ENSecondaire a constitué un groupe sur FaceBook qui a 300 membres et fonctionne bien.

**Le prochain Conseil aura lieu le 14 décembre 2019.**

**La séance est levée à 12 h 30.**

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

## 17 OCTOBRE 2019

**Présents** en ligne : Violaine Anger ; Julien Cassaigne, Étienne Chantrel ; Nicolas Couchoud ; Jean Hartweg ; Marianne Laigneau ; Christel Lavigne ; Laurence Levasseur ; Anne Lewis-Loubignac ; Agnès Mannoorettonil ; Marc Mézard ; Nicolas Obtel ; Jeanne Parmentier ; Marie Pittet ; Rémi Sentis.

L'ordre du jour comporte deux points :

La présentation par le directeur de sa mission sur la diversité sociale à l'ENS

L'examen des comptes et du budget prévisionnel de l'A-Ulm

### 1. La diversité sociale

Le directeur reprend l'historique de cette question depuis la lettre de mission qui lui a été adressée par la ministre de l'Enseignement supérieur le 13 juin 2019 et lui demande, ainsi qu'aux directeurs des autres ENS « de faire des propositions de nature à permettre d'augmenter de manière significative le nombre des étudiants issus des milieux les moins favorisés ». La même lettre a été envoyée à quatre autres grandes écoles, HEC/Essec/ESCP et l'X.

Le document de synthèse des réflexions et propositions des directeurs des ENS est joint en annexe.

L'ENS-Ulm souhaite renforcer les actions, en amont, de détection et d'accompagnement des élèves à fort potentiel, déjà au niveau des collèges, puis du lycée, où les normaliens pourraient apporter leur appui, notamment dans les divers clubs comme les clubs de mathématiques.

Le directeur souligne que le premier cycle de PSL comporte actuellement 50 % de boursiers et considère que les CPES créées il y a environ 5 ans sont un élément essentiel de la stratégie de diversité sociale. Il propose également :

- Un appui dans certaines CPGE, associé à un parrainage.
- La diffusion d'informations simples, notamment des informations financières (le département des études cognitives en a noté l'importance).
- Un aménagement du concours, surtout en lettres pour certaines épreuves au programme trop vaste.
- Une bonification de points modulable, accordée aux boursiers, pour leur permettre de se présenter à l'oral, solution plus satisfaisante que l'instauration de quotas, ou la création d'un concours dédiés. Le jury d'oral n'aurait pas connaissance des attributaires.

- Beaucoup reste à faire pour favoriser l'inclusion à l'École qui ne va pas de soi.

Marc Mézard conclut que le financement approprié est essentiel et que le Ministère doit apporter son soutien à cette dimension.

La présidente remercie le directeur et note que l'A-Ulm est favorable aux actions en amont, mais qu'il lui paraît souhaitable de dissocier les « points-boursiers » du statut de fonctionnaire stagiaire qui est abordé à la marge dans le rapport.

Un dialogue s'instaure avec le Conseil : il est divisé sur l'attribution de ces points et en majorité peu favorable car il y voit une forme de discrimination positive. De nombreuses questions se posent :

- Quels boursiers sont concernés ?
- Quelles sont les épreuves qui défavorisent les boursiers ?
- Ce système conduira-t-il à la non-admissibilité de non-boursiers qui auraient pu passer l'oral ?

Marc Mézard répond qu'on en est au stade de l'expérimentation, que les points pourront être attribués en fonction du niveau de la bourse et que, le nombre des admissibles n'étant pas fixe, les non-boursiers ne seront pas perdants ; il ajoute que l'augmentation visée de 10 % du nombre de boursiers s'applique également au concours « étudiant ».

À une question sur l'explication de la déperdition des boursiers, il répond qu'elle s'explique par le niveau plus faible de petites CPGE provinciales. Il est rappelé que les CPGE du lycée Louis-le-Grand comportent 75 % de provinciaux. Marc Mézard souhaiterait que la politique exemplaire menée par Louis-le-Grand s'étende à d'autres classes préparatoires.

Il apparaît au cours du dialogue engagé que la mesure envisagée ne concernerait qu'un petit nombre de boursiers.

Un administrateur demande pour quelle raison les « points-boursiers » seront conservés pour la note finale d'admission et non retirés juste après l'admissibilité. Le directeur répond que l'oral rebat très largement les cartes.

La présidente remercie Marc Mézard de sa participation et de ses explications. Elle s'inquiète, comme beaucoup de membres du Conseil, de la mention du statut d'élève fonctionnaire stagiaire comme une « anomalie » dans le document de l'École (et non dans celui des autres ENS). Elle souligne que la tentation la plus possible serait de supprimer les salaires des uns pour les redistribuer aux autres, et que l'A-Ulm est opposée à l'abandon de ce statut (même s'il s'agit d'un autre débat). Marc Mézard répond que cette différence de revenus est une réalité. Il ajoute que la ministre a annoncé qu'elle trouverait des moyens financiers. Il est possible que ce soit dans le cadre d'un grand plan concernant tout l'enseignement supérieur.

## 2. Comptes et budget

Les comptes et le budget prévisionnel (qui sont joints en annexe) ont été adressés par le trésorier aux membres du CA et certaines rubriques ont déjà fait l'objet d'échanges par courriel, de demandes d'éclaircissements et de compléments d'information.

Le Conseil les approuve à l'unanimité moins une abstention.

Il prend également deux autres décisions :

Une analyse financière approfondie des placements permettra d'élaborer une stratégie qui tienne compte de la baisse de rendement, notamment des comptes sur livret, l'objectif étant de mettre en place une vraie politique avant fin juin.

En raison de la mise en place (en janvier 2020) du nouveau plan comptable des associations, une mission sera confiée à un expert-comptable qui assistera le trésorier en vue de la mise en conformité des documents financiers de l'A-Ulm avec ce plan.

La date du prochain Conseil est fixée au 14 décembre 2019.

La séance est levée à 19 h 40.

Marianne Laigneau,  
Présidente

Anne Lewis-Loubignac,  
Secrétaire générale adjointe

# NOTICES





## À PROPOS DE LA RÉDACTION DES NOTICES NÉCROLOGIQUES

**L**a publication de « notices nécrologiques » dans nos recueils est une tradition qui remonte aux débuts de l'Association : elle répondait alors au vœu qu'aucun camarade « ne nous quittât sans que nous lui eussions consacré quelques lignes » (voir *le Supplément historique 1994-1995*). La longueur admise pour ces notices a beaucoup varié au cours des ans, et il a été précisé dans les précédents recueils qu'il convenait actuellement de limiter cette longueur à 3 pages du recueil – sauf cas très exceptionnels !

Cette publication a parfois été contestée par des archicubes qui n'y ont vu qu'une manifestation d'auto-admiration collective. Pour la justifier autant que pour éviter des malentendus avec les auteurs, il est donc nécessaire de cerner ce que la communauté normalienne attend de ces notices. Sans écarter la possibilité d'un débat sur ce sujet, la lecture des textes reçus au cours des dernières années nous amène à préciser ici les recommandations qui figuraient déjà dans les précédents recueils.

Rappelons donc que le but d'une notice est, à l'heure actuelle, de retracer la vie et la carrière du défunt, de donner, s'il y a lieu, un aperçu de son œuvre, voire, lorsque c'est possible, de le faire revivre en évoquant quelques souvenirs personnels. Ce n'est donc pas seulement un hommage au disparu, même si l'amitié ou l'admiration peuvent s'y exprimer avec sobriété : c'est par le simple exposé des faits, sans emphase, que l'on établit le mieux les mérites du défunt, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des effets oratoires et encore moins à des comparaisons désobligeantes pour d'autres personnes comme cela s'est malheureusement déjà vu.

Certes, la rédaction d'une notice n'est pas une chose facile et peut demander beaucoup de travail, surtout si le défunt laisse une œuvre importante : comment donner un aperçu de cette œuvre, souvent très spécialisée, qui soit accessible à tous, littéraires et scientifiques, sans se réduire à des considérations générales et de vagues éloges ? Remercions d'autant plus les nombreux auteurs qui ont réussi à le faire et qui ont ainsi enrichi notre patrimoine culturel.

Il faut aussi savoir que ces notices sont souvent utilisées par des chercheurs en histoire contemporaine ou en histoire des sciences, et même par des parents éloignés du défunt, en quête de leur généalogie. Le contenu, la qualité et l'exactitude des informations contenues dans ces textes ont donc une grande importance, et c'est en général la famille du défunt qui peut apporter à l'auteur les précisions et les dates utiles – en particulier **les lieux et dates de sa naissance et de son décès**, qui doivent impérativement figurer en tête de la notice. Ces textes qui ont et garderont un intérêt historique doivent être d'une correction matérielle impeccable : merci de faire relire au besoin vos textes par un tiers !

Dans tous les cas, le texte de la notice sera présenté à la famille avant publication. Les auteurs sont priés de nous donner le nom et l'adresse du représentant de la famille auquel nous ferons expédier, par l'imprimeur, deux exemplaires du fascicule contenant la notice.

Si la famille a des réserves à exprimer sur la manière dont sont évoqués les aspects privés de la vie de l'archicube, tous les efforts seront faits pour en tenir compte. Afin de faciliter, avant la date limite, une conciliation des points de vue, un membre du Bureau pourrait arbitrer le débat en proposant une formulation de nature à satisfaire les deux parties. En cas de désaccord persistant, la décision finale reviendra au Bureau.

La collecte des notices est désormais assurée par Patrice Cauderlier (1965 I) et Michel Rapoport (PE 1965 I) pour les littéraires et Renée Vallette Veysseyre (1955 S) pour les scientifiques.

Nous remercions très vivement tous les auteurs de nous adresser leur texte en fichier **.doc** (environ **10 000** caractères, espaces compris, police Times New Roman taille 12, interligne simple, avec des paragraphes) par courrier électronique ou sur tout autre support **si possible bien avant le 30 octobre** pour une publication en février de l'année suivante.

Il est conseillé d'insérer une photo en tête de la notice (photo d'identité au format « .jpg » de 100 ko minimum et en haute définition [190×190 dpi]).

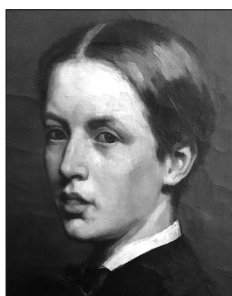
La simple lecture du sommaire montre la désolation des responsables des notices : ils n'ont pas réussi à récolter plus de six notices de nos camarades sévriennes contre trente-cinq de leurs homologues d'Ulm.

Même si la longévité des femmes dépasse largement celle des hommes, cet écart est pour le moins fâcheux. Ils lancent donc un pressant appel pour que, dès le prochain *Archicube bis*, les proportions soient rétablies.

Les responsables des notices

## NOTICES

**MOREAU-NÉLATON (Étienne)**, né le 2 décembre 1859 à Paris, décédé le 25 avril 1927 à Paris. – Promotion de 1878 I.



Étienne Moreau-Nélaton (EMN) entre à l'École en 1878. Il est un des vingt-quatre de la « Grande Promotion », celle de Jaurès, de Bergson et de Cuvillier, de l'helléniste Puech, des médiévistes Diehl et Pfister, de Paul Desjardins et de celui avec lequel il a gardé un lien continu, Alfred Baudrillard, le futur cardinal qui fut auprès de lui tant au moment du bonheur, son mariage, qu'à celui des drames, la mort de sa mère et de son épouse. Parmi les scientifiques de 1878, se trouve aussi un autre artiste, l'auteur de la *Famille Fenouillard* et du *Savant Cosinus*, Georges Colomb (Christophe).

S'il passe le concours, c'est sur les conseils d'une relation de son père, l'historien Ernest Lavisse (1862 I). Rue d'Ulm, Étienne entreprend des études d'histoire sous la direction de ce dernier. Cependant, rapidement, l'intérêt du jeune normalien se porte vers un autre monde, celui de l'art. Cela le conduit, alors qu'il avait une santé fragile, toujours sur les conseils de Lavisse, à ne pas terminer sa scolarité et à renoncer à préparer l'agrégation, ce qui ne l'empêche pas de garder un profond attachement à l'École, dont témoigne la série des huit eaux-fortes gravées en 1894 à l'occasion du centenaire de l'ENS. Cette série, intitulée *Au Palais des Cubes*, est une émouvante et tendre illustration de la vie des normaliens à l'École ; l'une d'entre elles (« Le Grammairien ») rappelle la bibliothèque que fréquenta avec assiduité l'« historien » EMN, une pile de livres sous le bras (Cette dernière est visible dans le *Rue d'Ulm*, IV, page 620, ainsi que page 126 « le Philosophe aux Ernests »).

Après sa licence, il choisit définitivement de s'orienter vers les arts. Ce choix n'est pas surprenant étant donné l'héritage familial. En effet, EMN est doublement

héritier, d'un capital financier d'une part, d'un capital culturel et artistique d'autre part.

Né en 1859 dans une famille de la grande bourgeoisie, mais dont l'ascension est récente, EMN est à l'abri du besoin. La fortune familiale, aussi bien financière que sociale est l'œuvre de son arrière-grand-père paternel et des fils de ce dernier qui, par leurs fonctions d'agents de change, participent à sa consolidation. Cela permet par la suite à EMN de disposer d'une aisance lui laissant toute liberté pour suivre la voie qu'il souhaite.

L'héritage culturel s'ancre dans les pratiques et activités de son grand-père, Adolphe « père », et de son père, Adolphe « fils » d'un côté, de sa mère de l'autre. Adolphe « père », un passionné de la daguerréotypie, ouvre, dans les années 1830, un salon où se retrouvent peintres et écrivains. Il semble que ce soit une rencontre avec Eugène Delacroix qui ait donné naissance à cette passion pour la peinture qui le conduit à rassembler une très riche collection, forte de plus de 800 toiles, dans tous les genres, œuvres de grands maîtres contemporains comme d'artistes à la mode. Son fils, Adolphe « fils », hérite de ce goût de la collection, bien qu'il l'oriente dans une direction différente, acquérant bibelots, mobilier et sculptures. À la différence de son père, il ne se contente pas de collectionner, il pratique aussi les arts picturaux, en particulier l'aquarelle, sous la direction d'Harpignies. Auteur de deux ouvrages, dont l'un consacré à Delacroix, il entretient les liens tissés par son père avec les artistes. À côté des hommes, une femme joue un rôle majeur dans cet héritage, Camille Nélaton, épouse d'Adolphe « fils » et mère d'EMN. Cette artiste professionnelle, disciple de Troyon, un habitué du salon de son beau-père, a été formée à la peinture par Auguste Bonheur et Harpignies. Sous l'influence de Laurent Bouvier, elle se tourne, par la suite, vers l'art de la céramique où elle acquiert la célébrité.

La carrière d'EMN, en des temporalités successives, embrasse les trois voies empruntées par son grand-père et ses parents : les arts plastiques (peinture, dessin, lithographie, affiche, céramique), le goût de la collection, l'histoire de l'art. Enfin, il faut ajouter les arts décoratifs et la photographie, qui occupent dans son œuvre une place importante. Si le sculpteur Alfred Lenoir est son mentor, lui ouvrant les portes des ateliers d'impressionnistes, c'est Harpignies qui pousse EMN à la peinture qu'il pratique de 1883 à 1907. Élève de celui-ci ainsi que de Maignan, il reçoit un enseignement académique. Aucun genre ne lui est étranger – paysage, nature morte, scènes de genre et religieuses, portrait... –, ni aucune technique. Si son premier succès date du Salon de 1884, la reconnaissance est cependant lente à venir. Son échec, lors du Salon de 1887, le conduit à se lier avec Jacques-Émile Blanche et Eugène Carrière. Ensemble, ils créent une société de peinture afin de permettre aux jeunes peintres d'exposer sans avoir à passer sous les fourches caudines du Salon. Lors

de la première exposition des « 33 » en 1888, EMN révèle ses talents d'organisateur, mais aux dépens de son œuvre. 1889 est une année doublement faste. Il remporte un certain succès lors de la seconde exposition des « 33 ». Mais c'est surtout l'année de son mariage avec Edmée Braun, la sœur de son ami Roger Braun. L'influence d'Edmée est essentielle car, par sa pratique de la broderie, elle incite EMN à s'intéresser aux arts décoratifs. En 1896, l'un de ses autres amis, Roger Marx, qui prône la fin des hiérarchies artistiques au nom d'un « art pour tous », le conduit à s'engager dans le mouvement des arts décoratifs en lui faisant découvrir le groupe des Cinq. Il lui commande une affiche destinée aux jeunes écoliers. EMN adhère ainsi aux théories de l'« art social » portées par le *Bulletin de l'action morale*, organe de l'Union pour l'action morale, fondée par son camarade de l'ENS, Paul Desjardins. Il rejoint à partir de 1897 le groupe de l'« Art dans Tout » et par la suite celui de « L'Art à l'école » qui participent de ce mouvement d'idées.

1897 est une année terrible pour ENM puisqu'il perd sa femme Edmée et sa mère Camille Nélaton dans l'incendie du Bazar de la Charité, le 4 mai. Ce double choc réoriente en partie ses activités. D'abord, sans renoncer à la peinture, peut-être en souvenir de sa mère, il produit des poteries, des faïences et des grès, qui, lors d'expositions et de salons, rencontrent un succès certain. Ensuite, il se découvre deux nouvelles passions qui l'accompagneront désormais : la collection et l'histoire de l'art.

À la mort de sa mère, il hérite des collections rassemblées par son grand-père et par son père. S'il allège la collection familiale en mettant en vente, en 1900, chez Georges Petit, un certain nombre de tableaux qu'il estime d'importance secondaire, de tapisseries, de meubles, d'objets d'art, il entreprend, entre 1898 et 1906, d'acquérir des œuvres nouvelles auprès des grands marchands parisiens ou lors de ventes publiques, en achetant aussi quelques-unes directement aux artistes. Tout en complétant la collection familiale des Delacroix et des Corot (il y ajoute une quarantaine de tableaux de ce dernier, dont la *Cathédrale de Chartres*), par goût il multiplie les achats de pré-impressionnistes (l'*Hommage à Delacroix* de Fantin-Latour, et six toiles de Manet parmi lesquelles *Berthe Morisot à l'éventail* et le célèbre *Déjeuner sur l'herbe*) et d'impressionnistes. Il est vrai que le peintre EMN, dès la fin des années 1880, est influencé par la technique de Monet et de Pissarro. Monet et Sisley figurent au cœur de sa collection. Enfin il possède des œuvres de ses amis peintres, en particulier d'Eugène Carrière et de Maurice Denis.

Les collections d'EMN ne se limitent pas à la peinture. Son intérêt se porte aussi sur les dessins et les estampes. Ses cartons en renferment plusieurs milliers, en partie hérités, en partie achetés, ainsi qu'une centaine de carnets d'artistes. Si Delacroix, Corot, Millet en forment l'essentiel, caricaturistes (en particulier Forain qu'il admire, Caran d'Ache) et impressionnistes sont présents.

EMN ne rassemble pas une telle multitude de tableaux, de dessins, de gravures pour le seul plaisir. Reflet de ses goûts esthétiques, ses achats répondent aussi à sa conception « patrimoniale » de la collection. Il s'approprie ces œuvres parce qu'elles représentent un « témoignage de l'histoire de l'art » et que certains artistes sont absents des musées. Elles sont, dans son esprit, destinées à « combler les vides des collections existantes » (Vincent Pomarède). Cela le conduit à faire deux donations et un legs au musée du Louvre.

La donation de juillet 1906 comprend cent tableaux, des aquarelles et pastels et des dessins. Le musée du Jeu de Paume reçoit 27 toiles impressionnistes dont le *Déjeuner sur l'herbe* et un Monet, *Les coquelicots*. Les Delacroix, Corot, Daubigny et autres post-romantiques sont destinés au Louvre.

Celle de 1919 est faite en mémoire de son fils Dominique, « mort pour la France » en 1918. Elle se compose de six œuvres (deux Corot, un Daubigny, un Maurice Denis – *Drapeau de la France* – et deux aquarelles, l'une de Delacroix et l'autre de Jongkind).

Enfin, par testament, il lègue à l'État 6000 dessins et autographes (Louvre), 3 000 estampes et sa documentation personnelle (BN) ainsi que 4 tableaux.

Ces donations s'inscrivent moins dans une action de mécénat que dans la démarche de l'historien de l'art, nouvelle inflexion, à partir de 1902, dans l'itinéraire d'EMN. S'il peint encore régulièrement jusqu'au début de 1908, reprend ses pinceaux en 1913 puis en 1921-1922, désormais il se consacre à l'écriture de monographies de peintres et à l'histoire patrimoniale de Fère-en-Tardenois, où sa famille possède une maison depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et de l'Aisne.

Ses recherches sont consacrées à l'art du XVI<sup>e</sup> siècle et à la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle. L'attention d'EMN, également collectionneur des œuvres du XVI<sup>e</sup> siècle, ces « savoureuses antiquailles », va vers le portrait de cour au temps de Catherine de Médicis, objet d'une série d'ouvrages édités entre 1901, début de sa carrière d'historien de l'art, et 1924 : *Les Le Monnier, peintres officiels à la cour des Valois* (1901) où il identifie les différents membres de cette dynastie, *Le portrait de cour des Valois. Crayons français du XVI<sup>e</sup> siècle conservés au Musée Condé à Chantilly* (1908), *Les Clouet et leurs émules* (1924), ample synthèse accompagnée d'une importante documentation photographique.

Ses recherches sur la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle aboutissent à deux types d'ouvrages. Deux catalogues raisonnés, celui de l'œuvre de Corot, préparé par Alfred Robaut et dont il signe un long avant-propos ; celui de l'œuvre gravé de Manet ; les deux ouvrages ouvrent, dans ce domaine, une voie nouvelle en fixant un ensemble de codes référentiels. L'autre genre qu'il développe est la biographie d'artistes, dans la série du peintre « raconté par lui-même », éditée par Henri Laurens. Entre 1916 et 1927, sept monographies sont ainsi publiées.

La première, consacrée à Delacroix, écrite pendant la Grande Guerre, fixe la méthode d'EMN : recours à la correspondance, aux témoignages, aux articles de presse, aux notes accumulées et abondance de l'iconographie participant du texte. Il s'agit, pour l'historien de l'art, de raconter l'artiste et sa vie. Jongkind, Millet, Manet, Daubigny, Bonvin sont d'une facture semblable.

La peinture, l'écriture, mais aussi la photographie. Cette dernière pratique remonte au début des années 1880. Elle n'a jamais cessé et joue, à partir de la seconde moitié des années 1900, un rôle important dans les travaux d'EMN, en relation avec deux événements de l'histoire nationale, la loi de séparation des Églises et de l'État et la Grande Guerre. Inquiet du devenir des églises et abbayes du Tardenois après l'adoption de la loi de 1905, il entreprend leur recensement dans « *un livre consacré à l'inventaire archéologique et artistique des édifices religieux des environs, dont je réunis les éléments depuis 1907, en parcourant avec un appareil photographique tous les vieux bâtiments...* »

*Les Églises de chez nous* paraissent en 1913 et 1914. Auparavant, de 1908 à 1911, il rédige l'*Histoire de Fère-en-Tardenois* largement illustrée, dans le troisième tome, de photographies prises par l'auteur.

EMN apporte aussi son témoignage photographique sur les destructions occasionnées par la Grande Guerre dans *La Cathédrale de Reims* (1915) et *Chez nous après les boches* (1919), reportage photographique sur Fère-en-Tardenois.

Artiste, historien, érudit local, il est aussi l'auteur des *Grands saints des petits enfants* et de quatre contes pour enfants, illustrés par lui-même « *où s'exprime la mélancolie de quiconque aime avant tout la grandeur du passé, la rectitude des mœurs familiales, la beauté des vieilles pierres ennoblies par l'âme des ancêtres devant ce qu'on appelle le progrès.* » (Louis de Launay).

Catholique fervent, anti-dreyfusard, EMN exprime son nationalisme avec force dans la préface de *Delacroix raconté par lui-même* qui paraît au mitan de la guerre : « *J'ai pris la plume comme j'eusse saisi un fusil. Tandis qu'en Artois et en Champagne... celui qui a hérité de ma vigueur aujourd'hui défaillante combattait pour la défense du sol des aïeux, j'ai servi modestement mon pays en m'instituant l'interprète du barde héroïque. Donner la parole à Delacroix en cet instant tragique, n'est-ce pas déchaîner le souffle d'une nouvelle Marseillaise sur les bataillons frémissants de nos enfants en armes ?... La brutale agression dont nous souffrons et les ruines accumulées sur notre terre meurtrie l'auraient fait pleurer de rage.* »

La guerre, le drame personnel qui l'affecte le conduisent à abandonner ses positions nationalistes au profit d'une « humaine fraternité ». *Jongkind raconté par lui-même* se termine par un hymne à la paix : « *Puisse l'an 1919, qui amènera avec lui le centenaire du pacifique Jongkind, inaugurer un monde débarrassé des haines meurtrières et rallié, grâce à Dieu, après tant de cruels sacrifices, au régime de l'humaine fraternité.* »

EMN avait construit le bonheur familial autour de trois pôles : sa mère Camille, qui exerce une forte influence dans sa formation d'artiste ; sa femme Edmée née Braun (sœur de l'un de ses amis), qu'il a épousée en 1889 ; deux filles, Étienne (1890), Cécile (1891) et un fils Dominique (1894). Ce bonheur est rompu par deux drames. 21 ans après l'incendie du Bazar, Dominique est tué au front.

Il rend hommage à son fils en lui consacrant un mémorial : *Histoire d'une âme héroïque Dominique Moreau-Nélaton raconté par son père, Étienne Moreau-Nélaton*, terminé en décembre 1918. Peu auparavant il venait de terminer un ouvrage dédié à l'histoire des siens, *Mémorial de famille*, en cinq volumes, qui remonte aux origines de sa lignée, en retrace l'ascension et fournit de nombreux renseignements sur la jeunesse et la formation d'EMN.

Sa vie durant, il entretient de fortes amitiés, en particulier avec deux de ses camarades de Condorcet, Louis de Launay, X-Mines, historien des sciences et Raymond Koechlin, journaliste, collectionneur et l'un des fondateurs de la Société des amis du Louvre. Notons enfin qu'à Fère il entretient des relations amicales de voisinage puis familiales avec la famille de Claudel, sa fille Cécile épousant un neveu de Camille et Paul.

Les honneurs consacrent davantage le collectionneur, l'historien de l'art et le donateur que l'artiste. En novembre 1925, il est élu membre libre de l'Académie des beaux-arts et en 1927, quelques mois avant sa mort, il est promu officier de la Légion d'honneur.

Michel RAPOPORT, PE 1965 I

**PÉGUY (Charles, Pierre)**, né à Orléans (Loiret) le 7 janvier 1873, décédé à Villeroy (Seine-et-Marne) le 5 septembre 1914. – Promotion de 1894 I.



Au cimetière trop peuplé des archicubes encore sans notice, Péguy occupe une place de choix. Cette situation s'explique : au lendemain du premier conflit mondial durant lequel les normaliens avaient payé un lourd tribut, il fallait évoquer la disparition de nombreux camarades. Dans le même temps, sa mort héroïque aux premiers jours de la guerre et les strophes illustres d'*Ève sur les épis mûrs et les blés moissonnés* avaient consacré Péguy comme le poète de la guerre de 1914 ; les célébrations s'accumulaient et la rédaction d'une notice pouvait ne pas sembler prioritaire. Au demeurant, l'École ne fut pas indifférente à rappeler le souvenir de Péguy : en 1995 lors de son bicentenaire, elle organisa une table ronde célébrant notamment dans



l'œuvre du poète l'aboutissement chrétien d'une culture classique ; cette manifestation est assurément révélatrice de la présence de Péguy dans le légendaire normalien<sup>1</sup>.

On ne saurait aujourd'hui réparer l'absence de notice en reprenant les éléments classiques d'une biographie qui a été écrite maintes et maintes fois. On se bornera donc à rappeler quelques-uns de ces éléments à propos desquels se marque plus particulièrement l'empreinte de l'École sur l'archicube Péguy.

Avant l'École, il y a l'école. La célébration des instituteurs, ces « hussards noirs de la République » s'enracine au plus profond de Péguy. Peu de poètes ont, autant que lui, trouvé dans leur séjour à l'école et au lycée un point d'ancrage, source constante d'inspiration. Ses travaux scolaires ont été scrutés par les biographes. Ils furent ceux d'un élève appliqué, qui donnait satisfaction à ses maîtres et qui collectionnait récompenses et prix. On connaît la distinction qu'établissait Albert Thibaudet entre le boursier et l'héritier, pour rendre compte des dynamiques sociales du régime républicain. Poète des héritages culturels et religieux, Péguy fut l'incarnation du boursier : orphelin de père, il était fils d'une rempailleuse ; profession moins prolétaire qu'on ne devait chercher à le faire croire et qui s'apparentait à l'artisanat plus qu'à la condition ouvrière ; sa mère, par son travail et ses vertus d'épargne parvint à devenir propriétaire d'une épicerie et de quelques biens immobiliers ; elle fut soucieuse d'assurer à son enfant, par l'école et une carrière de professeur, une ascension sociale et un accès à des formes d'aisance. Facilité par l'octroi d'une bourse, le passage à l'enseignement secondaire devait être un moment clef de cette ascension : élève de l'école annexe de l'École normale d'instituteurs du Loiret, Péguy obtient à onze ans le certificat d'études primaires et, à l'instigation notamment du directeur de l'école M. Naudy, quitte l'école primaire supérieure pour entrer en sixième au lycée Pothier d'Orléans, au printemps 1885, alors que l'année scolaire est largement entamée ; mais il rattrape sans difficulté ses condisciples qui ont déjà entamé l'étude du latin. Cette étude est d'une importance capitale : dans un essai sur *La barrière et le niveau*, publié en 1925, le logicien Edmond Goblot (1879 l) fera du latin l'instrument d'une ségrégation, par lequel la bourgeoisie se serait préservée des infiltrations populaires ; mais le système des bourses affaiblissait l'étanchéité de cette barrière ; le cas de Péguy montre que les études classiques pouvaient aussi contribuer à des formes de promotion sociale.

Péguy a aimé cet enseignement. Il écrira dans *L'Argent* : « Le grammairien qui, une fois, la première, ouvrit la grammaire latine sur la déclinaison de *rosa, rosae* n'a jamais su sur quels parterres de fleurs il ouvrait l'âme de l'enfant ». Bachelier en 1891, il bénéficie d'une « demi-bourse d'État » pour rejoindre le lycée Lakanal à Sceaux en « première vétérans » comme on appelle encore la classe préparatoire au concours de l'École normale supérieure. L'association des anciens élèves du lycée d'Orléans devait rembourser à sa mère le prix de la demi-pension restant à sa charge. Ses professeurs ne suscitent point son admiration, à l'exception du « père Edet » (Georges Edet,

1873 l) qui l'initie aux méthodes dites scientifiques de la philologie allemande, et surtout à des exigences d'exactitude dans l'art de la traduction. Désormais ses études ne se déroulent plus selon une progression linéaire. À l'issue de sa première année, il échoue à l'oral du concours, à un demi-point seulement du dernier reçu. Admissible dans un bon rang (18<sup>e</sup> sur 50 admissibles), il perd trop de places à l'oral, avec une explication française ratée, et se retrouve 26<sup>e</sup>, alors que 24 candidats sont reçus. Il suspend alors sa scolarité pour satisfaire à ses obligations militaires, bénéficiant des dispositions qui permettent aux fils de veuves de n'accomplir qu'une année de service. Son incorporation à Orléans ne l'empêche pas de se présenter à nouveau au concours de 1893. L'épreuve de discours latin lui est fatale : il échoue cette fois dès l'écrit, à un quart de point du dernier admissible. En octobre, il entre au collège Sainte-Barbe, pour suivre les cours du lycée Louis-le-Grand (et, en particulier, en philosophie, ceux de Lucien Lévy-Bruhl [1876 l], qui voit en Péguy un « élève hors pair, de premier ordre »). Il bénéficie d'une bourse complète, allouée par l'établissement. Édouard Herriot (1891 l) et Henri Roy, futur sénateur radical, se targueront d'avoir permis l'obtention de cette bourse, mais sans que le caractère décisif de l'intervention de l'un d'eux soit avéré.

Le 31 juillet 1894, Péguy est enfin admis à l'École, sixième sur 24 reçus (classé 10<sup>e</sup> admissible, il gagne cette fois quatre places à l'oral). À l'École, il fait la connaissance de bien des personnages qui peupleront son univers intellectuel. Citons notamment dans sa promotion et dans les promotions voisines :

- Promotion de 1892 : le grand latiniste Henri Bornecque, Paul Crouzet auteur d'excellents manuels qui renouvelleront les études classiques, les géographes Albert Demangeon, Emmanuel de Martonne, Gustave Rudler historien de la littérature et théoricien de l'explication de textes, l'historien Philippe Sagnac, directeur avec Louis Halphen d'une collection qui dominera l'historiographie des deux premiers tiers du xx<sup>e</sup> siècle ;
- Promotion de 1893 : le démographe Adolphe Landry, le journaliste et conférencier Gaston Rageot, le maître de la psychologie expérimentale Maurice Pradines, et François Simiand historien et économiste, futur professeur au Collège de France ;
- Promotion de 1894, un bon cru : en sciences Paul Montel, Henri Lebesgue et Paul Langevin ; en lettres, l'historien de Rome Léon Homo, Paul Léon futur directeur des Beaux-Arts, les historiens Paul Mantoux et Albert Mathiez, le médiéviste Mario Roques, Désiré Roustan, auteur d'un cours de philosophie dont seule sera publiée la partie consacrée à la psychologie.

De la promotion 1895 on retiendra le nom d'Hubert Bourgin, futur polémiste qu'un itinéraire tortueux conduira à la collaboration.

Péguy s'inscrit dans la section de philosophie. Il aurait refusé de se soumettre au bizutage, au demeurant bénin, mais sur ce point les témoignages sont contradictoires. Avec Mathiez, son ami depuis Lakanal, et Georges Weulersse (1894 l), futur historien de l'économie, neveu de Georges Renard (1867 l) qui entre autres activités dirige la *Revue Socialiste*, dans laquelle le nouveau normalien écrira plusieurs articles, Péguy occupe la légendaire turne « Utopie », dénommée aussi par Paul Mantoux « turne rouge ». Comme bien d'autres, il doit à l'influence du bibliothécaire de l'École, Lucien Herr (1883 l), une adhésion au socialisme qui va marquer ses engagements pour une dizaine d'années. L'influence de Lucien Herr pèsera aussi dans l'engagement dreyfusard de Péguy : « Sur tout il débrouilla pour moi les insincérités et les conventions où je me serais empêtré », reconnaîtra Péguy après la fin de leur amitié. En 1895, la commémoration du centenaire de l'École donne lieu à des protestations contre le caractère religieux de certaines cérémonies ; c'est pour Péguy l'occasion de formaliser son engagement socialiste. Dans le même temps, Péguy entame des recherches sur Jeanne d'Arc, comme le montrent les registres d'emprunt à la Bibliothèque, qui ont été conservés. Des troubles visuels le conduisent à solliciter du directeur de l'École, Georges Perrot (1852 l), un congé d'un an qu'il va passer à Orléans et qu'il emploie à la rédaction de *Jeanne d'Arc*.

De retour à l'École en novembre 1896, il se fait remarquer par un prosélytisme socialiste affirmé. En mars 1897, il remet à Gustave Lanson (1876 l) ce qu'on appelait alors un « définitif », c'est-à-dire une sorte de longue dissertation, qui peut faire penser à nos mémoires de maîtrise. Il reproche au poète de se résigner trop facilement à l'existence du mal. Lanson émet de sérieuses réserves sur le propos. En décembre, Péguy publie *Jeanne d'Arc, Drame en trois pièces* signé Marcel et Pierre Baudouin. Le 28 octobre, il a épousé Charlotte, sœur de son ami Marcel Baudouin, mort l'année précédente d'une fièvre typhoïde et cosignataire de *Jeanne d'Arc* dans des conditions qui montrent l'intensité de l'amitié des deux hommes, sans doute bien plus qu'une véritable collaboration. Conformément à l'usage alors en vigueur, cette situation matrimoniale conduit Péguy à quitter alors l'École, à la grande colère de sa mère qui lui tiendra longtemps rigueur de ce renoncement.

Ce point familial mis à part, son départ de l'École n'est pas conflictuel, à la différence de celui de Léon Blum (1890 l) quelques années auparavant. Georges Perrot, le directeur de l'École, transmet la démission de Péguy avec un commentaire des plus bienveillant : « Il n'a pu obéir, en nous quittant, qu'à des motifs très honorables ». Dispensé de l'engagement décennal, Péguy reste boursier d'agrégation, admis à suivre les cours de l'École, ainsi que les conférences de Bergson (1878 l), qui le marquent durablement et en profondeur. Cela ne l'empêche pas d'échouer au concours d'agrégation de 1898, à la colère renouvelée de sa mère qui voit s'évanouir pour lui la perspective d'une sécurité matérielle. Dix ans plus tard, il connaîtra une

nouvelle tentation universitaire, avec le dépôt d'un sujet de thèse sur la situation de l'histoire dans le monde moderne, dans l'espoir un moment caressé de devenir maître de conférences en province, afin de pouvoir en fait se consacrer pleinement à son œuvre. En tout cas, au terme d'une scolarité à l'École peu commune, il est clair que le poète de l'enracinement aura été un normalien largement hors sol.

Dans les années qui suivent, Péguy reste en phase avec l'univers normalien. Parallèlement à son engagement dans le camp dreyfusard, les projets qu'il met en œuvre l'associent avec plus d'un archicube, même si l'on peut noter des ruptures progressives avec ses proches des années 1890. Avec la dot de sa femme, et sous le nom de Georges Bellais, un de ses amis, partie prenante à l'entreprise (encore boursier, Péguy ne peut être officiellement commerçant), il fonde une librairie rue Cujas, qui lui servira aussi de maison d'édition. Il écrit aussi dans *La Revue blanche*, dont Léon Blum est alors un des principaux animateurs. Mais après une année d'existence et de gestion pour le moins incertaine, la librairie Bellais risque la déconfiture. Péguy mobilise ses amis socialistes qui, à l'appel de Lucien Herr, réunissent les fonds nécessaires à une relance. Celle-ci prend la forme d'une « Société nouvelle de librairie et d'édition », créée le 2 août 1899 et administrée par un conseil de cinq membres élus, à savoir Léon Blum, Hubert Bourgin, Lucien Herr, Mario Roques et François Simiand, tous archicubes. Péguy se voit attribuer 200 actions de 100 francs, censées représenter les apports matériels issus de la librairie, tandis que Georges Bellais en reçoit 50. Dans ce nouveau dispositif, Péguy occupe des fonctions de délégué à l'édition, avec un salaire de 250 francs par mois. Position subordonnée, qu'il supporte d'autant plus difficilement que les administrateurs entendent privilégier la publication de répertoires méthodiques et bibliographiques, alors qu'il veut maintenir une part importante de création littéraire dans les activités éditoriales de la Société. Ces divergences le conduisent rapidement à démissionner de ses fonctions, dès le 22 novembre 1899, et à quitter la Société pour fonder les *Cahiers de la Quinzaine*.

Ce changement marque un éloignement du milieu normalien ; les rapports ne tarderont pas à s'envenimer entre Péguy et les cinq administrateurs, à propos des 250 actions de Péguy et de Bellais. Taraudé par des besoins d'argent et par les difficultés qu'il rencontre pour faire vivre les *Cahiers*, Péguy veut utiliser le capital de 25.000 francs que représentent les actions. D'après négociations s'engagent. Porté devant les tribunaux, le contentieux durera plusieurs années et se terminera par un désistement de la « Société nouvelle de librairie et d'édition » ; la créance Péguy sera réglée en trois temps, mais cette crise, ce schisme, auront littéralement empoisonné les relations de Péguy avec ses anciens amis. À cet égard, la fondation des *Cahiers*, qui se situe dans le prolongement d'une aspiration à une presse de vérité formulée depuis de nombreuses années, apparaît comme un adieu de Péguy à sa jeunesse normalienne. Toutes les amitiés ne seront pas pour autant rompues et, à l'occasion, Péguy

fera appel à ses anciens condisciples. C'est, par exemple, le cas de Paul Crouzet. Ce protégé des frères Sarraut, président entre les deux guerres de l'amicale des fonctionnaires radicaux, incarne l'université radicale-socialiste dénoncée dans *Notre jeunesse*. Il est sollicité par Péguy pour publier un article de faire-valoir dans la *Grande revue* dont il est le directeur.

Mais d'une façon générale, bien des archicubes seront la cible des polémiques de Péguy. Sur le plan de la stricte politique, la rupture avec Jean Jaurès (1878 l) sera spectaculaire : Péguy lui reprochera d'abord de mettre son talent au service du radicalisme combiste. Les polémiques seront encore plus virulentes lorsque Péguy s'éloigne du socialisme de sa jeunesse pour évoluer vers une forme de nationalisme, alors que Jaurès incarnera le parti de la paix, notamment en demandant une limitation des armements en 1905, puis en 1913, au moment des discussions sur la Loi des trois ans. Mais c'est surtout sur le plan de la controverse intellectuelle que les têtes de turc de Péguy sont souvent des normaliens. Les combats que Péguy engage contre le « monde moderne » à partir de 1905 sont assez largement des combats contre la culture de l'École, incarnée principalement par Hippolyte Taine (1848 l) et par Gustave Lanson.

Dans le cahier *Zangwill* de 1904, Péguy s'en prend à la méthode de Taine sur la base d'une lecture du *La Fontaine et ses fables*, l'un des livres les plus populaires du critique. Dans la manière dont Taine amorce son propos par des considérations générales sur le milieu champenois dans lequel s'est déroulée la formation du fabuliste, Péguy voit une méthode de « circumnavigation », une « méthode de la grande ceinture » qui tourne en rond, comme ces trains qui tournent autour de Paris, sans atteindre la capitale.

D'une manière analogue, dans *L'argent suite*, il rappelle qu'il a suivi, rue d'Ulm, les cours de Lanson : « Ça, c'était du travail. Il avait lu, il connaissait tout ce qui s'était publié ou joué (...) en France ou en français jusqu'à Corneille. Il savait tout. Et on savait tout. Si celui-ci avait fait une *Iphigénie*, c'est parce qu'il était petit-neveu de l'oncle de celui qui en avait ébauché une, et il avait justement trouvé cette ébauche dans les papiers de son beau-frère ». Mais il arriva une catastrophe, le génie de Corneille, sans commune mesure avec le talent de ses prédécesseurs : « nous nous cassâmes le nez au pied de cette falaise ». Et de conclure sur l'intérêt d'une évacuation des traditions d'interprétation et des commentaires : « Celui qui comprend le mieux *Le Cid*, c'est celui qui rend *Le Cid* au ras du texte, dans l'arasement du texte ; dans le dérasement du sol ; et surtout, celui qui *ne sait pas* l'histoire du théâtre français ». <sup>2</sup>

La présentation fait mouche, mais lorsque Lanson publie les notes de son cours sur l'histoire de la tragédie française, il associe sans peine l'investigation historique à l'analyse esthétique et montre parfaitement comment la tragédie cornélienne « dépasse la tradition en l'absorbant ». Que la connaissance de l'histoire littéraire

n'est pas, tant s'en faut, un obstacle à la compréhension, l'exemple du *La Fontaine et ses fables* le montre : les pages que Péguy utilise ne prennent place que dans la seconde édition, très remaniée, de l'essai, et dans laquelle Taine a interverti la première et la dernière partie de sa démonstration. Taine a commencé par lire *Les Fables* de très près, par en dégager les caractères littéraires, *avant* d'étudier l'univers qu'elles représentent et de le relier à l'environnement historique du fabuliste. C'est dans une phase ultérieure qu'il a fait intervenir des vues plus générales sur la Champagne et sur le siècle de Louis XIV.

Au demeurant, les plus belles pages de critique littéraire de Péguy utilisent très pragmatiquement les ressources de l'histoire littéraire. C'est par de véritables explications de textes soigneusement choisis qu'il renouvelle plus d'une question. Dès 1905, dans les *Suppliants parallèles*, la confrontation de plusieurs versions d'un texte de Sophocle lui permet de faire comprendre le fossé qui sépare la conception antique selon laquelle « c'est le suppliant qui est le maître » du point de vue des modernes sur la supériorité du supplié. Dans *Solvuntur objecta*, Péguy nous livre cinquante pages d'explication et de commentaire de *Booz endormi*. Il les interrompt un instant pour se demander, non sans ironie, s'il n'est pas en train d'« instituer un *laboratoire de littérature française* rue de la Sorbonne », mais il n'en étudie pas moins « comme un géologue voit les différentes couches, les différentes assises du poème », et relève de significatives symétries de construction entre les différentes strophes du poème. Il en va de même des explications des *Châtiments* qui figurent dans *Clio*.

À Lakanal, Péguy avait suivi l'enseignement de Georges Noël, l'un des premiers commentateurs de la *Logique* de Hegel ; sans parler forcément d'influence directe, cette manière de reprendre, pour les transfigurer, les acquis des méthodes scolaires et universitaires peut apparaître comme un usage du troisième terme de la dialectique hégélienne, à savoir la notion de *aufheben*, le fait de conserver en dépassant. Dans cette perspective, on pourrait voir dans *Ève*, testament spirituel de Péguy, l'épopée d'un normalien qui célèbre dans une poésie de l'héritage l'aboutissement chrétien d'une culture classique.

Une scolarité chaotique à l'École, un milieu de sociabilité incertaine, l'empreinte d'une culture, l'expérience normalienne de Péguy conjugue ces trois dimensions. Elle lui vaut assurément une place d'honneur au Panthéon des archicubes. En attendant, un jour peut-être, un transfert de ses cendres vers le Panthéon de la République.

Jean-Thomas NORDMANN (1966 l)

## Notes

1. Pour le centenaire de sa mort à l'ennemi, une délégation normalienne, conduite par le directeur adjoint, alla fleurir le cimetière où il repose.

2. Dans une adjonction à son *Histoire de la littérature française* postérieure à la Première Guerre mondiale, Lanson célébrera avec intelligence et générosité le génie de Péguy sans jamais s'arrêter aux invectives dont les *Cahiers* l'avaient gratifié. On doit aussi rappeler que d'autres cibles du poète-polémiste (et notamment Lucien Herr) participèrent aux souscriptions ouvertes en faveur de la veuve de Péguy.

**DEMARGNE (Pierre, Marie, Joseph, Gabriel), né à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) le 8 février 1903, décédé à Paris le 13 décembre 2000. – Promotion de 1922 I.**



La carrière de Pierre Demargne semble s'inscrire dans la suite de son père, Joseph Demargne, qui fut membre de l'École française d'Athènes de 1896 à 1900, puis maître de conférences de littérature latine et française à l'université d'Aix-en-Provence. Joseph Demargne était atteint de tuberculose. Il tenta de se soigner à partir de 1906 au sanatorium de Leysin qu'il ne quitta que quelques mois avant son décès à Vence le 22 janvier 1912 : son fils n'avait pas tout à fait neuf ans, il a très peu connu son père. Après des études secondaires à l'institution Sainte-Croix de Neuilly, puis au lycée Condorcet, il fut admis à l'École en 1922, obtint l'agrégation des Lettres en 1925, effectua une année de service militaire comme sous-lieutenant au 46<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Fontainebleau puis rejoignit dès l'année suivante l'École française d'Athènes dont il devait rester membre jusqu'en 1932. Il fut alors nommé à l'université de Grenoble, d'abord chargé de cours de langue et littérature grecques, puis, à partir de l'automne 1934, maître de conférences de littérature et institutions grecques. À l'automne 1937, il rejoignit l'université de Strasbourg comme maître de conférences d'archéologie et histoire de l'art. Il y succédait à Paul Perdrizet (1890 I) qui venait d'être mis à la retraite pour raisons de santé. Il devait occuper ce poste jusqu'à l'automne 1950, malgré la parenthèse des années de guerre où il fut retenu prisonnier dans un Oflag de 1940 à 1945 (de 1943 à 1945, il y fut remplacé dans l'Alsace occupée par Emil Kunze, qu'il avait connu en Crète avant la guerre et qu'il appelait par la suite « mein Vertreter »). Il y fut promu professeur après la soutenance de ses thèses en 1946, et y resta officiellement jusqu'à l'automne 1955. Ce passage strasbourgeois semble avoir compté pour lui, puisqu'après sa retraite, il s'est toujours présenté comme « professeur honoraire à l'université de Strasbourg et à la Sorbonne (Paris-I) ». Mais à partir de l'automne 1951, il fut chargé d'une suppléance d'histoire grecque à la Sorbonne – il s'agissait du poste de Georges Daux (1917 I) qui venait d'être nommé directeur de l'École française d'Athènes. À l'automne 1955, il prit le poste de professeur

d'archéologie classique à la Sorbonne, succédant à Charles Picard (1905 l), et se vit aussi chargé d'un cours à l'École normale, qu'il assura jusqu'à sa retraite en 1971. Il fut directeur de l'Institut d'Art de 1961 à 1968, et y fit créer plusieurs chaires : à l'origine il était le seul pour l'ensemble de la discipline et devait enseigner l'archéologie grecque et l'archéologie romaine. Il a traversé sans dommages la crise de mai-juin 1968, mais n'a pas aimé ce qu'il appelait le « charcutage » de l'université de Paris qui l'a suivi, en particulier la division en deux de l'Institut d'Art, avec les étages impairs pour l'université de Paris-I à laquelle il s'est trouvé rattaché, les étages pairs pour l'université de Paris-IV, le reste à l'avenant. Il a été directeur du service d'architecture antique du CNRS de 1957 à 1965, et de la *Revue archéologique* de 1965 à 1978 : il l'a profondément rénovée.

L'œuvre scientifique de Pierre Demargne a été longue et souvent novatrice. Sa première publication date de 1929, la dernière (une nécrologie) de 1995. L'essentiel en est retracé dans la bibliographie publiée dans la *Revue Archéologique* 1976, p. 3-8 ; elle n'est pas signée, mais il était alors directeur de la revue et c'est probablement lui qui en est l'auteur. Il l'est aussi dans un entretien riche de souvenirs personnels publié en 1992 dans la revue *Topoi, Orient-Occident* (p. 309-322). C'était un archéologue de terrain (14 campagnes de fouilles en Crète, 1 à Carthage, 11 à Xanthos en Lycie, dans le sud-ouest de la Turquie), et de musées (11 missions au British Museum pour étudier les monuments lyciens qui y sont conservés et participer à la conception de leur présentation).

Dans la première partie de sa carrière, il se consacra à la Crète, ce qui lui semblait naturel, à la fois parce que c'était là qu'avait travaillé son père (son premier article publie des statuettes de terre cuite découvertes à Lato par ce dernier) et que l'École française y était alors très active. Il fouilla à Malia, surtout les maisons et les nécropoles, et y découvrit l'un des objets les plus célèbres, le pendentif aux abeilles, de l'époque des premiers palais crétois (1800-1700 av. J.-C.) – l'objet est reproduit sur son épée d'académicien. Il y travailla aussi au palais, surtout après la guerre, mais sans pouvoir faire aboutir la publication : il avait repris des dossiers entamés par des collègues disparus qu'il a ensuite transmis à d'autres, et son intérêt s'était déjà porté ailleurs. Il ne se limitait pas aux civilisations préhelléniques. Il se disait historien de tempérament, et le problème historique qui l'intéressait était d'expliquer la renaissance de l'art grec à l'époque archaïque. C'est le thème principal de sa thèse : *La Crète dédalique : étude sur les origines d'une renaissance* (1947), qu'il jugeait largement dépassée, et de son livre le plus connu, *Naissance de l'art grec* (1964), très novateur et très remarqué à l'époque – il a été tout de suite traduit en anglais, allemand, italien, espagnol et japonais, réédité en 1974, puis en 1985, et encore en 2007, mais dépassé lui aussi pour le fond, non pour les photos. Il avait déjà pris du recul envers les études crétoises, en partie parce que le déchiffrement du Linéaire B allait y changer



beaucoup de choses, et aurait supposé de sa part un investissement intellectuel qu'il préférerait porter sur l'Orient. C'est en effet le phénomène orientalisant et son étude qui fait l'articulation avec l'autre versant de son œuvre, l'étude de la diffusion de l'hellénisme.

À partir de 1950, il prit la direction de la fouille de Xanthos en Lycie qu'il allait exercer jusqu'en 1962. Il devait s'intéresser au site jusqu'à la fin de sa carrière, puisque son dernier livre, publié en 1989, porte sur le décor sculpté du monument des Néréides de Xanthos – il m'avait dit un jour qu'il ne fallait pas trop compter sur ce que l'on pourrait faire après 75 ans, il en avait 86 quand le livre a paru ; mais il pensait que bien des points y prêtent à la critique. C'est le livre qu'il avait consacré à l'architecture de ce monument, publié en 1969, qu'il présentait comme son préféré à la fin de sa vie. Il avait été secrétaire du 8<sup>e</sup> congrès international d'archéologie classique organisé à Paris en 1963, et le thème qu'il a fait adopter : *Les civilisations gréco-romaines et leur rayonnement sur les civilisations périphériques* était à l'époque très novateur et a consacré sa réputation. Il s'intéressait aussi à l'iconographie et à l'histoire des religions, et l'une de ses dernières publications importantes est l'article « Athéna », paru en 1984, du *Lexikon iconographicum Mythologiae classicae*. Il a laissé un grand nom en Turquie. À l'occasion d'une mission que j'y ai faite en 2005, on m'avait demandé, comme c'est l'usage là-bas, de quel maître je pouvais me réclamer. Parmi les noms que j'ai évoqués, c'est celui de Pierre Demargne qui s'est imposé. Il a laissé aussi un grand nom en France : il y a une salle Pierre-Demargne à l'Institut national d'histoire de l'art, galerie Colbert.

J'ai été l'un de ses derniers étudiants de maîtrise. Je lui avais été adressé par son grand ami Robert Flacelière (1922 l), alors que je ne connaissais rien à l'archéologie : il a beaucoup contribué à m'y initier. Au bout de cinquante ans, le souvenir de son séminaire s'est un peu estompé. Il y préparait l'étude de la décoration sculptée du monument des Néréides qu'il allait faire aboutir vingt ans plus tard. J'ai suivi aussi pendant deux ans le cours de préparation au concours de l'École d'Athènes qu'il donnait à l'École normale, qui portait sur la sculpture. Au cours de l'année 1970-1971, j'ai pratiquement été son seul auditeur. Il me demandait d'une fois sur l'autre quel sujet je souhaitais qu'il abordât, mais il traitait surtout de sculpture hellénistique. Je crains de n'avoir pas mesuré à l'époque la chance que j'avais de bénéficier de cours particuliers d'une telle sommité. Ils m'ont beaucoup profité.

Les marques de reconnaissance ne lui ont pas manqué. Il était membre de plusieurs sociétés archéologiques prestigieuses : Société archéologique (Athènes), Deutsches archäologisches Institut (Berlin), Österreichische Gesellschaft für Archäologie (Vienne), Archaeological institute of America (Boston). Il a aussi été élu membre de plusieurs académies : Akademie der Wissenschaften und der Literatur zu Mainz en 1964, Académie des Inscriptions et Belles-lettres en 1969, Pontificia academia

romana di Archeologia (Rome) en 1970, Académie d'Athènes en 1977. Il était titulaire de plusieurs décorations : officier de la Légion d'honneur ; commandeur dans l'ordre national du Mérite ; commandeur dans l'ordre des Palmes académiques ; commandeur dans l'ordre des Arts et lettres ; chevalier dans l'ordre royal de Georges I<sup>er</sup> (Grèce).

Michel SÈVE (1969 l)

Mon cher Michel,

Tu me demandes d'évoquer les souvenirs que j'ai pu garder de Pierre Demargne en son privé, et je le fais d'autant plus volontiers que j'étais très attaché à cet oncle plein de bienveillance. La qualité principale que je lui reconnais dans ce domaine s'appelle fidélité. Aussi loin que je remonte dans le temps, je le revois rue de Rome, dans l'appartement que mes parents partageaient avec une grand-tante, rendant régulièrement visite à celle-ci, victime survivante de l'accident qui avait coûté la vie à sa mère. Il évoquait avec elle leurs souvenirs de famille et avec mon père, son cousin germain, quelques épisodes de leur captivité en Allemagne ; il aimait raconter entre autres les efforts que ses camarades et lui avaient déployés pour apprendre au philosophe Jean Guitton à marcher correctement et à ne plus balancer ensemble le bras et la jambe du même côté. Si je me manifestais trop bruyamment, il me traitait à l'époque de zigomar que je croyais être un surnom grec, ignorant tout des exploits du héros de Léon Sazie. Fidélité au souvenir de sa mère donc à travers sa tante.

Lorsque je me décidai pour des études supérieures littéraires, il m'encouragea à poser ma candidature pour le lycée Louis-le-Grand, dont Raymond Schiltz, son camarade de promotion, était proviseur. Du coup j'eus l'occasion de déjeuner souvent chez lui, boulevard du Montparnasse, à partir de la rentrée 1967, quand ma tante Simone, son épouse, prenait en pitié le rationnaire de la rue Saint-Jacques. À partir de mai 1968 nous eûmes de longues conversations sur les événements où je pus saisir les grandes qualités humaines dont il fit preuve en tant que directeur de l'Institut d'art et d'archéologie, ferme sur ses principes et ses valeurs, mais souple dans l'exercice de ses responsabilités. Le proviseur de Louis-le-Grand qu'il plaignait amicalement ne vivait pas ces semaines avec la même sérénité, soumis qu'il était à la pression d'un établissement avec internat dans lequel il était tenu de résider et qui fonctionnait – c'est peu dire – jour et nuit. Il exprimera trois ans plus tard la même sympathie envers Robert Flacelière, un autre de ses camarades, lors du saccage de l'ENS. Toutefois, il ne supportait pas le « charcutage » de la Sorbonne opéré par la loi sur les universités qui motiva sa démission des fonctions de directeur de l'Institut d'Art et d'Archéologie.

C'est plus tard que je découvris l'extraordinaire fidélité qu'il voua à un père qu'il avait pourtant peu connu et perdu alors qu'il avait neuf ans, suivant ses traces à l'École d'Athènes et même en Crète. Pierre Demargne par sa bonté, sa courtoisie et son humour bienveillant devait susciter bien des sympathies ; je n'en veux pour

preuve qu'une rencontre que je fis à Malia lors d'un voyage au début des années 1970. Après avoir parcouru les ruines qu'il avait fouillées, je me suis rendu à la boutique de souvenirs voisine : la personne qui la tenait se le rappelait encore avec émotion. C'est dans cette région qu'il avait découvert le magnifique pendentif aux abeilles d'or affrontées à un gâteau de miel tant de fois reproduit, dont il avait offert une réplique à son épouse et qu'il a fait figurer sur son épée d'académicien.

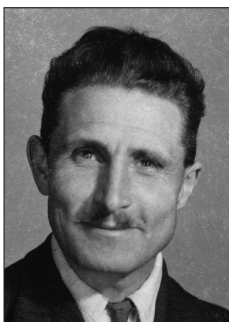
Sur cette épée il a également fait placer une effigie de son saint patron, l'apôtre Pierre, marque d'une foi chrétienne revendiquée. Plus tard il me racontera combien il avait été impressionné par la mort de Robert Flacelière qui s'était écroulé sur son prie-dieu en revenant de communier.

Lors de mon service militaire au Lycée naval de Brest, j'eus l'occasion de le rencontrer dans le Finistère Nord, à Keremma où il avait fait construire une villa sur une petite parcelle qui appartient à un ensemble très original. En effet il s'agit de la propriété de trois cents hectares acquise en 1822 par Louis Rousseau (1787-1856) sur la commune de Tréfléz où cet ancien marin exécuta de grands travaux d'assèchement de marais et de conquête de terres sur la mer ; inspiré par le saint-simonisme, puis par le fouriérisme, puis par le catholicisme, il rêvait d'y créer une sorte de phalanstère chrétien (cf. keremma.org). Il se trouve que Pierre Demargne et son épouse étaient tous deux descendants de ce personnage pittoresque. Si ma tante tenait beaucoup à ces séjours qui réunissaient une foule très nombreuse de cousins, mon oncle y séjournait avec une patience souriante, me confiant qu'il se sentait bien loin de ses chers livres.

Voilà, mon cher Michel, quelques instantanés choisis avec affection pour compléter la notice que tu as rédigée avec le grand sérieux que je te connais.

Philippe SEMICHON (1969 l)

**GRUA (Gaston), né le 20 janvier 1903 à Paris, décédé le 7 novembre 1955 à Rennes (Ille-et-Vilaine). – Promotion de 1922 I.**



Louis Gaston Ernest Grua, est le fils de François Xavier Grua (1874-1919), ingénieur de l'École centrale de Paris, et de Louise Gabrielle Marguerite Demoly (1875-1929) ; son grand-père, Louis (Ludwig), né à Darmstadt en 1829, faisait le commerce des rubans et de la passementerie dans la région de Saint-Étienne, et était le fils du célèbre ténor et acteur du théâtre de Berlin, Franz Wilhelm Grua, héritier d'une longue dynastie de musiciens et de maîtres de chapelle, originaires du Milanais et installés au xvii<sup>e</sup> s. à la Cour de Mannheim.

Après avoir brillamment fait ses humanités et sa philosophie à Lyon au lycée Ampère-Saxe (annexe du lycée Ampère), puis sa préparation au concours au lycée du Parc, où il reçoit l'enseignement marquant de Pierre Lachière-Rey [1960 I] (1888-1957), il intègre l'École normale supérieure en 1922.

Parmi ses camarades de promotion<sup>1</sup>, on retiendra le nom de ses deux « coturnes », Louis Beauduc (1903-1980)<sup>2</sup> et Vladimir Jankélévitch (1903-1985)<sup>3</sup>. Entre eux, s'était nouée une amitié profonde. Jankélévitch la décrit ainsi à Beauduc : « (...) Je compte qu'un commerce épistolaire régulier et soutenu entretiendra en esprit entre nous trois – Grua, toi et moi – cette société d'intelligence et de cœur qui nous a rapprochés jusque par-delà Normale et l'agrégation »<sup>4</sup>. Gaston Grua se consacre entièrement aux études, entre la rue d'Ulm, la rue Saint-Jacques et les longues séances à la bibliothèque. L'enseignement de Léon Brunschvicg [1888 I] (1869-1944), cofondateur de la *Revue de métaphysique et de morale* avec Xavier Léon (1868-1935) et Élie Halévy [1889 I] (1870-1937), ne laisse alors personne indifférent. L'influence de Bergson [1878 I] (1859-1934) est également très forte sur Gaston Grua, peut-être grâce à Jankélévitch et aux textes diffusés par le « groupe de travail en commun » fondé à Lyon par Jacques Chevalier [1900 I] (1882-1962) et Jean Guitton [1920 I] (1901-1999), et dont témoigne le thème de son DES (Diplôme d'études Supérieures) sur « Possible et réel en Dieu chez Leibniz » (1923-1924)<sup>5</sup> mené sous la direction d'Émile Bréhier (1876-1952), alors professeur à la Sorbonne. Ce titre évoque non seulement le débat classique de l'essentialisme scotiste et suarézien face aux thèses thomistes sur la primauté de l'existence que Grua reprendra dans sa thèse principale (*Jurisprudence universelle et Théodicée*), mais peut-être aussi les débats, plus contemporains, issus de la célèbre conférence de Bergson (*la Préviation et la nouveauté*) donnée à Oxford en 1920, recensée dès 1921<sup>6</sup>, mais publiée seulement en 1930 sous le titre « Le possible et le réel » et reprise en 1934 dans *La pensée et le mouvant*.

Après son succès à l'agrégation de philosophie en 1926, Grua est nommé au lycée de Bar-le-Duc à la rentrée 1927-1928, en remplacement d'André-Louis Leroy (1892-1967). C'est le temps de la maturité. Le 16 octobre 1928, à Caluire-et-Cuire, dans le Rhône, il épouse Marcelle (1905-1984), la dernière fille d'Albert Silvy-Leligois (1873-1930), artiste-peintre, graveur et critique d'art actif à Grenoble. Le 3 août 1929 naît son premier enfant, François Xavier (à Châtillon-en-Michaille dans l'Ain où la famille de la mère de Gaston, Louise Gabrielle Marguerite Demoly, qui vient de décéder, a une propriété). Marcelle et Gaston auront cinq autres enfants : Paul (dit « Paulet ») en 1931, qui naît à Annecy, Hubert en 1933 (Annecy), Chantal en 1938 (Grenoble), Geneviève en 1944 (Grenoble), et Jean en 1948 (Grenoble). La famille se déplace au gré des postes occupés par Gaston dans sa carrière de professeur.

À la rentrée 1928, il succède à Maurice Alavoine<sup>7</sup> au lycée d'Annecy. Il restera à ce poste jusqu'en 1935. En parallèle, il participe à la Société Lyonnaise de Philosophie<sup>8</sup>,

et donne, dès 1930, un cours complémentaire de « morale et sociologie » à la faculté des Lettres de Grenoble, grâce à l'appui de Jacques Chevalier. Mais, après sa nomination au lycée de Gap en remplacement de Maurice Deixonne [1925 I] (1904-1987), il se remet à sa thèse et « explore »<sup>9</sup> avec Albert Rivaud (1876-1956) « la philosophie pratique » de Leibniz dans son rapport étroit avec « la justice humaine »<sup>10</sup>. Les vacances scolaires (été 1936 et été 1937) sont ainsi mises à profit pour effectuer des recherches à la bibliothèque régionale d'Hanovre où sont conservés les manuscrits de Leibniz, et il obtient un détachement pour une mission de recherche à Hanovre, avec sa famille, pendant le semestre d'hiver 1937-1938, malheureusement écourtée en mars 1938 à cause de l'*Anschluss*.

À son retour, Gaston Grua remplace Armand Frossard [1900 I] (1879-1938)<sup>11</sup> au lycée Champollion de Grenoble, où il peut plus aisément conjuguer vie intellectuelle, vie de famille et passion pour la montagne.

Mais après la déclaration de la guerre le 1<sup>er</sup> septembre 1939, il est mobilisé, affecté comme capitaine à la 1<sup>re</sup> compagnie du 28<sup>e</sup> Bataillon des Chasseurs Alpins, avant d'être réaffecté le 28 mars 1940 au CID (Centre d'Instruction Divisionnaire) de la 27<sup>e</sup> Division d'Infanterie Alpine (intégrée à la 8<sup>e</sup> Armée).

Dans son journal de guerre, on peut suivre ses déplacements de Seppois dans le Haut-Rhin (frontière suisse) où il est stationné, son passage par la Champagne (sud de Château-Thierry), jusqu'à son arrestation, son transfert au camp de Montargis, puis à Orléans, jusqu'à la veille de son départ pour la captivité en Allemagne (9 septembre 1940). Il est le prisonnier de guerre n°3283 dans un « Oflag » (XIII A, Block IV, Baracke 59), à Nuremberg. Par chance, faisant partie de la catégorie des pères de quatre enfants ou plus, il est libéré du camp le 21 juin 1941, et peut rejoindre sa famille et reprendre son enseignement à Grenoble, sans arrêter le combat pour autant, puisque son chalet de l'Eygalin, dans le Vercors, sert souvent de refuge pour les résistants traqués.

Un nouveau détachement au CNRS entre 1945 et 1949 permet à Gaston Grua de mener à terme la publication des *Textes inédits* de Leibniz (2 vol., VIII- 936 p.), que la guerre avait interrompue, et de lui donner un répit pour poursuivre ses deux thèses (la principale sur *Jurisprudence universelle et théodicée selon Leibniz*, et la complémentaire sur *La Justice humaine selon Leibniz*).

Alors qu'il a repris ses cours au lycée de Grenoble, il multiplie la participation aux grands congrès internationaux (par exemple, à Neuchâtel (13-16 septembre 1949), pour le congrès des Sociétés de philosophie de langue française, à Rome (11-17 septembre 1950), pour le 3<sup>e</sup> Congrès international des Thomistes). En novembre 1950, il fonde la « Société Alpine de Philosophie », avec Théodore Ruysen [1889 I] (1868-1967), grand spécialiste de Kant, son collègue et ami, avec le leibnizien

Jacques Jalabert (1899-1991), et l'abbé Robert Givord (1911-1990), professeur au grand Séminaire de La Tronche (Isère), et en devient très vite le trésorier. Cette fonction l'amène à organiser le VII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de philosophie de langue française à Grenoble (12-16 septembre 1954). Jean École (1920-2015) résume son activité par ces mots : un « inlassable dévouement ».

Le 27 juin 1953, il soutient ses deux thèses en Sorbonne. Promu docteur, Gaston Grua peut enfin être nommé maître de conférences, et c'est à la faculté des Lettres de Rennes qu'il obtient un poste en octobre 1954. Là, il prend en quelque sorte la succession de son ami Jean Anglès d'Auriac [1923 I] (1902-1954), qui vient de disparaître brutalement le 6 mai ; il retrouve également son condisciple et ami Gabriel Germain.

À la fin de l'année 1953 paraît sa thèse principale (PUF, 548 p.) et, dans le même temps, Henri Gouhier [1919 I\*] (1898-1994) lui propose une collaboration à l'édition critique des *Œuvres complètes* de Malebranche chez Vrin. Ce sera finalement André Robinet (1922-2016) qui prendra le relais. Pour Grua, le grand Œuvre, c'est l'édition des *Essais de Théodicée*. À la suite du décès de René Le Senne [1903 I] (1882-1954), la maison Aubier lui donne cette opportunité. Une consultation des manuscrits devient impérative et un nouveau voyage à Hanovre – qui sera également le dernier – est programmé. Sur place, les responsables de l'édition des *Sämtliche Schriften und Briefe* de l'Académie des sciences de Berlin lui confient le soin de préparer l'édition critique des *Essais de Théodicée*. Il rentre à Rennes le 27 octobre après un trajet très éprouvant. Onze jours plus tard, le 7 novembre 1955, à l'âge de 52 ans, il est emporté par une crise d'urémie.

Après sa disparition, tous les amis et collègues de Gaston Grua ont voulu lui rendre hommage. Théodore Ruysen, son ancien collègue de Grenoble, achève le travail d'édition de la thèse complémentaire sur *La Justice humaine selon Leibniz* (PUF, 1956, 415 p.) ; Jankélévitch, l'ami de toujours, organise auprès des anciens de l'ENS une collecte pour aider la famille ; et Albert Rivaud fait obtenir à M<sup>me</sup> Grua le Prix Gegner (1956) de l'Académie des Sciences morales pour l'œuvre de son mari.

Pour les générations nouvelles, cette œuvre force le respect et la redécouverte de ses manuscrits préparatoires à l'édition des *Essais de Théodicée* nous encourage à poursuivre et accomplir le projet monumental qu'il a laissé inachevé.

Arnaud LALANNE

Archiviste du fonds Grua (SELLF)

## Notes

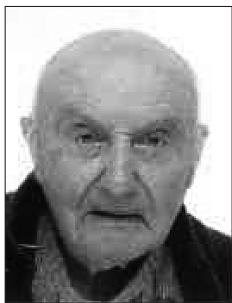
1. Il existe une photographie de la promotion Ulm 1922 I, reproduite dans le quatrième *Bulletin Leibnizien* (Archives de Philosophie, 3<sup>e</sup> trimestre 2018, p. 566), où nous reconnaissons : Pierre Brossolette (1903-1944), Pierre Demargne (1903-2000), Pierre

Devambe (1902-1980), Robert Flacelière, (1904-1982), Jean Meuvret (1901-1971), René Pintard (1903-2002). Nous n'avons pas su reconnaître : Henri Bouxin (1903-1979), André Delmas (1903-1938), Jean Frédéric Neurohr (1903-1972), Michel Jonval (1902-1935), Samy Lattès (1902-1987), Pierre Péguy (1903-1941), Eugène Susini (1900-1982), Pierre Wuilleumier (1904-1979). Il faut citer également l'esprit de camaraderie noué chez les « Talas » (*i. e.* « qui vont-à-la messe ») et au « Groupe chrétien de l'ENS » où il retrouve Gabriel Germain [1923 I] (1903-1978), qui a, comme lui, un engagement en parallèle à la « Jeune République » de Marc Sangnier (1873-1950). La figure qui les marque et les inspire est celle de Fernand Portal (1855-1926), prêtre lazariste, disciple du cardinal Newman (1801-1890), ami de Teilhard de Chardin (1881-1955), qui a consacré sa vie à l'unité des chrétiens tout en ancrant ses convictions dans l'action sociale auprès des plus pauvres. Il propose des retraites à Gentilly (maison des lazaristes proche de Paris), et reçoit chez lui les étudiants. Gaston Grua est un assidu de ces rendez-vous. Dans ce cadre, il participe en octobre 1924 à une rencontre œcuménique à Graz, en Autriche, dont il décrit la belle « collaboration interconfessionnelle », mais qui ne le satisfait pas puisqu'il attend « l'union véritable qui est le but et la seule formule satisfaisante » (Grua VII p<sup>o</sup>1) comme il l'écrit au père Albert Valensin, s. j. (1873-1944), professeur de théologie et de morale aux Facultés catholiques de Lyon, disciple et ami intime de Maurice Blondel [1881 I] (1861-1949).

2. Originaire de Tartas dans les Landes, il fut professeur de philosophie au lycée de Périgueux puis de Limoges.
3. Durant ses études, il fait la rencontre de Bergson avec qui il entretient une correspondance et à qui il consacre un livre. Il est nommé à l'université de Toulouse en 1936, puis à celle de Lille en 1938 en tant que professeur de philosophie morale. Il perd son poste pendant l'Occupation, et survit grâce à la protection d'amis. En octobre 1947, il retrouve son poste de professeur à la faculté de Lille, et, en 1951, devient titulaire de la chaire de philosophie morale à la Sorbonne.
4. *Vladimir Jankélévitch. Correspondance. Une vie en toutes lettres* (Lettres à Louis Beauduc, 1925-1980). Édition établie, préfacée et annotée par Françoise Schwab, Paris, édition Liana Levi, 1995, 6 août 1927, p. 132-133.
5. En 1931, Grua envisage une thèse principale sur « Le possible et l'existant chez Leibniz », comme on le lit dans une lettre inédite adressée à Jacques Chevalier (« Annecy, 16 mai 1931 ») : « Mes sujets de thèse sont décidés, en plein accord avec M. Bréhier et M. Rivaud, et sans hésitation :
  - (1.) *Le possible et l'existant* (ou titre équivalent encore modifiable) *chez Leibniz* – je passerai aussi vite que possible sur le point de vue logique éclairé par [Louis] Couturat [1887 I] (1868-1914), pour approfondir le point de vue métaphysique. Ce qui reste à étudier, c'est l'importance des « sources » qui pourraient mener trop loin.
  - (2.) *Les principes du droit naturel de L.[eibniz]* ces mots entendus étroitement du centre philosophique des idées. Tout ce qui est droit positif qui sera laissé de côté comme sans intérêt philosophique, de l'avis de M. Rivaud. Celui-ci m'a conseillé de cumuler les deux sujets, le droit naturel étant un peu mince et de médiocre originalité chez Leibniz. » (Archives Nationales. Fonds Jacques-Chevalier, cote 684AP/19, lettre classée dans le dossier « *Lettres de philosophes* (4240) »).

6. Résumé du « Meeting d'Oxford » par Raymond Lenoir (1890-1972), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1921 (1), p. 99 sq.
7. Né en 1897 à Avignon, agrégé en 1921, professeur au lycée Bugeaud d'Alger.
8. La Société lyonnaise de Philosophie avait été fondée en 1923 par Victor Carlhian (1875-1959) et par le P. Auguste Valensin (1879-1953). Gaston Grua indique avoir entendu le 6 novembre 1927 une conférence d'Edouard Le Roy [1892 s] sur son livre *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*. Après son élection officielle comme membre le 13 mars 1930, il prend part aux débats avec Pierre Lachière-Rey, Jean Wahl [1907 l], Étienne Souriau [1912 l], Jean Lacroix, Chevalier, Guitton, Jankélévitch, ou Gabriel Marcel, etc. Le 5 juin 1930, il donne sa première conférence intitulée : « La critique du principe des nationalités » (copie conservée dans le fonds Joseph-Vialatoux (1880-1970) de l'Université catholique de Lyon). Il présentera encore deux conférences : le 22 décembre 1938 : « L'Allemagne national-socialiste. Le racisme » et le 16 décembre 1948 : « Ambiguïté du Dieu de Leibniz » (ces deux textes sont perdus).
9. Discours de présentation de sa double thèse le 27 juin 1953. Inédit (Grua VII 286).
10. C'est d'ailleurs officiellement le 7 mai 1937 que Grua dépose ses deux sujets de thèse en Sorbonne sous la direction de Jean Laporte [1906 l] (1886-1948), la thèse principale portant sur « Morale, droit et mystique chez Leibniz » [autre titre : « La doctrine de l'action chez Leibniz »], et la thèse secondaire consistant dans l'édition critique de *textes inédits* de Leibniz.
11. Armand Eugène Frossard, né le 5 février 1879 à Donzy, est reçu à l'ENS (1900 l) ; agrégé de philosophie en 1906, il est nommé, après la guerre où il s'illustre, au lycée de Grenoble en 1921. Avec Gaston Grua, il se voit confier les charges de cours de Jacques Chevalier, Grua assurant la sociologie, tandis que Frossard assure la psychologie. Grua évoque cette répartition : « ... je reste donc à votre disposition, Monsieur, pour continuer la conférence de sociologie, avec l'accommodement que vous avez bien voulu me proposer : groupement des heures par deux, soit à des intervalles réguliers de quinzaine, soit chaque semaine pendant un semestre, selon votre convenance, celle de M. Frossard, celle des étudiants. » (Lettre inédite à J. Chevalier, 16.5.1931, cit. supr.)

**TRIOMPHE (Robert), né le 3 novembre 1917 à Roanne (Loire), décédé le 8 mars 2019 à Strasbourg (Bas-Rhin). – Promotion de 1936 I.**



Robert Triomphe a, tout au long de sa vie, concilié une activité intellectuelle intense et un besoin impérieux de travailler la terre. Cette double dimension s'explique en partie par ses origines. Descendant d'ancêtres paysans installés dans le Forez depuis plusieurs siècles, ses parents, instituteurs, inculquèrent à leurs quatre enfants une éducation humaniste qui les amena tous à faire de solides études. Après une scolarité à Roanne, Robert Triomphe prépare le concours de l'École normale supérieure au lycée du Parc, à Lyon, et entre à la rue d'Ulm l'année de ses 19 ans.



Féru de lettres classiques et d'archéologie, passionné par l'astronomie, il réussit l'agrégation de Lettres et est nommé professeur de français-latin-grec au moment où éclate la Seconde Guerre mondiale. Mobilisé en qualité d'officier, il est fait prisonnier lors de la débâcle en juin 1940 et interné au camp de Châteaubriant. Il est libéré pour raisons de santé au bout de quelques mois, mais cette incarcération n'en marque pas moins un grand tournant dans sa vie : c'est là qu'un médecin parlant le russe l'initie à cette langue qui deviendra rapidement sa grande passion.

De retour dans sa région natale, il reprend son poste d'enseignant, tout en renouant le lien avec la propriété familiale et rurale de Balbigny, où il fait ses débuts d'apiculteur. À la Libération, il entre à l'École des Langues Orientales, et en sort diplômé de russe. Il est ensuite nommé professeur au lycée du Parc, à Lyon, où on lui demande d'assurer, en plus de son enseignement de français, des cours de russe.

Le choix de son sujet de thèse illustre bien le changement de ses centres d'intérêt. Il porte sur le personnage ambigu de Joseph de Maistre (*Joseph de Maistre : étude sur la vie et la doctrine d'un matérialiste mystique*, publiée en 1968) tandis que la thèse complémentaire est consacrée à la linguistique.

Après sa soutenance en 1955, Robert Triomphe obtient le poste de professeur de russe à l'université de Strasbourg où il exerce jusqu'à sa retraite. Il y assure un enseignement de philologie slave, mais s'efforce parallèlement d'élargir le domaine de l'Institut d'études slaves qu'il dirige, en y intégrant l'étude de langues non-slaves en usage dans l'URSS. Il s'intéresse particulièrement aux langues caucasiennes et a l'occasion de se rendre à plusieurs reprises dans les républiques, alors soviétiques, du Caucase, où il découvre des sociétés, des modes de vie et des systèmes linguistiques complexes et encore peu étudiés. Il leur consacre plusieurs articles. Il noue des amitiés qui dureront jusqu'à sa mort avec des savants géorgiens et arméniens et invite des professeurs de Tbilissi et de Erevan à venir enseigner à l'université de Strasbourg. Fasciné par la personnalité controversée du linguiste géorgien Nicolas Marr, il mène des recherches approfondies sur ses travaux en ethno-linguistique du Caucase.

Son attachement à l'Alsace, où il réside jusqu'à son décès, s'explique notamment par des raisons familiales. Peu de temps après son arrivée, il rencontre Micheline Rocher, qu'il épouse en 1957 et avec qui il a sept enfants. La famille s'installe en 1970 dans une vaste maison, non loin du Jardin botanique de l'université, où il installe ses ruches.

Il décide de prendre sa retraite dès 1977 et fait l'acquisition d'une maison à Soyans, petit village dans la Drôme, où il passera désormais près de la moitié de l'année. Il y retrouve ses activités de jardinier et d'apiculteur, tout en poursuivant sa réflexion qui, étayée par ses recherches, l'amène à publier plusieurs ouvrages. Ceux-ci témoignent de sa grande érudition qui va de la mythologie grecque à la Russie et lui permet de

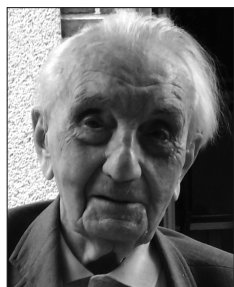
discerner les influences et les liens qui se sont formés au cours des siècles entre ces deux mondes. Citons quelques titres :

- *Le Lion, la vierge et le miel* (1989)
- *Prométhée et Dionysos, ou la Grèce à la lueur des torches* (1995)
- *Images de la communion cosmique : sur la terre comme au ciel* (1997)
- *Le signe de la pomme : amour mystique et politique de Sapphô à sainte Thérèse, de Charlemagne à Jacques Chirac : la pomme dans tous ses états* (1999)
- *Promenade aux frontières de la parole, l'outil et le jouet, l'écran ou le miroir* (2013) ; cet ouvrage, peut-on dire, rassemble et reprend les thèmes qu'il a abordés toute sa vie.

Il aime voyager, non pour voir des paysages ou des monuments, mais surtout, à l'instar du personnage des *Récits du pèlerin russe*, pour « apprendre comment les gens vivent ». Ayant eu l'occasion de visiter l'Europe de l'Est au cours de sa carrière, marquée notamment par une année de résidence à Moscou en qualité de conseiller culturel (1963) et un semestre d'enseignement à l'université de Yale, il profite de sa retraite pour découvrir d'autres pays (Afrique, Amérique latine, Chine), s'efforçant à chaque fois d'apprendre les rudiments des langues des pays traversés. Sa curiosité intellectuelle se tourne aussi vers l'astronomie qu'il avait eu, avant la guerre, le projet d'étudier, et les interrogations philosophiques liées aux avancées de la science. Cette même curiosité l'amène à s'intéresser à l'informatique et à se servir de ce nouvel outil de travail pour ses recherches, alors qu'il a plus de 80 ans. Menant toujours de front créativité intellectuelle et activité manuelle, il garde jusqu'à ses derniers jours une curiosité, une vivacité d'esprit et un humour que ses proches et ses collègues évoqueront longtemps.

Micheline TRIOMPHE, son épouse

**JEANGIRARD (Paul)**, né le 31 mai 1918 à Saint-Georges de Didonne (Charente-Inférieure), décédé le 18 février 2019 à Orléans (Loiret). – Promotion de 1938 s.



Né en 1918, Paul Jeangirard est le fils d'Albert Jeangirard et de Marguerite Dubois, mariés en 1910. Il ne connut jamais son père, officier sur le front oriental, qui informé de la naissance n'avait pu obtenir la permission demandée, et est décédé près de Skopje un mois avant l'armistice. Il est élevé par sa mère (1897 S) et sa tante Hélène (1888 S) ainsi que sa sœur Henriette (1936 S). Il reste marqué toute sa vie par l'absence du père et le milieu féminin dans lequel il vécut.

Jeune homme doué d'une mémoire remarquable, il voyage dans l'Europe de l'entre-deux-guerres dans le sillage de sa mère qui l'emmène aux congrès d'esperanto, et se passionne notamment pour la langue allemande dont il apprécie la logique. Brillant étudiant, il est reçu à Polytechnique en même temps qu'à Normale sup sciences ; ne souhaitant pas porter les armes, il opte pour l'ENS en 1938. Mais le début de la Seconde Guerre mondiale vient interrompre ses études supérieures.

Mobilisé en 1939, il sert comme aspirant officier dans l'artillerie sur la ligne Maginot et, rapidement fait prisonnier, il passe cinq années en Prusse orientale, dans différents camps, travaillant tour à tour dans des exploitations agricoles ou dans une imprimerie et participant à des activités d'enseignement dans les camps. Comme des dizaines de milliers de prisonniers, après la Libération il regagne la France par ses propres moyens, au cours d'un long et difficile périple à travers l'Europe, qu'il aimait raconter, véritable épopée individuelle et collective au cours de laquelle sa passion de la géographie lui a rendu d'inestimables services.

De retour de captivité, il ne souhaite pas reprendre les études et entre à l'Institut géographique national. Il participe alors activement à la vaste entreprise de cartographie du territoire français, à une époque où les levés de plan se font par triangulation sur le terrain, avec un aide, et en se faisant héberger dans les auberges de campagne ou chez l'habitant. Lorsque l'IGN demande aux nouveaux ingénieurs d'aller établir les cartes de l'Afrique équatoriale française, il est sur le point de se marier avec Annie (Anne-Marie Gautherot), et choisit donc de démissionner. Il laisse un travail de « réforme géographique », entrepris en captivité, qui consiste à redélimiter les départements français pour les rendre plus cohérents géographiquement et mieux adaptés aux réalités de terrain.

En 1947, il reprend ses études à l'ENS et obtient dans la foulée l'agrégation de mathématiques ; il opte pour l'enseignement, tradition profondément ancrée dans sa propre famille et dans celle de sa femme, professeure à l'École normale d'institutrices. Il s'installe à Orléans auprès de sa belle-famille. L'essentiel de sa carrière se déroule comme professeur de mathématiques en classe préparatoire (mathématiques supérieures puis mathématiques spéciales) au lycée Pothier d'Orléans à partir de 1954. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, il participe également à l'enseignement des adultes au Cnam et à la création du collège universitaire, dans l'ancien château de La Source, puis de l'université d'Orléans-Tours.

Durant 25 ans, il se consacre pleinement à son activité d'enseignement, rythmée par les colles, les copies et les démonstrations. Professeur très rigoureux et exigeant, mais néanmoins bienveillant, il marque de multiples générations d'étudiants et de nombreux collègues. Durant ces années, Paul et Annie ont deux filles (Lise, née en 1949 et Claire, née en 1954) avec lesquelles ils partagent leur goût de la marche en montagne dans les Alpes et du tourisme, arpentant méthodiquement la Suisse,

l'Italie ou l'Autriche. Lui, qui connaît par cœur les horaires de train de toute la France, tient à visiter tous les cols d'Europe.

À sa retraite en 1980, il s'investit avec sa femme comme délégué départemental pour les écoles primaires d'Olivet, poursuivant ainsi un profond engagement laïc, au service de l'éducation publique. Ils s'occupent aussi souvent de leurs quatre petits-enfants. Veuf à partir de 1997, il consacre son temps au jardinage, au chant, à la marche et surtout à des recherches généalogiques qui lui font à nouveau arpenter la France pour consulter les archives. Il meurt en 2019 à Orléans, quelques mois après avoir fêté ses 100 ans.

Blaise DUFAL, son gendre

**FONTAINE (Jacques)**, né le 25 avril 1922 aux Lilas (Seine), décédé le 31 mai 2015 à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1940 I.



Quelques semaines après son quatre-vingt-treizième anniversaire, le 31 mai 2015, nous a quittés en la personne du professeur Jacques Fontaine, membre de l'Institut, l'un des plus illustres spécialistes internationaux de la latinité chrétienne et de l'Antiquité tardive. Ses obsèques ont été célébrées dans l'église parisienne de Saint-Germain-des-Prés, le 12 juin, par son ancien élève monseigneur Claude Dagens (1959 I), évêque d'Angoulême et membre de l'Académie française. L'assistance nombreuse attestait avec éloquence du rayonnement du défunt et de l'attachement porté à l'homme.

Il est impossible de rendre compte, en quelques mots et lignes, de l'intense activité d'un savant exceptionnel au parcours exemplaire, des collèges de Senlis et de Compiègne à la khâgne du lycée Henri-IV et à l'École normale supérieure, où Jacques Fontaine entra à l'âge de 18 ans pour être, en 1943, reçu premier à l'agrégation des lettres à 21 ans. Tout aussitôt membre, à Madrid, de la Casa de Velazquez, il y commence des recherches sur Isidore de Séville qui, après un passage par le lycée Malherbe puis par la faculté des lettres de Caen, vont le conduire à la soutenance, en 1957, à 35 ans, d'une monumentale thèse d'État sur ce « passeur » privilégié de la culture antique vers le Moyen Âge – avec, en thèse dite alors « complémentaire », une édition remarquable de son *Traité de la nature*. Deux ans plus tard, le voici professeur titulaire de langue et littérature latines à la Sorbonne : il y enseignera jusqu'en 1988, pendant presque trente ans, et y formera d'innombrables étudiants, de la licence au doctorat. Tous en ont gardé le souvenir ébloui d'un érudit et d'un orateur également

hors pair ; plusieurs de mes camarades d'études, à l'École, suivaient tel de ses cours sans y être nullement tenus, pour le seul plaisir de goûter la parole du Maître. Mais ce n'était pas seulement affaire d'éloquence : il faut dire que Jacques Fontaine préparait ses cours de licence comme d'autres ne préparent pas leurs cours d'agrégation, avec une rigueur impeccable, y compris sur les grands textes d'une latinité classique qu'il maîtrisait à fond et expliquait avec un brio que l'on n'oubliait pas (par exemple, l'*Agricola* et la *Germanie* de Tacite quand l'auteur de ces lignes était agrégatif) ; quant à ceux qui ont eu le privilège de travailler sous sa conduite, ils se rappellent la rapidité avec laquelle il leur renvoyait, surabondamment annotées (d'une écriture d'ailleurs redoutable à déchiffrer), les pages de mémoire ou de thèse qu'ils lui soumettaient.

À partir de cet observatoire privilégié de la christianisation et de la transmission de la culture antique que constituait l'œuvre d'Isidore, et singulièrement les *Étymologies*, l'immense curiosité et l'ardeur infatigable de Jacques Fontaine eurent tôt fait de se tourner vers d'autres objets scientifiques : à vrai dire, à peu près toute la littérature latine de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, du III<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, de l'Espagne à la Gaule, de l'Italie à l'Afrique, de Tertullien aux Mozarabes, des Romains aux « Barbares », des païens aux chrétiens, de la prose à la poésie, avec la plus extrême attention aux lentes évolutions des genres littéraires et à leurs mélanges novateurs, aux interférences entre la langue, la littérature et les arts, à l'inscription des textes dans leur contexte historique, voire archéologique, religieux et culturel, à la transmission de ces textes et de leurs contenus de l'Antiquité classique au Moyen Âge – sans négliger ce que l'on appelle aujourd'hui la méthodologie de la recherche, en bien des mises au point brillantissimes. Cela s'est traduit, outre une fidélité jamais interrompue et sans doute significative à l'encyclopédique Isidore, par une véritable floraison de livres, éditions de textes et ouvrages de synthèse (un dernier ne tardera du reste guère à paraître, l'énorme t. 6 de cette *Nouvelle histoire de la littérature latine* que le Maître aura mis en œuvre avec l'indéfectible soutien de son élève, Jean-Denis Berger, 1975 l), mais aussi par des centaines d'articles, de communications partout dans le monde, ainsi que de comptes rendus dont les dimensions manifestaient l'acribie et la générosité du lecteur – le tout dans une langue limpide, recherchée comme celle de nombre de ces auteurs tardifs que le savant étudiait, mais loin des jargons pédantesques. C'est que jamais Jacques Fontaine, par ailleurs traducteur remarquablement expressif et dominant maintes langues étrangères, ne dissociait la science de la beauté dans son attention conjointe à la langue et à la littérature, lui qui parsemait ses cours et séminaires de citations de nos classiques, et qui prenait encore plaisir à une relecture de Molière à l'été 2014. Détenteur humaniste de cette culture générale vaste et profonde à la fois qu'avait su lui donner l'enseignement secondaire de la III<sup>e</sup> République à son apogée, il ne crut jamais que la platitude de l'expression

fût le meilleur gage de la rigueur scientifique, non plus qu'une spécialisation myope ; ses élèves lui en étaient reconnaissants.

Il importe enfin de préciser qu'au zèle pédagogique, à l'activité intellectuelle et aux honneurs académiques, Jacques Fontaine sut ajouter les responsabilités collectives : co-fondateur de l'Association Internationale d'Études Patristiques, il a siégé dans bien des sociétés savantes, françaises et étrangères, et dans bien des conseils scientifiques, a dirigé des centres et des groupements de recherche (notamment, en Sorbonne, le centre « Lenain de Tillemont », de 1970 à 1988), et a puissamment contribué à rapprocher l'Institut d'Études Augustiniennes, qu'il a longuement présidé avec dilection, de la Sorbonne et du CNRS. Il n'était que justice que cet ample rayonnement lui valût d'être élu, en 1983, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il fut reçu le 2 mars 1984. Il prit, à son habitude, une part active à son fonctionnement, et la présida en 1993, en même temps que l'Institut de France. Membre de maintes académies étrangères et l'un des rares lauréats de la prestigieuse médaille de « *Cultore di Roma* », il était encore officier de la Légion d'honneur, chevalier des Arts et des Lettres, commandeur des Palmes académiques, et le Saint-Siège l'avait fait commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Tout naturellement, et en un moment difficile, la rude année 1968, il présida également la Société des études latines.

Une telle carrière, servie par un perpétuel dynamisme et un enthousiasme communicatif, fait forte impression. Mais ce qui impressionnait plus encore, peut-être, était l'humilité de Jacques Fontaine, pourtant conscient de sa valeur, ainsi que sa générosité sans bornes (jusqu'à préférer à l'hommage d'une épée d'académicien l'offre de livres à la Pologne). Toujours il était prêt à suggérer une idée, à offrir une entremise, sans jamais la moindre marque de hauteur – malgré un premier abord d'une raideur un peu militaire, mais qui cédait bien vite la place à l'humour ; il préférerait également dire son admiration, pour un illustre maître ou un chercheur débutant, plutôt que de s'abaisser au dénigrement, et fuyait, jusque dans l'extrême vieillesse, le lamento morose sur l'*infelicitas temporum* au profit d'un optimisme raisonné – ce qui n'a probablement pas été étranger à sa capacité de former des disciples, nombreux et fidèles, stimulés par l'encyclopédisme du savant, par le génie du professeur et par la qualité de l'homme, et heureux de se sentir à la fois totalement libres de leurs choix et guidés avec sûreté par un maître foncièrement bienveillant. Réceptif aux suggestions des « petits » comme des « grands », s'il eut évidemment droit, en 1992, à trois volumes de *Mélanges* « officiels », il n'en réserva pas moins, à son départ à la retraite en juin 1988, un accueil enthousiaste aux miscellanées hautement fantaisistes que ses plus jeunes élèves lui avaient préparées. Affaire de caractère, sans doute, et contre-coup probable d'une trajectoire personnelle où les réussites éclatantes n'avaient pas fait oublier les terribles épreuves à l'orphelin de père, qui devait plus tard perdre

son fils puis sa femme, irremplaçable compagne, à bien peu d'intervalle. Question de convictions, enfin : sans en faire étalage, Jacques Fontaine ne cachait pas non plus sa foi chrétienne, qui n'avait pas été sans incidence sur ses orientations scientifiques, dès son Diplôme d'études supérieures consacré en 1942, sous la direction de Jean Bayet (1912 l), à saint Augustin. Cette foi l'a nourri tout au long de sa vie, éclairant les recherches de ce parfait humaniste chrétien sans jamais les brider, et l'a accompagné jusqu'au seuil de la mort ; il me plaît donc à présent d'imaginer, comme sur une mosaïque ravennate, saint Martin et saint Hilaire, saint Damase et saint Paulin, saint Ambroise et saint Augustin, saint Grégoire et saint Isidore, invitant Jacques Fontaine – lui qui les a tant lus et qui a tant aidé à les lire, mais aussi à les comprendre, voire à les aimer – à entrer à jamais, en loyal serviteur, dans la joie de leur Maître et du sien.

Ici-bas, il nous laisse d'innombrables travaux, dont nul spécialiste n'ignore la fécondité dans maints domaines, et surtout le plus haut des exemples. Celui d'un Maître, dans la plus riche acception du terme, d'un géant qui voulait croire que les nains qu'il portait sur ses épaules verraient plus loin que lui, ou simplement d'un jardinier, comme il disait modestement, qui espérait que d'autres après lui feraient pousser tel arbre qu'il avait planté. Celui d'un savant et d'un homme qui sut, au plus haut point, manifester la qualité en laquelle Quintilien (encore un Espagnol, qu'il aimait à citer) a voulu faire voir le couronnement de son *Institution oratoire*, qui s'achève précisément par ces deux mots : *bona uoluntas*.

Vincent ZARINI (1981 l)

PS : On pourra réentendre la belle voix de J. Fontaine, dans un long entretien radiophonique, sur <http://www.canalacademie.com/ida947-Les-sources-de-l-Antiquite-tardive.html> Une bibliographie complète de J. Fontaine, jusqu'à l'année 1992, se trouve dans le vol. 1 (Tables et index) des *Mélanges* qui lui ont alors été dédiés sous le titre *De Tertullien aux Mozarabes* (Paris, Institut d'Études Augustiniennes, p. XIX et suivantes). Un complément a été fourni, pour les années suivantes, dans la livraison 62/1 (2016) de la *Revue d'Études augustiniennes et patristiques*.

Une première version de cette notice a été publiée dans la *Revue des Études Latines* (93, 2015).

*De mortuis nihil nisi bonum*. Cette formule latine, mon grand-père Jacques me l'a souvent répétée. « Des morts, il ne faut rien dire si ce n'est du bien ». Et pourtant, je ne voudrais pas le figer dans le marbre ou l'airain. Car sous le buste du latiniste émérite, il y avait un éternel jeune homme plein de fougue, mû par une curiosité d'esprit insatiable. Jusque sur son lit de mort, il me bombardait de questions sur mon activité au *Canard enchaîné*.

Sous l'homme qui semblait vivre enfermé dans l'Antiquité au point de sembler d'une étonnante naïveté sur la politique de son siècle, il y avait un être résolument ancré dans le présent et tourné vers l'avenir, peut-être pour éviter de se replonger dans les affres du passé, marqué comme il l'avait été dès ses onze ans par la perte soudaine de son père.

Sous le profil du professeur inflexible – mon père Marc se souvenait de sa « bouche en cul de poule » lorsqu'il siégeait au jury de l'agrégation des lettres – il y avait aussi un vrai tendre. Ma grand-mère Anne, qui était sa vraie moitié mais aussi sa boussole et sa bouée, il l'appelait « mon chat », et il pouvait nous lancer, à mon père ou à moi (nous sommes une dynastie de fils uniques) : « Comment vas-tu, mon gros Loulou ? ».

Professeur dans l'âme, comme ensuite mon père Marc, Jacques pouvait se lancer à tout propos dans des cours improvisés, et ralentir une solennelle visite avec ses confrères académiciens par un feu roulant de questions. Mais c'était aussi un farceur-né, dans le sillage de son père Fernand qui s'était fait photographe en Kaiser et qui possédait une collection reliée de *L'Assiette au beurre* mais aussi une édition bibliophilique illustrée de Rabelais. Jacques pouvait déployer un humour, allant de la gouaille de son enfance dans les quartiers populaires des Lilas et de Montmartre à l'ironie piquante, voire urticante, de l'universitaire.

Jacques n'était pas qu'un puits de science, il pouvait vous faire rire aux larmes par ses traits d'esprit à brûle-pourpoint. Je me souviens notamment d'un soudain éclat d'humour noir scintillant, – comme une trouée de lumière – dans les jours sombres qui ont suivi le suicide de son fils Marc, mon père, en octobre 1995.

Lorsque Jacques a été élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1983, une cérémonie en son honneur a eu lieu à la Sorbonne. Parmi les quatre ou cinq orateurs qui ont fait son éloge, c'est précisément avec un humour délectable qu'un de ses anciens thésards, Marc Reydellet (1958 l), a évoqué les exigences du professeur – qu'il comparait à un maréchal d'Empire – envers ses étudiants, dont il faisait pleurer certains, ensuite rassérénés par ma grand-mère Anne dans le rôle de l'ange consolateur.

Or je me souviens que Jacques a tenu à répondre ensuite sur un mode décalé, en citant force chansons du folklore montmartrois. De la rue d'Ulm qui lui était chère, il avait gardé le culte du canular, et il se plaisait à chanter la chanson de la « revue du bal de l'École », avec ses couplets à double entente fort lestes.

Lors de la réception qui a suivi, en 1983, je n'ai cessé de recevoir des compliments à propos de Jacques. D'habitude ce sont les parents que l'on félicite des prouesses de leurs enfants. Pour moi, c'était l'inverse, j'avais quatorze ans et tout le monde me congratulait d'avoir un grand-père aussi extraordinaire.



Jacques, je l'appelais Papato.

Tout a commencé entre nous par un échec pédagogique. Comme souvent les grands-parents, c'est lui qui avait choisi son surnom : Papaito, en espagnol, mais je n'arrivais pas du haut de mes trois ans à dire Papaito, donc c'est devenu Papato. Un enregistrement d'époque témoigne d'une autre défaite. Tout enjoué, Jacques me demande au micro : « Qu'est-ce qu'elle fait la vache ? » Je réponds : « Pas meuh ».

Après ces échecs, le dialogue du maître et de l'élève est peu à peu devenu plus fructueux entre nous. Car en plus d'être un grand-père attentif et très pieux, qui m'évangélisait en douce à chaque petite vacance passée en Normandie dans le dos de mes parents, Jacques a été mon professeur particulier, de langue et littérature, et pas seulement latines.

Quand j'ai commencé le grec en quatrième, il m'a fait étudier quelques pages de l'Évangile selon saint Jean dans le texte. Avant mon premier voyage en Grèce, l'année suivante, il m'a enseigné des rudiments de grec moderne dans sa vieille méthode Assimil.

Surtout, lorsque j'étais en hypokhagne, il m'a fait apprendre le latin en grand débutant dans la méthode de sa collègue Simone Deléani (1949 L). Grâce à son ardeur communicative, il a réussi à me faire rattraper ou presque le niveau des autres élèves, à raison de deux cours par semaine, le plus souvent dans un petit bureau de la Sorbonne, et de stages intensifs dans notre maison de campagne des bords de Seine, à Vieux-Port, qu'il avait appelée « Sequana ».

Ensuite, nous avons pu ensemble lire et traduire des passages de *L'Énéide*, puis plus tard quand je préparais l'agrégation de philosophie, étudier intégralement le livre III du *De finibus* de Cicéron ainsi que le *De magistro* de saint Augustin. C'est du coup à l'épreuve de latin de l'agrégation que j'ai été le mieux préparé !

Il expliquait tout, de front : la structure grammaticale du texte, les institutions antiques, la personnalité de l'auteur, la beauté du style. Avec quelques *excursus* éclairants qui répondaient à la curiosité insatiable que j'ai héritée de lui.

Une complicité nouvelle s'est ainsi scellée entre nous dans le latin, à la surprise de mon père Marc qu'il en avait dégusté jadis. Des années après, j'ai entendu Jacques expliquer que j'étais un élève gratifiant, « absorbant tout comme une éponge » ; je puis assurer que c'est bien lui qui était un professeur extraordinaire, hissant sans relâche l'autre à son propre niveau d'attention et de sensibilité à la langue.

Un professeur infatigable aussi. En parallèle, quand j'étais en classe préparatoire, Jacques a continué à me faire faire du grec, et de l'allemand aussi. Il me promettait, une fois devenu adulte, de me réapprendre l'espagnol, langue si chère à son cœur. Mais nous n'en avons hélas pas pris le temps.

Nous avons étudié et appris par cœur des poèmes de Goethe ensemble, il avait un sens inné de la poésie... Il aimait réciter *Le cimetière marin* de Paul Valéry, en s'attardant sur « les cris aigus des filles chatouillées ». Quand j'avais une douzaine d'années, il m'a récité les premiers vers du *Bateau ivre* en situation alors que nous descendions, en guise de « fleuve impassible » une rivière de Suisse normande en canot pneumatique. Bien plus tard, nous nous plaisions à réciter *Les Chimères* de Nerval, dont il savourait un commentaire anglais savant.

Outre la myriade de vers latins et grecs qu'il abritait dans sa mémoire, il savait par cœur des centaines de vers de Victor Hugo, appris dans son jeune âge. Il faisait partie d'une génération qui apprenait encore par cœur et dont il ne reste plus que quelques spécimens. Au cours de son dernier été, en 2014, j'ai pu assister dans le parc de la résidence d'Antony, à une étonnante joute au sommet, un jeu floral comme sorti des arcanes du temps : Jacques et un couple de voisins – qui avaient près de trois siècles à eux trois – rivalisaient pour réciter le plus exactement possible le long poème *Oceano Nox*...

À la fin de sa vie, Jacques, en guise d'ultime viatique, aimait à répéter deux vers de Victor Hugo :

« Toutes ces choses sont passées  
Comme l'ombre et comme le vent. »

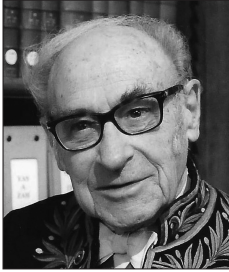
Ces vers familiers, je les ai retrouvés dans *Les Contemplations*, au sein d'un poème déchirant que Hugo a écrit à Villequier – à quelques encablures de Vieux-Port – en hommage à Léopoldine morte...

Ces choses ne sont pas tout à fait passées comme l'ombre et comme le vent. Car, voici quelques années, le nom d'Anne Fontaine a été donné à la médiathèque d'Antony. Depuis la mort de Jacques, une partie de ses livres d'Antony constitue désormais le fonds Jacques- Fontaine, créé au sein de l'Institut des études augustiniennes sous les auspices du professeur Vincent Zarini, le plus fidèle de ses disciples. Enfin, un don inespéré – non pas du ciel – mais à une grande institution publique : les archives personnelles de Jacques ont pu être confiées en 2017 aux Archives nationales qui ont accepté de recueillir ses centaines de dossiers de travail : les chemises renfermant ses cours, ses projets de communication, les manuscrits de ses livres, sa correspondance...

Un don certainement inestimable, à condition de parvenir à déchiffrer son écriture... Pas de quoi s'inquiéter, m'a assuré la jeune conservatrice des Archives nationales, Emmanuelle Giry, qui a œuvré à faire agréer ce legs : ces hiéroglyphes devraient intéresser les « paléographes du futur » !

David FONTAINE (1989 l)

**LAZARD (Gilbert), né le 4 février 1920 à Paris, décédé le 6 août 2018 à Paris.**  
– Promotion de 1940 I.



Boursier dès sa réussite au concours d'entrée en sixième au lycée Charlemagne, Gilbert Lazard obtint son baccalauréat en 1937 et traversa la Seine pour suivre les classes préparatoires du lycée Henri-IV mais il fut replié à la rentrée de 1939 au lycée de Rennes. Il fut appelé sous les drapeaux en juin 1940, et vu les événements fut affecté aux Chantiers de Jeunesse dans la Grande Chartreuse jusqu'en janvier 1941. Il y apprit, trop tard, son admission à l'oral : une session de rattrapage organisée à Lyon lui permit de rejoindre la rue d'Ulm en janvier 1941.

Il y resta deux ans et s'engagea dans une agrégation de grammaire. Cependant, bien qu'ayant bénéficié d'une dérogation pour rester à l'École, il se résigna à abandonner provisoirement son agrégation, les juifs ayant alors l'interdiction d'enseigner. Il s'inscrivit à la faculté de droit et fréquenta la Maison des lettres, dirigée alors par Pierre-Aimé Touchard. C'est ce dernier qui aidera Gilbert Lazard à rejoindre les maquis. Accompagné de deux autres camarades normaliens, Gilbert Lazard quitta Paris pour les Alpes et le Jura, et agit sous le nom de Périclès dans le service dit des maquis-écoles, chargé de la formation intellectuelle des jeunes résistants. Il rejoignit Lyon puis Paris ; le réseau fut démantelé et le 1er mai 1944 Gilbert Lazard fut arrêté. La prison de Fresnes, le camp de Compiègne, et en juillet 1944 le voici à Dachau, où il resta jusqu'en avril 1945. Il revint alors à l'École et reprit ses études malgré des problèmes de santé. Lors du congrès de l'Union internationale des étudiants à Prague, il rencontra Madeleine Moisan, qui deviendra sa femme. Ils fêteront leurs soixante-dix ans de mariage. Il fut reçu à l'agrégation de grammaire en 1946 et l'année suivante, sur les conseils de son futur maître de thèse Émile Benveniste, s'initia au persan à l'École nationale des langues orientales vivantes (actuel Inalco). Le CNRS le recruta dès la rentrée 1947 comme aide-technique puis attaché de recherche, pour l'envoyer au titre de pensionnaire scientifique à Téhéran de 1948 à 1951.

Il y établit de nombreux contacts universitaires et alla dans les villages étudier les dialectes locaux.

Il en revint pour suivre la carrière de chercheur au CNRS : attaché, puis chargé de recherches jusqu'en 1958, date où il devint professeur de persan aux Langues Orientales. Il soutint sa thèse en 1960 et partit ensuite à Los Angeles (UCLA) comme *visiting professor*. Après y avoir décliné une proposition de poste permanent, il revint en France en 1962. L'université de Paris lui confia en 1966 la chaire de langues et civilisation iraniennes, rattachée en 1969 lors de la partition à Paris III-Sorbonne

Nouvelle. Il y enseigna jusqu'en 1981 et parallèlement devint en 1972, directeur d'études (linguistique et philologie iraniennes) à l'École Pratique des Hautes Études (4e section). Il siégeait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1980. Sa carrière s'acheva en 1990.

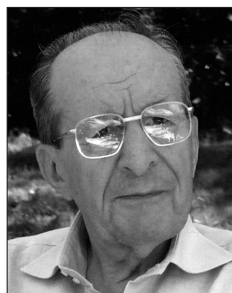
Ses centres de recherches furent d'abord la linguistique et la philologie iraniennes, mais à partir de 1975 il s'occupa davantage de linguistique générale. En premier, il faut citer sa *Grammaire du persan contemporain* (1957, rééditée en 2006) et le *Grand Dictionnaire persan-français* paru en 1990 dont il fut l'un des piliers. De nombreux articles de dialectologie iranienne, des travaux sur la formation de la langue persane (à partir du x<sup>e</sup> siècle) et l'origine de la versification persane classique complètent son œuvre philologique, qui lui ont permis de traduire en français les poètes persans, classiques comme contemporains.

En linguistique générale, il s'est intéressé à la typologie, particulièrement sur la phrase simple et sa syntaxe ; de 1984 à 1994 il a animé l'unité de recherche Rivalc du CNRS (Recherche interlinguistique sur les variations d'actance et leurs corrélats) et participé au programme intereuropéen sur la typologie des langues Eurotyp. Il a publié aussi (en collaboration) une description de la langue polynésienne de Tahiti et plusieurs volumes de typologie grammaticale. Ses derniers écrits inspirés de la tradition de Ferdinand de Saussure rappellent la valeur du structuralisme européen, jugé mieux fondé théoriquement que la pratique devenue majoritaire, qui s'inspire directement ou indirectement de Noam Chomsky et de la tradition américaine.

De son mariage en 1948 avec Madeleine Moisan, spécialiste de la Renaissance et professeur de littérature du xvi<sup>e</sup> siècle, sont nés deux enfants. Deux de leurs trois petits-enfants, Arnaud et Tristan, sont archicubes (2011 et 2013 s).

Tristan LAZARD (2013 s)

**CAVEING (Maurice), né le 9 juin 1923 à Lyon (Rhône), décédé le 6 septembre 2019 à Paris (XIIIe). – Promotion de 1944 I.**



*Pour la communauté normalienne, ce nom évoque les festivités du cent-cinquantième, tenues en 1946, et l'inénarrable pastiche de Jacques Prévert, cette description désopilante du banquet du cent-cinquantième, fleuron, dès le premier Rue d'Ulm colligé par Alain Peyrefitte (1945 I), des Chroniques normaliennes. Son auteur, prévoyant qu'un petit nombre de ses camarades lui survivrait, avait déposé sa propre notice au Bureau de l'Association. Voici donc ce qu'il souhaitait qu'on retint de lui.*

Maurice Caveing fit ses études au lycée Ampère de la métropole des Gaules, de 1934 à 1941, où il obtint les baccalauréats de philosophie et de mathématiques. Il opta pour la khâgne du lycée du Parc, et interrompit en avril 1944 sa scolarité pour rejoindre les Forces françaises de l'intérieur où il servit dans les liaisons régionales entre le Rhône et les Alpes. Il se présenta au concours de 1944 (retardé vu les circonstances) et intégra la Rue d'Ulm en janvier 1945. Il compléta alors deux licences : lettres et philosophie, obtenues en 1946. Il fut aussi le secrétaire de la section FEN (Fédération de l'Éducation nationale) de l'École et à ce titre, délégué à la Conférence internationale de l'*International Student Service* (Aarhus, Danemark, juillet 1947). Il fut aussi l'un des fondateurs du ciné-club de l'École, cette même année.

Son succès à l'agrégation de philosophie fut suivi de son mariage en 1948, et il quitta Ulm pour le lycée de Nîmes où il enseigna la philosophie, première étape d'un parcours qui, par Rouen (1950), puis Janson-de-Sailly (1954), le mena à Henri-IV, où il enseigna jusqu'en 1968. Parallèlement, il préparait à la propédeutique les étudiants de ce qui n'était pas encore l'université de Rouen (1950-54), puis au concours de l'ENS d'EPS au lycée parisien Maurice-Ravel (1960-66) pour la psychopédagogie, et, ensuite, les agrégatifs de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, où il fit pendant deux années des conférences pour la partie grecque du programme. La jeune Université de Nanterre (Paris-X) le sollicita pour des cours de logique, épistémologie et histoire des sciences de 1967 à 1982.

En 1968, il passa au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), après vingt ans d'enseignement, et soutint en 1977 sa thèse de doctorat ès-lettres et sciences humaines, *La constitution du type mathématique de l'idéalité dans la pensée grecque*. Elle se composait de trois volumes : I – *Le savoir mathématique en Égypte et Mésopotamie antiques* ; II – *Les premières mathématiques des Grecs* ; III – *Le problème de l'irrationalité*.

Il devint directeur de recherche au CNRS (selon le nouveau style) l'année suivante, et fut nommé directeur scientifique adjoint du département des Sciences de l'homme et de la société du CNRS, poste qu'il occupa de 1982 à 1986 ; parallèlement, il dirigea le laboratoire d'histoire des sciences et des techniques du CNRS de 1983 à 1988, année de son départ en retraite.

Voici l'énumération de ses autres fonctions :

- Aux Éditions du CNRS, membre du Comité de lecture (1988-1993) ;
- À l'École, membre du Directoire du séminaire « Philosophie et Mathématiques » (1981-1994) ;
- Au Comité de rédaction de la *Revue d'histoire des sciences* (1985-2002) ;
- À la co-direction de la « Bibliothèque d'Histoire des Sciences » aux Presses Universitaires de France (1988-2001) ;

- À la Société française d'histoire des sciences et des techniques (SFHST), dont il fut vice-président de 1980 à 1984 et qu'il présida de 1989 à 1993 ;
- Au Comité national français d'Histoire et de philosophie des sciences, près l'Académie des Sciences (depuis 1981) ;
- À l'Académie internationale d'Histoire des sciences, dont il fut *socius extraordinarius* en 1983 et *socius ordinarius* en 1986.

Maurice Caveing a comptabilisé ses publications (dans une liste arrêtée au 1<sup>er</sup> juin 2014) :

### Ouvrages

*Le problème des objets dans la pensée mathématiques*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2004

*L'irrationalité dans les mathématiques grecques jusqu'à Euclide*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998

*La figure et le nombre. Recherches sur les premières mathématiques des Grecs*. Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1997.

*Essai sur le savoir mathématique dans la Mésopotamie et l'Égypte anciennes, ibid.*, 1994.

*Euclide d'Alexandrie, Éléments : Introduction générale au volume I (précédant texte et traduction par Bernard Vitrac)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

*Zénon d'Élée, Prolégomènes aux doctrines du continu. Étude historique et critique des Fragments et Témoignages*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1982 ; réimprimé dans la collection *Mathesis* sous le titre *Zénon et le continu*, Vrin, 2002.

Contributions à des ouvrages collectifs : 16.

Articles au sommaire de publications périodiques : 85 dont 36 recensions. Les périodiques concernés sont au nombre de 24 : revues de spécialité 10, revues généralistes 4, autres vecteurs (pages de quotidiens, hebdomadaires spécialisés, magazines scientifiques) 7 ; bulletins et divers : 3.

Textes publiés concernant des institutions d'enseignement ou de recherche : études, rapports, programmes, prospectives : 20.

Aux 127 titres répertoriés ainsi par notre camarade, il convient d'ajouter ses conférences, contributions à des séminaires, à des colloques, à des congrès, ainsi qu'à des émissions radiophoniques, soit 84 numéros, dont 15 ont fait l'objet de publications déjà comptabilisées.

Maurice CAVEING (1944 l)  
avec l'assentiment de sa fille Sylvie Firminhac

**SENNINGER (Charles, Jules, Nicolas), né le 5 juin 1924 à Paris XIV<sup>e</sup>, décédé le 18 mai 2017 à Poissy (Yvelines). – Promotion de 1944 I.**



Il est des maîtres, hommes ou femmes, qui se cachent derrière leurs manuels. Charles Senninger fut de ceux-là, avec son « binôme » Arsène Chassang. Des générations d'étudiants, pour enseigner le français, ont parcouru et assimilé les pages denses et évocatrices des *Chassang et Senninger* ; le manuel intitulé *La dissertation littéraire générale* et son complément, l'anthologie *Les textes littéraires généraux* figuraient sur les rayons de tout étudiant des Facultés de Lettres, de tout khâgneux, de tout agrégatif : c'était le viatique du professeur.

Son père, prénommé également Charles (1883-1957), était correcteur-typographe chez Hachette et acheva sa carrière comme chef du service typographique de cette maison fondée par l'archicube Louis Hachette (de la promotion 1819, sacrifiée sur l'autel de l'évêque d'Hermopolis). Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur lors de sa retraite, juste récompense attestant de la qualité de ses indispensables services. Son grand-père paternel, Nicolas, était d'origine luxembourgeoise, comme sa grand-mère née Marie Kunh, c'était un ouvrier ébéniste du Faubourg Saint-Antoine.

Sa mère, née Lucienne Toureng, était aussi parisienne (bien que le mariage de ses parents ait été célébré à Colombes en 1911). Ses parents n'ont jamais cessé d'être parisiens, voire germanopratsins, au 9 rue Lobineau jusqu'à leur décès (en 1989 pour sa mère quasi centenaire). Ils choisirent la maternité de la rue Vercingétorix pour sa venue au monde.

Reçu à l'École, depuis les lycées Montaigne puis Henri-IV, dans ce concours qui suivit la Libération, il y fut attiré par les études médiévistes et participa à l'équipe de la Société Rencsvals, fondée par l'illustre Ramón Menéndez Pidal, sous l'égide de Pierre Le Gentil (1926 I). Mais dès qu'il enseigna, il fut comme aspiré par le désir d'être utile à ses auditoires.

Son parcours l'a mené à Nancy, où il a débuté en 1951 sa carrière au lycée (entendre : le lycée Poincaré). Il y rencontra Arsène Chassang, issu d'une dynastie d'enseignants-pédagogues : la *Grammaire grecque* et le *Dictionnaire grec-français*, pour ne citer qu'eux, ont assuré la réputation d'Alexis Chassang (1827-1888) ; et de son aïeul Arsène Chassang, il subsiste une plaquette sur *La syntaxe de äv* (1878). Son collègue était également chargé de cours à la faculté, pour la préparation de la première année, désignée par le qualificatif kantien de *propédeutique* mais administrativement CELG (certificat d'études littéraires générales), diplôme exigé pour affronter les quatre certificats de licence. Or l'épreuve de français consistait en une

dissertation sur un sujet général ; les bacheliers se destinant à des études proprement littéraires retrouvaient l'enseignement de littérature quitté pour l'année de philosophie (c'était le temps du baccalauréat en deux parties), avec cette épreuve déconcertante pour la plupart d'entre eux. Charles Senninger était alors *moniteur de propédeutique à la Faculté* en sus de son service au lycée. Les deux collègues définirent alors la méthode qui devait les conduire à édifier un ensemble complet destiné aux études littéraires, de la première de lycée à l'agrégation. Le binôme Chassang-Senninger s'inscrivit ainsi dans le sillage du binôme *Castex-Surer*<sup>1</sup>.

Il épousa en la cathédrale de Nancy le 24 juillet 1952 Françoise Somny (dont l'oncle, évêque, présida la cérémonie). Son épouse assura durant des lustres le secrétariat de la branche française de Rencesvals et fut sa collaboratrice de tous les jours. Ce furent d'abord les deux ouvrages fondamentaux, piliers de la librairie Hachette : *La Dissertation littéraire générale* (1955) puis *Les Textes littéraires généraux* (1958) soit respectivement 442 et 536 pages, constamment réédités jusqu'aux années 2000. Ils s'adressaient aux *propédeutes*, aux *cagneux* (sic) aussi bien qu'aux candidats aux Concours de recrutement, pensaient aux collègues isolés se présentant à ces Concours comme aux bacheliers néophytes. Le premier ouvrage fut préfacé par l'inspecteur général Roger Pons (1924 l) qui souligne la nouveauté de l'entreprise, le sérieux de la méthode. Il qualifie l'exercice dissertatoire de *piège* autant que de *charité* : il le considère, sans doute à raison, comme le meilleur critère de la culture générale et des qualités de raisonnement du candidat. Et en guise de préambule, les auteurs (entre autres vérités) rappellent en deux pages les principales erreurs irrémédiables de langue, avertissent le candidat des fautes qui anéantiront ses espérances, même si, écrivent-ils dès 1955, elles ont cours à la radio, voire à la télévision... Ensuite, le succès fit fragmenter au fil des rééditions *La Dissertation littéraire générale* en trois ouvrages, respectivement intitulés *Littérature et Création*, *Des écoles aux tendances* et *Les grands genres littéraires*.

Reprenant les schémas du « Castex et Surer », *Manuel des études littéraires françaises*, les deux auteurs ont ensuite publié, de 1966 à 1970, des recueils de *Textes littéraires français* du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles, complétés par des Livres du Maître, intitulés *Points de vue et références*. Ils veulent visiblement surpasser les *Lagarde et Michard* dont ils reconnaissaient les mérites dès 1958. Ainsi, l'ouvrage du XIX<sup>e</sup> siècle propose 540 pages (sur deux colonnes, celle de gauche fournissant les clefs esthétiques du texte) ; il commence avec le lorrain René Guilbert de Pixérécourt (*Le Château des Apennins*) et s'achève sur les imprécations de Caïn Marchenoir dans *Le Désespéré* du périgourdin Léon Bloy. Chaque grand auteur fait l'objet d'un « cadre », le texte est expliqué au moindre détail et chaque cadre est suivi d'une page de questions. Un plan du Paris d'avant Haussmann et de la France littéraire y est joint.



Les auteurs ont aussi collaboré en 1956 aux *Classiques Vaubourdolle* (édités par Hachette sur le modèle de Larousse) avec *Le Lys dans la Vallée* et un choix de textes d'André Maurois, alors au faite de sa gloire, présenté comme écrivain universel. Ce dernier comporte un plan de New-York. On y retrouve l'information minutieuse, la finesse de l'appréciation et, par les références, on ne peut qu'admirer l'érudition des auteurs : ils avaient tout lu, tout assimilé et tout compris, pour être utiles.

Le modèle des *Chassang-Senninger*, passa la frontière et le Quiévrain ; il fut suivi en 1974 par Jacques De Caluwé, liégeois et docteur en Sorbonne, qui publia en 178 pages les *Textes littéraires français de Belgique*, une anthologie depuis Maeterlinck et Verhaeren jusqu'à Henri Michaux et Jacques Brel, de Rodenbach à Simenon, bref un panorama des lettres belges depuis la fondation du Royaume en 1830 (un seul reproche : les couleurs de l'index annexent le morvandiau Romain Rolland [1886 l] à la Belgique).

Charles Senninger quitta très vite (1954) le lycée de Nancy pour celui de Lille (Faidherbe, précision alors inutile), où il enseigna en hypokhâgne (ex-« Première Vétérans ») tout en assurant des cours complémentaires en Faculté<sup>2</sup>. Il y resta jusqu'en 1958, date où il devint assistant en Sorbonne. C'est alors qu'il entama, au nom de la Société des Agrégés, une lutte patiente pour obtenir la création du grade de maître-assistant, mettant fin à la précarité réservée aux assistants de l'époque, par définition non-titulaires, dont l'horizon était bouché par la rareté des chaires magistrales. Il devint donc maître-assistant en 1962, et passa en 1966 à Nanterre, cette extension occidentale de l'université parisienne, pour laquelle il fallait encore quitter le train à la station *La Folie*. En 1979 le voici à la Sorbonne Nouvelle pour les cours de français langue étrangère ; il obtint le grade de maître de conférences en 1986 et en 1988 il devint conseiller auprès du Centre national des œuvres universitaires et scolaires. Atteint par la limite d'âge en 1990, il fut recruté par le Collège Sévigné, cette institution privée et laïque fondée en 1880 par M<sup>lle</sup> Mathilde Salomon, qui conduit jusqu'au baccalauréat, et au-delà prépare aux Concours de recrutement littéraires à la fois les élèves et étudiants parisiens mais aussi, par correspondance, en France comme à l'étranger, et dont le rayonnement déjà exceptionnel s'enrichit de son enseignement tellement apprécié. Comme jadis pour les cours de Jacqueline de Romilly (1933 l), de Jean Hyppolite (1925 l), la grande salle était bien trop petite. Il arriva après le départ d'une autre figure légendaire du Collège, Maurice Lacroix (1912 l) qui y pratiqua le thème grec près de quarante ans. Il enseigna également à l'Institut d'Art, au temps de l'École nationale de la France d'outre-mer, et rue de Chevreuse à Reid Hall (cette antenne parisienne de l'université new-yorkaise de Columbia qui avait un moment abrité les Sévriennes lorsque le bâtiment avait été réquisitionné par l'armée d'Occupation). Il était sans égal pour faire visiter « le Paris des Surréalistes », et ses anciens étudiants parisiens évoquent encore avec une émotion mêlée de gratitude ce

Grand amphithéâtre, bondé jusque dans les escaliers et les cintres, où il expliquait Baudelaire, Mallarmé ou Rimbaud.

Largement octogénaire, il continuait à grimper la montagne Sainte-Geneviève chaque vendredi pour assurer, toujours charismatique, la préparation de l'auteur du xx<sup>e</sup> siècle au Collège Sévigné. Il y consacra sa vieillesse « plus verte que les filets à papillons du printemps », pour reprendre une image d'Aragon dans ses *Aventures de Télémaque*. Il en était en somme le Mentor ; s'y inscrire, c'était la certitude de dépasser largement la moyenne aux épreuves écrites et orales. Je me permettrai à ce sujet deux souvenirs personnels : la directrice des cours d'agrégation et sa secrétaire transcrivaient à la machine à écrire ses cours, qu'il leur remettait manuscrits (et au crayon) de sa belle écriture, de manière à les adresser aux correspondants dans l'envoi hebdomadaire, et cela leur prenait deux après-midi, où elles se relayaient. Et, systématiquement, le Collège recevait la visite d'inspecteurs du travail, qui, ayant constaté l'immatriculation à la sécurité sociale de cet « employé » (commençant par 1 24 06, il était visiblement atteint par la limite d'âge), venaient exiger son renvoi de l'établissement. Il fallait régulièrement ressortir à cet autre binôme zélé les statuts du Collège, notamment ceux rédigés après 1918 et le retour de l'Alsace-Lorraine, en particulier lire devant eux l'article précisant que les enseignants étaient élus par le conseil d'administration. Leur choix, y est-il écrit, est à l'entière appréciation de ce comité, – alors dirigé par Pierre Vandevoorde (1956 l) –, et n'est nullement concerné par le couperet des 65 ou 68 ans, comme pour les enseignants du supérieur public. Les fonctionnaires repartaient donc piteusement, atteints dans leur dignité d'omniscients Quichottes... et l'Administration, qui avait fini par s'habituer à ces visiteurs intempestifs, avait glissé dans le dossier Senninger une photocopie des statuts du Collège.

Puis les années passèrent. La licence se déclina sur trois ans, et la propédeutique n'était même plus un souvenir ; les œuvres d'Antonin Artaud qui dans les années 1970 fournissaient la base des sujets de dissertation du Capes cessèrent d'être au pinacle, et après 1990 les largesses ministérielles rendirent accessible le statut de professeur certifié à qui justifiait de dix années passées au titre de maître-auxiliaire ; les foules d'auditeurs (dans lesquelles on cherchait en vain les redoublants) se raréfièrent, et Charles Senninger quitta le Collège, à 84 ans, après dix-sept années de loyaux services, et avec lui l'enseignement auquel il avait consacré sa vie. Ses dernières années furent assombries par le décès de son épouse tant aimée (novembre 2012), et la solitude de la maison de retraite piscévaine où il acheva ses jours, entouré par des amis fidèles. Il repose au Père-Lachaise.

Mentor, évidemment, que cette haute figure toujours stricte et égale, et en revenant sur la métaphore d'Aragon, les mots qui encadrent la comparaison avec les filets à papillons résonnent sourdement : Télémaque dit à son vieux maître, qui se faisait fort de lui apprendre à ne plus parler à la légère, grâce à la feuille volante sur la prépo-

sition *après* : « Quand je ne parlerai plus à la légère, malgré cette vieillesse plus verte que les filets à papillons du printemps, alors vous serez mort, Mentor, mort complètement ». Mentor est devenu un nom commun ; Chassang-Senninger aussi...<sup>3</sup>

Patrice CAUDERLIER (1965 l)

### Notes

1. Pierre-Georges Castex (1935 l) fut aussi le directeur de thèse de sa sœur cadette Claude-Marie, dont les travaux sur Théophile Gautier font toujours autorité, et qui effectua sa carrière outre-Atlantique, tout en revenant régulièrement à Chantilly dépouiller la collection Spoelberch de Lovenjoul (elle fut ainsi professeur présidentiel à l'université du Nouveau-Mexique, à Albuquerque : titre d'excellence à la discrétion du président de l'institution, attribué pour quatre ans et assorti d'une substantielle prime, pour reconnaître la contribution de l'enseignant au rayonnement de son université). L'autre sœur, Geneviève, devint médecin.
2. Lorsqu'il enseignait à Lille, il rendait les devoirs, minutieusement corrigés ligne à ligne, en y ajoutant un récapitulatif, *dactylographié*, de cinq ou six lignes en haut de la copie et une note au crayon rouge (information fournie par un de ses anciens étudiants lillois, Claude Soulès, ami de l'École, récemment décédé, qui ajoute combien il lui savait gré de lui avoir révélé par ses cours la littérature baroque).
3. Cette notice a bénéficié des informations de madame Suzanne Varga, qui lui a succédé à la Société des Agrégés au titre de vice-présidente, sous la direction de Blanche Lochmann (2001 l).

**JAFFARD (Paul), né le 7 avril 1925 à Nîmes (Gard), décédé le 6 septembre 2018 à Paris. – Promotion de 1945 s.**



Issu d'une famille très investie dans le régionalisme provençal, il en gardera toute sa vie un amour de la Provence et de ses écrivains. Une autre de ses passions a été l'alpinisme. Élève au lycée Janson-de-Sailly à Paris, il effectue ses classes préparatoires au lycée Saint-Louis et rentre à l'École normale supérieure en 1945. Il passe l'année 1948-49 à Yale, où il travaille sous la direction de Nathan Jacobson, l'un des grands algébristes américains, et soutient sa thèse d'État en 1951 sur les groupes ordonnés et la théorie de la divisibilité. En 1951, il est chargé de recherche au CNRS ; en 1953, il devient maître de conférences à la faculté des sciences d'Alger, puis, à partir de 1954, à la faculté des sciences de Lyon. En 1961, il devient titulaire d'une chaire de calcul des probabilités et statistiques au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam), qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1994. En parallèle, à partir de 1956, il a été maître de conférences de Mathématiques appliquées à l'École polytechnique. En

1965, il a partagé avec son collègue du Cnam, Alexis Hocquenghem (1925 s), le prix Victor-Thébault de l'Académie des Sciences.

Stéphane JAFFARD, son fils

Paul Jaffard et moi avons travaillé dans les mêmes établissements, d'abord à l'École polytechnique, à partir de 1972, puis au Conservatoire national des arts et métiers, à partir de 1978. À l'X, nous enseignions les probabilités dans l'équipe de Jacques Neveu ; au Cnam, les probabilités ne représentaient qu'une partie des cours dispensés dans chacune de nos chaires respectives. À cette époque, cette discipline connaissait une importante évolution dans la recherche, mais avec un certain retard dans l'enseignement supérieur. Le formalisme se rapprochait de celui des disciplines classiques avec lesquelles des liens importants se multipliaient. Dans l'enseignement secondaire, les probabilités n'apparaissent pratiquement pas ; dans certaines disciplines, elles étaient à peine évoquées, par exemple en « sciences naturelles » pour expliquer l'hérédité (petits pois lisses et petits pois ridés). En classe préparatoire, le programme de maths comportait de la combinatoire mais n'allait guère plus loin. La pédagogie devait donc prendre en compte cette situation. Souvent les définitions, les résultats ne sont pas intuitifs mais déroutants voire paradoxaux. Au niveau où nous intervenions, il n'y a guère de difficultés techniques mais il faut se familiariser avec des concepts nouveaux et apprendre à les manipuler efficacement. À l'X, ce n'était pas trop compliqué puisque les élèves avaient une agilité conceptuelle acquise en classes préparatoires. Au Cnam, où les élèves proviennent essentiellement de filières techniques, il y avait plus de travail.

Paul Jaffard consacrait beaucoup de temps, d'énergie, de patience et d'imagination à construire un cours adapté, à fournir des exemples et des contre-exemples, à présenter des applications pratiques. Il n'était jamais totalement satisfait et cela l'angoissait. Pourtant les résultats étaient là !

Et je ne peux passer sous silence nos discussions sur la peinture, la sculpture et l'histoire, passionnantes et pour moi fort instructives.

Hervé REINHARD  
son collègue au Cnam et à l'X

Longtemps avant que je ne rencontre Paul, je connaissais son travail sur les systèmes d'idéaux dans les domaines intégreaux commutatifs. Krull avait effectué un travail de pionnier, analysant la structure interne des idéaux dans les domaines de Dedekind, mais aussi ce qu'on appelle maintenant les domaines de Krull. Les premiers travaux sur ce sujet remontent à Prüfer, qui avait utilisé la théorie de la valuation pour mettre en évidence une classe de domaines très importants.

Au début des années 1950, je me suis intéressé à la classification des sous-modèles de champs de quotients d'un domaine de Dedekind, et en particulier la classification des sous-groupes additifs des rationnels. Pour cette raison, je suis allé travailler avec Krull à Bonn. Il m'a fait étudier l'article de Jaffard « Anneaux du type de Dedekind », qui était très bien écrit et plus général que ceux concernant les domaines de Dedekind. Aujourd'hui, seuls quelques exemples de ces nouveaux anneaux ont été trouvés. Cependant la beauté de la création de Jaffard oblige à croire que de tels anneaux existent : la beauté et l'élégance trouvent toujours leur place en mathématiques. Paul a écrit un joyau : « Les systèmes d'idéaux » (Dunod, Paris, 1960). Dans ce livre, il utilisait toute sa finesse mathématique pour analyser les extensions possibles des idées de Krull.

Personnellement, j'ai considéré des anneaux plus généraux que les anneaux de Krull et mon étudiant en thèse, Malcolm Griffin, a écrit trois articles sur des anneaux de ce type. À cette époque, le mathématicien norvégien Karl Egil Aubert a écrit un long article fondamental sur les systèmes d'idéaux, cf. le volume « *Collected Papers of Karl Egil Aubert* » publié dans les *Queen's Papers in Pure and Applied Mathematics* en 1992.

Le travail de Jaffard dont j'ai parlé concerne la structure d'un certain type d'anneaux commutatifs. Mais son concept de « filets » a aussi permis des avancées importantes en théorie des représentations. Je présentais ces résultats le jour de mes 30 ans, en 1958, dans un séminaire à l'Instituto de Matematica à l'Universidad del Sur, à Bahia Blanca, en Argentine. Dans mon article « Un théorème de réalisation de groupes réticulés » (*Pacific Journal of Mathematics*, 1960), le concept de filet joue un rôle central pour obtenir un théorème de représentation beaucoup plus puissant et élégant que ce qui était connu auparavant par Ky Fan, Fleischer, et d'autres auteurs. J'espère aujourd'hui trouver la bonne généralisation du concept de filet et l'appliquer à des théorèmes plus généraux de représentation des anneaux topologiques. Mais c'est encore un projet.

Jaffard a aussi écrit d'autres livres : *Théorie de la Dimension dans les Anneaux de Polynômes* (Gauthier-Villars, Paris, 1960), *Introduction aux Catégories et aux Problèmes Universels* (Ediscience, Paris, 1971), mais je ne suis familier ni avec leur contenu, ni avec la contribution de Paul sur ces sujets.

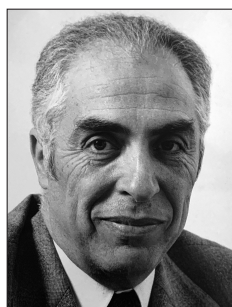
Bien que je n'aie mentionné que les mathématiques de Jaffard, je ne peux pas passer sous silence ses qualités humaines. Dès notre rencontre, nous sommes devenus amis, et j'étais souvent invité chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs à Paris. Bien sûr, nous ne discutons pas que de mathématiques. Il avait une collection de livres classiques et de magnifiques tableaux. Et tout ce qui arrivait sur la table était de même qualité et de même finesse. Je ne dirais pas que les mathématiciens ne sont

pas des amateurs d'art ; en effet, les mathématiques sont une forme supérieure d'art. Mais dans les pays où l'amour de l'art n'est pas placé au-dessus des soucis de carrière, il est très rare de rencontrer quelqu'un comme Paul qui, en plus de tout ce que j'ai dit, avait reçu une éducation qui favorise les nourritures de l'esprit, comme la littérature, l'histoire, et la philosophie. Écrire à son propos fait remonter à ma mémoire de grands moments.

Ce texte est un hommage à quelqu'un qui grâce à son instinct et son éducation excellait dans bien des domaines.

Paulo RIBENBOIM, mathématicien brésilien,  
professeur émérite à Queen's University, Ontario  
spécialiste d'algèbre et de la théorie des nombres,  
texte original en anglais

**CAUSSE (Jean-Pierre), né le 4 octobre 1926 à Montpellier (Hérault), décédé le 10 mars 2018 à Paris (14<sup>e</sup>). – Promotion de 1946 s.**



*Jean-Pierre Causse, chercheur, entrepreneur, dirigeant de recherche industrielle.*

Jean-Pierre Causse a eu trois phases dans sa carrière. La plupart d'entre nous en connaissent le troisième temps, le plus récent, son rôle de directeur de la recherche à Saint-Gobain, son impact au Cadas (Conseil des applications de l'Académie des sciences) puis dans l'Académie des technologies dont il a été l'un des fondateurs, son rôle dans les politiques de recherche en France, comme membre des différents comités de la recherche, comme conseiller de ministre, comme conseiller pour une tentative de politique de matériaux en France. Cela n'est pourtant que sa troisième carrière, car il n'est entré chez Saint-Gobain qu'à 48 ans, ayant eu deux carrières tout à fait différentes auparavant.

Jacques Blamont, dans sa contribution, nous raconte sa jeunesse et sa seconde carrière dans la création et l'essor de la politique spatiale en France. Nous décrivons ici sa première et sa troisième carrière, la première comme ingénieur de recherche en développement et industrialisation de photomultiplicateurs, et la troisième comme directeur de la recherche à Saint-Gobain.

À sa sortie de l'ENS en 1950, il est envoyé en stage chez Schlumberger aux États-Unis. Il y prend goût à la recherche appliquée. Il fait ensuite son service militaire chez le professeur Lallemand à l'observatoire de Paris pour développer des détecteurs de

lumière ultrasensibles, les photomultiplicateurs pour l'observation astronomique, au foyer des télescopes. À la fin de son service militaire chez Lallemand, Schlumberger reprend contact avec lui pour qu'il y développe un photomultiplicateur fonctionnant dans l'ultraviolet et résistant aux hautes températures, 150° C au moins, à utiliser dans les forages pétroliers. Il s'agit de mesurer la radioactivité naturelle des roches pour prévoir la possibilité de présence de réserves pétrolières ou gazières : suivant qu'il s'agit d'argiles ou de calcaires la radioactivité est différente. Seules les argiles, imperméables, peuvent éventuellement mener à des poches pétrolifères. Leur radioactivité naturelle spécifique est révélée par la scintillation lumineuse induite par leurs rayonnements radioactifs dans un matériau scintillateur. On doit détecter de manière parfaite la scintillation par le photomultiplicateur pour avoir une sensibilité ultime pour analyser les roches du forage. Mais les photomultiplicateurs habituels perdent leur performance de détection de lumière au-dessus de 40-50 °C. Jean-Pierre Causse arrive à mettre au point des photomultiplicateurs fonctionnant à haute température à l'observatoire de Paris et part en 1955 aux États-Unis pour développer et produire ces photomultiplicateurs, en créant une *spin off* chez Schlumberger pour une production interne. La démonstration du bon fonctionnement dans un forage pétrolier arrive à point nommé, le 4 octobre 1957, date de lancement du Spoutnik.

Tout en produisant les photomultiplicateurs dont a besoin Schlumberger, il passe alors à un autre domaine d'applications de ses photomultiplicateurs qui va le faire entrer dans un tout autre domaine, passant de la prospection du sous-sol à l'espace : cela commence par un développement rapide d'un nouveau type de photomultiplicateur pour être utilisé dans l'ultraviolet lointain produit par le soleil, jusqu'alors inaccessible à cause de l'absorption par l'atmosphère terrestre. Il sera utilisé dès le début de l'ère spatiale dans les tout premiers satellites d'observation de la terre et du soleil. Jean-Pierre Causse devient ainsi sous-traitant de la conquête de l'espace à ses balbutiements, acquérant au bon endroit la connaissance des techniques, des contraintes de la mise en orbite de systèmes qui doivent fonctionner à coup sûr, de la conduite des programmes et, aussi, de tous les pionniers de la conquête spatiale. Comme il le dit lui-même, il était le grand spécialiste d'un tout petit composant spatial, et il est très tenté de s'essayer aux systèmes complets. Cela le rend quasi incontournable lors de la création de l'organisme chargé de l'espace en France, le Cnes. Après avoir pris de plus en plus de responsabilités grâce à ses succès, on le voit passer au niveau européen : là, la situation devenant critique à force d'échecs, il est chargé de rédiger en 1967 un audit historique en forme de programme. La réception en est chaotique suivant les pays, mais il devient chargé de diverses missions, définies dans son rapport. À la suite du succès du programme Apollo, il doit définir la contribution de l'Europe à la navette spatiale. Il sera alors chargé de Spacelab, contribution européenne à la navette spatiale. Il se retrouve ainsi de ce fait en « apesanteur », sans

place au Cnes et à la merci de décisions politiques multinationales s'il reste dans les instances spatiales européennes. Il décide alors, à 48 ans, de changer complètement et triplement de métier, passe dans l'industrie, devient directeur de R&D, entre dans une industrie « traditionnelle », celle des matériaux chez Saint-Gobain.

Jean-Pierre passe alors 15 ans, de 1974 à 1989, dans le Groupe Saint-Gobain comme directeur général adjoint chargé de la recherche. Lorsqu'il arrive, l'un des seuls normaliens au milieu de nombreux polytechniciens, il décide de donner un souffle nouveau à la recherche de ce groupe industriel qui, suite à la fusion en 1970 entre la compagnie de Saint-Gobain, entreprise verrière créée par Colbert et la société Pont-à-Mousson qui fabrique des tuyaux de fonte, compte alors environ 50 000 personnes –principalement en Europe, aux États-Unis et au Brésil. Il demande alors à Robert Chabbal, entouré d'un petit groupe de personnes, de visiter les centres de recherche du Groupe et de lui faire des propositions d'amélioration. Ces propositions, qui seront largement suivies par Jean-Pierre sont principalement de deux natures : tout d'abord mettre en œuvre un ambitieux plan de recrutement de jeunes chercheurs, étalé sur quelques années et qui devait pratiquement doubler les effectifs de la recherche du Groupe. Ce plan sera suivi pour l'essentiel mais à un niveau un peu réduit. Néanmoins la qualité des personnes recrutées dans ce contexte jouera un rôle décisif pour de nombreuses années. Par ailleurs, le groupe de Chabbal propose un mécanisme de financement de la recherche tout à fait original : il s'agit d'un GIE (Groupement d'intérêt économique) auquel chaque branche industrielle doit apporter un quota décidé arbitrairement par le président du Groupe et qui représente environ 25 % de l'effort total de R&D du Groupe. C'est ensuite dans le cadre d'un dialogue avec les responsables de la recherche des diverses branches, que cet argent revient à des projets qui sont exécutés soit dans un laboratoire central (situé à Aubervilliers et dont Jean-Pierre est le président), soit dans l'un des laboratoires des branches elles-mêmes. Jean-Pierre a immédiatement mis en place ce système qui, grâce à l'appui qu'il avait auprès du président du Groupe (Roger Martin, puis Roger Fauroux 1947 l), s'avère être l'un des dispositifs de financement et d'exécution de la recherche les plus efficaces des groupes industriels français. Entre 1979 et 1982 Saint-Gobain se diversifie vers l'informatique en rachetant Bull puis Olivetti. Jean-Pierre recrute pour suivre cette activité, mal connue, des cadres de Saint-Gobain dont l'un d'entre nous, Claude Weisbuch (1966 s). Celui-ci quittera le Groupe lorsque le gouvernement obligera Saint-Gobain, nationalisé en 1982, à se séparer de cette activité.

Au cours de ces quinze ans passés à Saint-Gobain, Jean-Pierre a fait preuve comme à son habitude d'une extrême clairvoyance mais aussi d'une très grande fermeté dans ses convictions. Parfois un peu rude, voire direct et brutal, il était cependant très apprécié des chercheurs qui savaient à quel point il était leur meilleur défenseur auprès des directeurs opérationnels qui ne pensaient le plus souvent qu'à serrer les



boulons donc à diminuer les dépenses de recherche. L'appui sans faille de Roger Fauroux lui permettra toujours d'imposer ses vues... non sans heurts parfois : à mon arrivée à Saint-Gobain pour lui succéder en 1988, je (Jean-Claude Lehmann) me souviens avoir rencontré l'un des directeurs généraux les plus puissants du groupe qui me dit, avec encore des tremblements dans la voix : « Vous vous rendez compte, Causse m'a une fois traité de con d'industriel ! ». Ça, c'était Jean-Pierre. Lorsqu'il a pris sa retraite en 1989, Jean-Louis Beffa, devenu président du Groupe a continué à lui demander de temps à autre son avis.

En 1987 Jean-Pierre devient vice-président du Conseil supérieur de la recherche, dont le président est formellement le ministre de la recherche. Il s'agit alors de Jacques Valade avec lequel Jean-Pierre est très lié. Dans ce cadre il joue un rôle important sur la politique d'ensemble de la recherche française.

Enfin on ne peut pas oublier le rôle important que Jean-Pierre Causse a joué dans la mise en place en 2000 de l'Académie des technologies. Membre du Cadas, le Comité des applications de l'Académie des sciences, il s'est beaucoup impliqué dans la rédaction des statuts de cette nouvelle académie, issue du Cadas. Il a d'ailleurs participé aux réunions de l'Académie jusqu'à ses derniers jours, ne manquant jamais de faire une remarque utile et originale, même en grognant un peu comme à son habitude. C'est comme cela que nous l'aimions.

Jean-Claude LEHMANN (1959 s)

Claude WEISBUCH (1966 s)

*Jean-Pierre Causse, par Jacques Blamont, cimetière du Montparnasse – 16/03/2018*

Chers tous,

Je vous parle en tant que membre d'honneur de la tribu Causse, frère adoptif de son aîné Jean-Pierre et ami éternel.

Il est le produit d'une famille unie et heureuse, montpelliéraine comme on n'en fait plus. Son père Eugène était le modèle de l'honnête homme à la française, érudit, amateur du siècle des lumières qui lui avait inspiré de donner à son fils aîné le prénom porte-drapeau de Candide. Sa mère Madeleine figurait le prototype même de l'adorable chef de famille. La chaleur du domicile qu'elle animait a donné à Jean-Pierre une armature rigoureuse de parfait citoyen. Et ajoutons, pour colorer son comportement Vieille France, le jardin sur le rempart, avec ses platanes au second étage de la rue de l'École de Médecine et sa vue sur la cathédrale. On montait dans l'obscurité des marches et on se retrouvait sous des grands arbres. C'était bien là l'exemple du paradoxe Causse.

Enfance protégée grâce au succès de son père dans son beau métier d'imprimeur, entre le jardin suspendu en ville et l'antique maison familiale des Aressy au bord

de l'Hérault à Agde. Excellentes études au lycée abrité dans le vieux collège des Jésuites, conservateur des traditions classiques, du travail sérieux, de la discipline et de l'amour du grec et du latin mariés aux sciences (Jean-Pierre est le meilleur élève en mathématiques).

À la rentrée d'octobre 1941, exilé de Paris, je me trouvai à la porte de ce lycée, place Notre-Dame des Tables. Ne trouvant pas mon nom sur la liste des deux classes de première A, j'allai trouver le censeur, monsieur Vabre. Il découvrit que j'avais été oublié. Alors se produisit l'événement qui devait décider de la vie de Jean-Pierre et de la mienne. J'observai, en m'en rendant parfaitement compte, le censeur, assis, qui considérait les deux listes A1 et A2 posées sur le bureau devant lui. La plume dans sa main droite oscilla lentement, pointant vers une feuille puis vers une autre pendant plusieurs secondes, puis à la fin de ce loisir donné au hasard, il se décida et m'inscrivit en première A2. C'est ainsi que je suis devenu le condisciple de Jean-Pierre et membre de la tribu.

Nous avons l'un et l'autre conservé un souvenir heureux de cette année malgré la menace du pétainisme qui s'abattit sur notre classe par l'expulsion d'un élève porteur d'un tract gaulliste. Heureux, car nos esprits étaient illuminés par le cours du professeur de français-latin-grec Jean Sollier. Il nous fit lire et expliquer trois textes qui ont forgé notre attitude envers la société et fixé notre comportement : *l'Apologie de Socrate*, *Antigone* et la *Première Philippique*. Combien de fois nous sommes-nous référés dans notre vie ultérieure à cet enseignement sans concessions.

Parti pour l'Angleterre en novembre 1942, je n'ai revu Jean-Pierre que deux ans plus tard, dans une France que la Libération avait changée. Il avait eu l'intelligence de s'inscrire dans la classe préparatoire au concours de l'École normale supérieure, dite NSE (Normale sciences expérimentales) au lycée Saint-Louis à Paris. Mon père était alors secrétaire général de l'Assemblée consultative provisoire, logé au Palais Bourbon où Jean-Pierre venait déjeuner chez nous tous les dimanches. Dans sa lettre d'adieu, il m'écrivit gentiment que ce soutien moral a contribué de façon décisive à son succès au concours de 1946. Après le déjeuner, nous allions au concert donné par la Société des instruments à vent sous la direction du basson Fernand Oubradous, car nous communiions dans l'affection pour la musique classique.

Admirant son parcours, je me suis inscrit à mon tour en NSE et l'ai rejoint rue d'Ulm un peu plus tard. Nous nous devons donc mutuellement cette réussite qui a déterminé notre future action.

À l'École, Jean-Pierre est tombé sous l'influence bénéfique d'Yves Rocard (1922 s), directeur du laboratoire de Physique. Suivant ses conseils, Jean-Pierre a décidé de quitter, après l'agrégation, l'enseignement supérieur pour la recherche industrielle. Un séjour à l'observatoire de Paris dans le laboratoire d'André Lallemand l'a initié à

sa technique des photomultiplicateurs ; grâce à Rocard et Lallemand, Jean-Pierre est entré chez Schlumberger dans leur laboratoire de Ridgefield (Connecticut) en 1954.

Il y acquit la réputation d'un excellent ingénieur et on lui a confié la direction de leur établissement sis à Princeton, Electromechanical Research, où il a entre autres développé la fabrication en masse des photomultiplicateurs, instruments essentiels dans la recherche du pétrole.

C'est à la fin de 1961 que je suis tombé chez lui à Princeton comme une bombe et lui ai déclaré « Nous allons faire la Nasa française. Veux-tu en être ? » J'avais en effet été choisi comme directeur scientifique et technique d'un nouvel établissement créé par le général de Gaulle pour accompagner sa décision de mettre au point un lanceur de satellites, le Diamant. L'établissement qui n'existait pas encore s'appellerait le Cnes, Centre national d'Études spatiales. Études spatiales, mais il ne s'agissait dans l'esprit de ses fondateurs que d'un petit bureau d'études dépourvu de moyens. Ces messieurs avaient confié le lanceur et les satellites à une organisation créée *ad hoc*, la Sereb et le tir aux militaires du polygone de Colomb-Béchar. Au Cnes il ne restait rien : c'est que nos chefs ne nous croyaient pas capables de produire autre chose que du papier.

En mai 1962, le Cnes comptait vingt-deux personnes dont seulement trois techniciens y compris moi. J'emmenai le directeur général Aubinière à Washington pour négocier notre partenariat avec la Nasa mais en fait pour introduire Aubinière à la communauté scientifique et spatiale. J'en profitai pour lui présenter deux de mes amis résidant alors aux États-Unis : Jean-Pierre et un autre normalien en stage à l'ambassade de France, Pierre Morel. Pendant la matinée entière d'un dimanche, Aubinière, Jean-Pierre, Morel et moi inventèrent le Cnes en tournant autour du bassin qui orne le Lincoln Memorial. Rentrés à l'hôtel, Aubinière me dit : « Morel est bien mais Causse est extraordinaire. C'est l'homme qu'il nous faut » et, désormais, il resta persuadé que nous pouvions construire rapidement une agence de choc en recrutant les produits de l'enseignement français, normaliens, polytechniciens ou autres, transformés si possible par un séjour aux États-Unis. La direction technique du Cnes décida dès sa naissance de définir son destin et d'élaborer elle-même la stratégie spatiale du pays. Nous ferions de tout ce qui touche à l'orbite notre domaine réservé.

Morel et Causse arrivèrent au Cnes à la fin de 1962 et formèrent l'armature de la Direction. Entre autres actions, Jean-Pierre fut chargé des satellites, objets inconnus que nous devions maîtriser. Il mena simultanément deux projets : l'un, Fr-1 serait lancé par Nasa et devrait donc être au niveau de la technologie internationale. L'autre serait lancé par Diamant et servirait de guide à la future industrie française à construire *ex nihilo*. À un exposé que je lui présentai sur notre programme de

travail, le président du Cnes, Jean Coulomb, les yeux exorbités déclara avec agitation : « Tout ça ! Tout ça que vous voulez faire ! Mais vous n'y arriverez jamais ! » Telle était l'attitude de nos chefs mais aussi de tous ceux qui entouraient le Cnes, le scepticisme universel devant une mission impossible.

Eh bien si, tout ça nous l'avons fait et même bien davantage. Une quinzaine de jeunes ingénieurs, qu'après avoir embauchés nous envoyons se former chacun six mois au Centre Goddard de la Nasa à Baltimore sous la direction de Jean-Pierre, devient la seule équipe d'Europe spécialisée en technique spatiale. En décembre 1965, c'est le grand succès de FR-1 lancé par la Nasa à la base de Vandenberg, suivi en février 1966 par celui du satellite Diamant baptisé Diapason par Jean-Pierre. La compétence technique obtenue par le Cnes et sa réputation amènent ce que nous recherchions, sa transformation de bureau d'études en véritable agence spatiale. Nous nous voyons confier successivement les opérations de tir grâce à la création du Centre Spatial de Guyane, puis la responsabilité de développer le lanceur Diamant BP4 qui succède au petit Diamant. Nous nous réorganisons pour faire face à ces nouvelles tâches. Jean-Pierre devient le directeur du Centre Spatial de Brétigny qui a beaucoup grandi.

En 1967, les autorités européennes le chargent de mener une réflexion qui sera le Rapport Causse définissant les nouveaux axes de la politique spatiale européenne. Ce seront Ariane et l'Agence Spatiale Européenne. *Sic itur ad astra.*

Les sept années de Brétigny sont nos heures de gloire, le sommet de notre vie. J'ai dit à l'époque que le Cnes était un temple bâti à l'amitié. De notre exploit historique découlent des conséquences qui nous dépassent et se réverbèrent encore aujourd'hui, l'existence et le succès de l'espace européen, entraînés par l'exemple de l'Agence française. Mais de tout sommet chacun doit descendre. Le gouvernement décide en 1969 de décentraliser le Cnes à Toulouse. Le Centre Spatial de Brétigny est fermé. La plupart des équipes quittent le Cnes qu'il faudra recréer sur de nouvelles bases. Jean-Pierre, après un bref passage à l'Eldo, l'Agence européenne de développement de lanceurs qui est fermée à son tour, s'engage dans une nouvelle carrière : il devient directeur général adjoint de Saint-Gobain pour la Recherche, en charge d'une quantité de laboratoires. Il y réussira bien sûr, deviendra membre du Comité de l'Académie des Sciences pour les Applications, transformé en 2000 en Académie des Technologies. Il y jouera un rôle éminent.

Son intelligence, sa culture, son énergie, son aptitude au commandement des hommes et à la gestion des projets le classent au premier rang de ceux qui, après la guerre, ont refait la France et lui ont rendu son rang mondial. Il n'y a pas de plus belle et plus honorable manière de réussir une vie. Bravo et merci, Jean-Pierre.

Jacques BLAMONT (1948 s)

**GICQUEL (Nelly), épouse JOBERT, née à Limoges (Haute-Vienne) le 18 mars 1926, décédée à Orsay (Essonne) le 22 avril 2018. – Promotion de 1946 S.**



Nelly Jobert est décédée aux urgences de l'hôpital d'Orsay où elle avait été amenée en détresse respiratoire aiguë. Elle était depuis deux ans en résidence aux Côteaux de l'Yvette à Bures.

Elle est née à Limoges le 18 mars 1926. Sa mère a assuré son enseignement jusqu'à la sixième et lui a appris à lire et écrire en esperanto. Ses parents lui ont donné une bonne éducation sportive ; très tôt elle effectua avec eux et sa sœur Annie, de longues excursions en bicyclette, en campant. Plus tard elle aima faire de grandes randonnées en montagne avec ses amies Annie Lemasson et Hélène Allais.

Après des études au lycée de Limoges elle prépara les concours des grandes écoles au lycée de Toulouse. En 1946, elle fut reçue à l'ENS Sèvres et à l'École nationale supérieure de l'aéronautique. Quand Yves Rocard ouvrit les portes de son cours de physique aux Sévriennes, elle fit la connaissance de Georges Jobert avec qui elle se maria en 1950. Tous deux participèrent à tous les stages que leurs professeurs d'éducation physique et sportive organisaient en été et en hiver.

Après l'agrégation de physique-chimie, elle rejoignit Georges dans l'équipe de recherche personnelle que Jean Coulomb (1923 s), directeur de l'Institut de physique du globe de Paris, constituait alors. Celui-ci leur conseilla de bien séparer leurs domaines de recherche, dans un couple les résultats de l'épouse étant souvent attribués à l'époux. Et, après un premier travail en commun sur l'application du principe de Rayleigh en sismologie, ils suivirent généralement ce conseil. Contrairement à ce qui se passait alors en URSS, en France le milieu de la recherche était alors essentiellement masculin. Dans sa discipline, Nelly a été pour beaucoup dans le changement de cette situation. Après un passage au CNRS, en 1955 elle fut nommée assistante pour le certificat de géophysique à la faculté des Sciences de Paris (devenue Paris-VI en 1968). Sa thèse d'État, intitulée *Effet de la courbure de la Terre sur les ondes de Love*, soutenue en 1960, elle fut alors nommée chargée de recherches puis, en 1964, maître de recherches. Elle devint directrice de recherches en 1972.

Ses travaux principaux portèrent sur la théorie des modes propres de la Terre, en particulier les oscillations toroïdales, dont elle obtint les périodes pour les modèles déduits de la propagation des ondes sismiques à travers la Terre. En 1960, des inclinomètres en silice fondue, construits par Pierre Antoine Blum à l'IPGP, enregistrèrent les ondes du séisme du Chili, permettant alors à Nelly et à Georges de détecter les oscillations propres de la Terre avec une précision inégalée, en particulier

pour les modes de basse fréquence. Ces résultats furent présentés à Helsinki en 1964, montrant le très bon accord entre les valeurs théoriques qu'elle avait calculées auparavant et les valeurs trouvées expérimentalement. Elle participa ensuite au groupe de travail de théorie géophysique créé par V. Keilis-Borok. La théorie des problèmes inverses était alors en plein développement. Nelly l'utilisa pour mettre au point une méthode permettant de déduire la structure du manteau terrestre, de la dispersion des ondes de Love.

Après le transfert de l'IPGP sur le campus Jussieu, Nelly continua de participer à l'enseignement de la sismologie aux étudiants de 3<sup>e</sup> cycle de Paris-VI. Jean Coulomb la désigna comme responsable de l'équipe de sismologie longues périodes de l'IPGP, à laquelle il participa. Nelly et Roland Gaulon obtinrent alors de l'Institut national d'astronomie et de géophysique la création d'un réseau global de sismographes longue période, et commencèrent à en installer les premières stations. Son idée de réseau global connaîtra un grand développement par la suite avec le programme Géoscope. Nelly a pu ainsi développer l'École française de sismologie globale, à la fois théorique et observationnelle, grâce à l'encadrement de nombreuses thèses de 3<sup>e</sup> cycle ou d'État.

En 1981 et 1982 les campagnes effectuées par l'IPGP au Tibet fournirent à Nelly des données qu'elle put exploiter pour contribuer à la connaissance de la structure profonde de ce haut plateau. Ce furent ses dernières recherches, après un travail avec Georges sur une nouvelle méthode basée sur les faisceaux gaussiens de rais. Au laboratoire, la situation était devenue insupportable pour elle, à la suite des mesures prises par Claude Allègre, le nouveau ministre de l'Éducation nationale et ancien directeur de l'IPGP : non-renouvellement des postes de deux de ses collègues, molestation de collaborateurs, et tout particulièrement suppression du cours de 3<sup>e</sup> cycle. Elle et Georges demandèrent leur mise en retraite en 1987. Après des difficultés au Centre de calcul, Nelly abandonna brusquement toutes ses recherches en cours et ne s'occupa plus jamais de géophysique. Elle décida d'apprendre la langue espagnole grâce aux cours donnés à la MJC de Gif-sur-Yvette et s'y appliqua très activement. Elle put accompagner Claude Blum dans les campagnes de mesures clinométriques de son mari Pierre-Antoine à Corinthe, aux Canaries et au Mexique. Dans les mers grecques elle participa aussi à des croisières sur un petit voilier loué par des amis. Mais peu à peu sa santé se détériora et ses dernières années furent difficilement supportables pour elle.

Plusieurs de ses anciens étudiants – dont beaucoup ont à leur tour dirigé des recherches – ont témoigné du rôle qu'elle a joué dans leur formation. Le document que deux d'entre eux ont diffusé à l'IPGP, a été le support de cette notice. Sa première thésarde écrit : *Je ne sais s'il faut être soulagé que Nelly ne souffre plus, ou regretter qu'une femme si intelligente et si fine ait eu à affronter tant de souffrance à la fin de sa vie, ou simplement être infiniment triste. Je le suis, j'ai aimé et apprécié Nelly,*

*cette femme qui a guidé mes premiers pas en recherche ; elle qui, à une époque où il y avait si peu de femmes dans la recherche de haut niveau, avait su créer autour d'elle une équipe solide et heureuse. Elle qui, si savante, était d'une grande modestie, une qualité qu'elle a su aussi nous faire apprécier. Un autre, qui dirigea l'IPGP, a écrit : (Nelly) était une chercheuse de premier plan international, une femme exigeante pour elle-même et pour les autres, une femme discrète que nous ses collègues aurions sans doute dû mettre plus en avant pour qu'elle ait la pleine reconnaissance qu'elle méritait de toute évidence (et qu'elle avait dans le cercle restreint des vrais experts).*

Nelly Jobert a joué un rôle de premier plan dans le développement de la sismologie en France et ses contributions fondamentales sur les modes propres de la Terre et les ondes de surface lui ont valu une grande reconnaissance internationale.

Georges JOBERT (1946 s)

**VERRET (Michel), né le 6 novembre 1927 à Cambrai (Nord), décédé le 27 novembre 2017 à Nantes (Loire-Atlantique). – Promotion de 1948 I.**



Michel Verret est mort à Nantes, où il était revenu à la fin de sa vie, riche en publications et en responsabilités universitaires, après une première retraite à Paris. Signe tranquille de sa constance philosophique, ses cendres ont été dispersées, selon son désir, dans le Jardin du souvenir au cimetière de l'Est (Père-Lachaise) à Paris. Jeune agrégé de philosophie, il s'était installé à Nantes dès 1953, et y a enseigné près de quarante ans. Il venait d'épouser Éliane Berenbaum, elle aussi militante communiste et psychologue, l'un et l'autre passionnément attentifs à l'éducation de leurs quatre enfants. Michel a d'abord été professeur au lycée Clemenceau, puis à l'université de cette ville, où il m'a succédé, en 1969, à la direction du département de sociologie qu'il a étoffé et associé à des enquêtes statistiques et ethnographiques, en créant le *Laboratoire d'études et de recherches scientifiques sur la classe ouvrière – Lersco* – reconnu comme laboratoire associé au Centre national de la recherche scientifique dès 1974.

L'expérience de la génération intellectuelle née autour des années 1930 a été marquée – j'y appartiens aussi – par l'insatisfaction d'avoir manqué de peu les risques et l'éclat des combats de la Résistance ; d'où à la Libération, un regain d'énergie, comme pour effacer la grisaille des jours au temps de l'enfance sous l'Occupation, en se réinvestissant, pour les uns dans le renouveau théorique des sciences de l'Homme et la réouverture du monde à la communication scientifique, ou pour d'autres, dans l'espérance revigorée d'une Révolution ultime à venir. Issus de la victoire des Alliés sur le nazisme

et les fascismes mondiaux, les choix politiques de Michel, comme ceux de beaucoup dans cette génération, surtout s'ils étaient philosophes, en ont été marqués durablement, pendant les crises de la guerre froide, comme, plus tard, lors des déchirures du bloc socialiste ou des transformations du capitalisme à mesure qu'il se transformait et se mondialisait. Son itinéraire philosophique a associé une rectitude intellectuelle et une ferveur militante sans concessions aux prudences de carrière. Entré aux *Jeunesses Communistes* à la Libération, puis au *Parti Communiste Français* dès 1945 avant même sa réussite au concours de l'École normale supérieure (1948), il abandonna, – « silencieusement » et sans regret –, le PC de Georges Marchais en 1988.

Je l'ai croisé d'abord à mon entrée à l'ENS à l'automne 1950, quand je rejoignais ce même Parti qui rassemblait alors un bon quart des élèves de l'École tant littéraires que scientifiques. Michel y était déjà une référence : il avait mis en place avec Lucien Sève (1945 l) et Louis Althusser (1939 l) retour de captivité, une cellule des élèves communistes distincte de celle des autres personnels. Il fut rédacteur en chef de *Clarté* l'organe des *Jeunesses Communistes*, après Annie Besse – plus tard Annie Kriegel, auteur d'*Aux origines du Communisme français, 1914-1920* – dont il resta l'ami malgré leur rupture politique. Il participa à tous les combats intellectuels du Parti, au Comité de rédaction de *La Nouvelle Critique* (de 1958 à 1967), à laquelle il donna des articles rigoureux, pas toujours bien accueillis par l'appareil, notamment lors de la crise ouverte dans le Parti français par la publication du Rapport Khrouchtchev sur « le culte de la personnalité ».

Arrivant à Nantes en 1966, et m'étant moi-même éloigné de la philosophie pour m'investir dans les enquêtes empiriques en sociologie, j'ai voulu créer une section de sociologie dans cette faculté. J'ai retrouvé avec un grand plaisir personnel Michel, qui enseignait la philosophie dans les classes préparatoires du lycée de cette ville où son influence d'intellectuel marxiste sur les élèves était notoire – et redoutée par ses adversaires politiques locaux. Je pus cependant obtenir son recrutement comme assistant de sociologie à la rentrée universitaire de 1967. Là, ont débuté nos échanges suivis sur les controverses scientifiques – par conversations nocturnes, vite étendues à ce qui nous intéressait alors tous deux – l'épistémologie des sciences sociales –, qui scella une amitié profonde, nourrie de la différence de nos engagements et itinéraires personnels, inaltérable jusqu'à la mort. Le chercheur qui ouvrit le Lersco aux premiers doctorants étrangers – d'abord d'Afrique ou de Chine puis d'autres pays européens – avait proposé en 1968 dans ses articles une lecture remarquée de la révolte étudiante de Mai, – fort différente de celle d'Althusser avec qui, avant leur rupture franche (pour lui fort douloureuse), il avait entretenu une correspondance politique suivie. Nous en parlions souvent, ayant été l'un et l'autre fascinés par ce *mentor* philosophique. La crise de l'Université et de l'éducation en France, associée à la lecture de mes enquêtes avec Pierre Bourdieu (1951 l), lui inspirèrent d'abord



*Dialogues pédagogiques* (1972) et, après sa thèse d'État, *Le temps des études*, 1976. Michel Verret, désormais sociologue d'enquête, a su, dans ses trois livres<sup>1</sup> consacrés à la sociologie de la classe ouvrière française, associer à sa sympathie personnelle pour la vie quotidienne de tous les hommes et femmes qui composent le « peuple », une culture marxiste élargie, en décrivant dans cette trilogie l'habitat, le travail et le mode de vie populaire avec ses goûts, ses loisirs et ses normes autonomes de jugement – un peu à la manière de *The Uses of Literacy: Aspects of Working Class Life* (1957), ouvrage marquant de Richard Hoggart, dont je venais en 1970 de terminer la traduction – et qui alimenta nos premiers échanges sur les différences entre le regard du sociologue et les certitudes du militant.

Retrouvant Paris peu avant sa retraite, Michel a été confronté à la mort d'Éliane, après celle de leur deuxième fils Jean-Michel. Il fut atteint sévèrement, mais surmonta cette épreuve en étendant sa curiosité de grand lecteur à d'autres civilisations et à l'écriture de textes d'un ton personnel où il revenait, en écrivain et en sociologue, sur les liens entre ses biographies superposées – personnelle, politique et philosophique. Retiré à Nantes ces dernières années auprès de sa compagne Anne-Lise Sérazin, il continuait à écrire et à publier méditations, souvenirs et poésies privées. Dans ces textes illuminés par la mélancolie souriante du grand âge et imprégnés de son goût pour la littérature et les arts de mondes lointains, transparait l'homme privé, avec son ouverture chaleureuse à l'échange et son accueil de la diversité humaine.

Jean-Claude PASSERON (1950 l)

### Note

1. Respectivement : *L'espace ouvrier* 1979, *Le travail ouvrier* 1982 et *La culture ouvrière* 1988. À compléter par *Histoire d'une fidélité* 1991 (*Politix* n° 34).

**MEULEAU (Maurice), né le 8 décembre 1927 à Paris, décédé le 29 juillet 2019 à Villers-sur-le-Roule (Eure). – Promotion de 1949 I.**

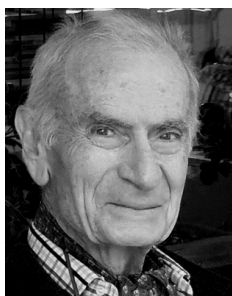
*Cette notice recueille plusieurs témoignages, que présente Henri Mitterrand (1948 I), son camarade depuis les lointaines années de préparation, après cette note :*

La survie de l'École, de son rôle éminent dans la culture nationale, de ses traditions, semble menacée par son absorption dans un collectif d'organisations universitaires auquel elle devra peu ou prou soumettre ses projets de développement, et par le procès en « élitisme » qui lui est fait et qui conduira à une modification drastique de son régime d'admission et de fonctionnement.

La publication annuelle, par les soins de l'a-Ulm, d'un volume tout entier consacré à la biographie, personnelle et professionnelle, des camarades récemment (ou ancien-

nement) disparus contribue, au premier chef, au maintien de l'École telle quelle, comme instrument essentiel de la nécessaire sélection (ne craignons pas ce mot) des savoirs, des talents et des créativité.

Chaque notice est ainsi une marque de mémoire, d'affection et d'hommage, et une invite à la réflexion des lecteurs sur la vitalité intellectuelle du pays.



J'ai été son camarade dans la khâgne d'Henri-IV où enseignaient, en K1, Jean Boudout (1920 l) en lettres, Henri Berguin (1912 l) en langues anciennes, André Alba (1913 l) en histoire, Henri Dreyfus-Le Foyer (1919 l) en philosophie, et qui envoyait alors à l'École, bon an mal an, un tiers de chaque promotion. Je l'ai retrouvé à l'École entre 1949 et 1951, puis au lycée de Melun entre 1955 et 1957, puis dans diverses rencontres d'éditeurs, en concurrence et solidarité mutuelles (lui collaborateur de Pierre Bordas, moi-même de Jean-Jacques Nathan). Les années ont passé, notre amitié subsistait et se concrétisait de temps en temps par un déjeuner au Balzar. Puis sont arrivées les merveilleuses retrouvailles, à la fin du siècle dernier et au début du suivant, ponctuées par les dîners que nous offraient, à Hélène et à moi, Maurice et son épouse Stéphane, et où j'ai revu avec un immense plaisir des camarades communs, tels Charles Delamare (1948 l), André Miquel (1950 l), Gabriel Robin (1949 l), Jacques Brunschwig (1948 l).

C'était une vraie et profonde amitié, concrétisée par des sorties en commun, des échanges de livres et de tirés à part, et les messages que Maurice et Stéphane nous adressaient d'Italie et de Grèce, où ils partageaient leur temps entre les visites de musées et de sites archéologiques, et la plage...

En raison de cette intimité malheureusement tardive, Stéphane m'a demandé de coordonner avec elle la réunion des témoignages offerts par quelques-uns de leurs proches amis et éventuellement collaborateurs. Après une notice biographique due à Stéphane, on trouvera ci-après, successivement, les pages des historiens Daniel Arnaud (1958 l), évoquant les recherches orientalistes de Maurice, de Stéphane Audoin-Rouzeau, sur ses exceptionnelles qualités morales et intellectuelles. Gabriel Robin, son ancien condisciple, fait revivre le climat politique de l'École en ces années-là, puis rappelle la publication du *monde et son histoire*, dirigée chez Bordas par Maurice qui en a également écrit les deux premiers volumes. C'est ce métier d'éditeur, à la direction générale des éditions Bordas, que commente Jean-Louis Boursin (1958 s) mathématicien, auteur, sous la direction de Maurice, d'une centaine de titres. Cet ensemble, qui illustre les deux pôles de la personnalité scientifique et éditoriale de Maurice Meuleau, avec les accents d'une admiration et d'une amitié profondes, s'achève par les mots de son fils Marc (ENS Saint-Cloud), historien,

théoricien et praticien des relations financières, qui ajoute aux touches des portraits précédents la voix de l'analyse et de la reconnaissance filiales.

Henri MITTERAND (1948 I)

Maurice naît à Paris, dans une famille républicaine. C'est au 41 rue du Chemin-Vert dans le XI<sup>e</sup> arrondissement qu'il habitera jusqu'à son entrée à l'ENS en 1949, en dehors du début de la guerre, qui le mènera en Charente, alors Inférieure, puis à Tours.

À la rentrée 1941, Maurice reprend ses études au lycée Charlemagne jusqu'au baccalauréat, puis entre en khâgne au lycée Henri-IV en octobre 1946. Dès le premier jour une amitié fidèle le liera à Claude Brémont et à Jacques Brunschwig, philosophe et spécialiste d'Aristote qu'il admirera pour cette supériorité intellectuelle, mais aussi pour lui avoir fait découvrir la musique classique, qui le mènera de concert en opéra tout au long de sa vie.

Maurice est reçu avec la promotion 1949 à l'ENS et se destine déjà aux études de l'Antiquité : Homère l'avait émerveillé et il nourrissait une passion pour la langue grecque. Son mémoire d'études supérieures porte sur *La vie quotidienne dans la Palestine hellénistique*. Pendant cette période il nouera une amitié durable avec d'autres camarades, tels Charles Delamare et Jean-Pierre Diény (1948 I). C'est avec enthousiasme qu'il commence dès 1950 une longue série de voyages. D'abord avec Pierre Artemenko (1950 I) et Derek Watts (pensionnaire étranger), ils traversent, en voiture, une Italie pauvre mais accueillante, dont les trésors des musées et des églises les enchantent. Derek, Pierre et Maurice se croiseront régulièrement en partageant une franche amitié et maintiendront une relation épistolaire continue. Grâce à une bourse, il se rend à Jérusalem et en Palestine ; en 1952 la visite de Petra lui laissera un souvenir extraordinaire.

Tout au long des années qui suivent, les voyages répétés en Italie et en Grèce le confirmeront dans son admiration pour l'Antiquité : il ne manquait que très rarement un site, même peu visible à l'œil nu. En Italie, il va avec la même curiosité des peintres florentins ou siennois aux temples de Paestum où il aime revenir souvent.

Agrégé d'histoire en 1953, il enseigne successivement aux lycées de Bourges, Melun (où il retrouve Henri Mitterand) et Saint-Cloud. En 1957, il devient assistant d'histoire ancienne à la Sorbonne pour les civilisations grecques et orientales, et ses recherches portèrent particulièrement sur l'Orient après la conquête d'Alexandre et sur les rapports entre la Grèce et l'Orient.

Attaché de recherche au Centre national de la recherche scientifique, section Langues et civilisations orientales, depuis 1962, il travaille à une thèse de doctorat sur les rapports des Grecs et des indigènes dans la Babylonie hellénistique. Puis il devient maître de conférences d'histoire ancienne à Nanterre.

Dès le début des années 1960, il écrit pour les éditions Bordas, notamment un manuel de 6<sup>e</sup> qui restera dix ans au programme sous le titre *Égypte, Orient, Grèce*. Pierre Bordas lui ouvre alors les portes de sa maison en lui confiant la direction des 10 (devenus 11) volumes pour *Le monde et son histoire*, dont il rédigera les deux premiers volumes *Le monde antique* entre 1965 et 1967. En 1967, il quitte l'Université pour se consacrer à sa carrière d'éditeur. Il sera successivement secrétaire général, puis directeur général des Éditions Bordas, puis directeur du département des dictionnaires et encyclopédies spécialisées aux éditions Hachette, puis Larousse, et directeur littéraire, responsable des publications universitaires aux éditions Armand Colin, où il terminera sa carrière en 1989. En tant qu'auteur, il a publié régulièrement des livres d'histoire, dont les deux derniers *Les Celtes en Europe* (2005) et *Histoire de la Chevalerie* (2010), aux éditions Ouest-France.

Maurice avait conservé intacte sa passion pour la transmission du savoir, jointe à une capacité pour réunir autour de lui de brillants auteurs, dont il suivra les travaux bien après avoir quitté l'édition.

S.M.

J'ai rencontré Maurice Meuleau à l'automne 1958, quand je suis entré à l'École. Je tenais alors mes maîtres pour des divinités inabordables et la Sorbonne pour leur Parnasse : un jeune normalien m'apparaissait, en revanche, tout à fait accessible, même s'il était déjà un universitaire reconnu, chargé d'un cours d'agrégation. Pour mon compte, j'espérais qu'il m'aiderait à voir clair dans les études orientales et je ne fus pas déçu...

L'histoire a retenu le flux et le reflux millénaire de l'Orient et de l'Occident. Ainsi, des liens de toute nature persistent. Par exemple, le roi lydien Gygès (VII<sup>e</sup> siècle) avait noué des rapports avec Assurbanipal, l'Assyrien, avant de combler de présents la Pythie, mais ceux-ci furent emportés en Gaule ; ou encore, les cuirasses médiévales se retrouvent dès l'âge du bronze dans la basse vallée de l'Oronte. Maurice Meuleau s'était aussi consacré, par une heureuse rencontre, rappelons-le, aux Celtes et aux soldats du Moyen Âge.

Qui veut étudier les textes cunéiformes, comme il l'avait alors décidé, doit les transcrire : faire passer en alphabet latin la version originale. Cette écriture plurimillénaire est d'une grande complexité, avec son mélange variable d'idéogrammes et de syllabogrammes. Une transcription vraie est déjà une traduction. Maurice Meuleau en a laissé dans ses archives une masse considérable, elle témoigne d'un effort constant : il lut ainsi les collections du musée du Louvre ou de celui de Berlin, entre autres. Ensuite, il y reprenait des citations qu'il recopiait sur des cahiers. Cette technique permettait une recherche efficace.

Cette formation normalienne, encyclopédique, fécondée par l'étude spécialisée, élargie à tout le Proche-Orient, a permis à Maurice Meuleau d'écrire le tome 1 de

*Le monde et son histoire* et un manuel d'histoire pour la classe de 6<sup>e</sup> : ce chef d'œuvre est le fruit d'une expérience pédagogique et de la compétence du savant, on reconnaîtra que ce n'est pas commun.

Que ces quelques pages évoquent le mieux possible cette leçon de persévérance et d'acribie est mon unique souhait.

Daniel ARNAUD (1958 l)

Il est des amitiés qui se nourrissent d'une extrême proximité. D'autres, au contraire, qui s'adosent à une certaine distance, à une distance *maintenue*.

Celle qui s'était nouée entre Maurice et moi, pour près de trente années, était de cet ordre.

Distance de l'âge : Maurice était déjà agrégé d'histoire deux ans avant ma naissance.

Distance des positions dans le monde : j'étais un très jeune historien n'ayant encore publié aucun livre lorsque nous nous sommes rencontrés dans son bureau.

Lui en avait déjà publié beaucoup, et d'excellents.

Il était désormais un éditeur reconnu, directeur littéraire chez Armand Colin après avoir occupé les plus hautes fonctions au sein des plus grandes maisons.

C'est dire qu'il a fallu bien des années pour que nous puissions nous tutoyer. Aujourd'hui encore, dans mon cœur, je le vouvoie.

Mais en historien, peut-être puis-je dire aujourd'hui ceci : Maurice était pour moi un type d'homme – un *type d'intellectuel français* très exactement – que nous ne reverrons plus. Je songe d'abord à la haute culture classique d'un normalien de la fin des années 1940. Si classique qu'elle pouvait s'offrir le luxe de ne pas être seulement cela ; car à côté de la Grèce ancienne et de l'Orient hellénistique, il y avait l'Assyrie, dont il avait été aussi un spécialiste. Une haute culture que Maurice, avec une humilité extrême, à la limite de l'ascèse, se faisait un devoir de partager, de mettre à disposition du plus grand nombre, des plus jeunes en particulier.

Souvent je me suis dit : quel enseignant il avait dû être, au lycée d'abord, puis à la Sorbonne à la fin des années 1950, enfin à l'université de Nanterre sortie de terre lors de la décennie suivante !

Je songe à l'élégance de la tenue et à celle de l'âme, à la forme de réserve qui accompagnait l'une et l'autre, mais aussi aux larmes qui lui montaient si vite aux yeux dès lors qu'il était traversé par le tragique d'un récit, ou bien tout au contraire, par sa drôlerie inattendue. Avec Maurice, nous avons souvent pleuré, et beaucoup ri, ensemble.

Je songe à sa présence aux autres, à la générosité de son accueil, à la chance offerte aux plus jeunes (et à moi-même en particulier...), à l'admiration si facilement accordée et jamais retirée. Maurice était passionnément intéressé par ce qui s'écrivait, se pensait, s'élaborait à quelque distance de lui, en histoire, en sciences sociales...

Je ne lui ai jamais avoué à quel point la fraîcheur de sa passion m'avait encouragé...

Je songe à sa foi chrétienne, nourrie d'une parfaite connaissance des textes, foi presque invisible pourtant, et dont nous n'avons jamais parlé, parce que, sans doute, nous savions à quoi nous en tenir l'un et l'autre, l'un sur l'autre.

Je songe enfin à son amour de la France et de la République, ancré dans une enfance puis une adolescence de guerre et d'occupation nourrie aux risques extrêmes encourus par son père au service de la Résistance. Un amour un peu déçu, sans aucun doute, et qui, lui aussi, ne pouvait s'exprimer à voix haute.

Maurice Meuleau : un grand seigneur français, un pied fermement ancré dans notre monde, un autre légèrement de côté...

J'aurais aimé de te le dire autrefois, *ami*, lorsqu'il était temps encore. Mais jamais je n'ai osé.

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU (EHESS)

Bien des choses nous rapprochaient Maurice et moi. Entrés rue d'Ulm la même année 1949, nous étions camarades de promotion, et dans cette promotion nous étions avec Emmanuel Leroy-Ladurie et Guy Verdeil des quatre ou cinq qui nous destinions à l'agrégation d'histoire. De plus, et ceci nous distingue d'un Leroy-Ladurie, par exemple, nous n'appartenions pas à la majorité marxiste qui donnait le *la*, et un *la* bruyant, à l'École de cette époque.

Sur bien des points, en revanche, nous étions différents ; lui venait de la prestigieuse khâgne d'Henri-IV, moi du lointain lycée de Montpellier ; il était parisien, j'étais provincial ; il avait la vocation de l'histoire ancienne, je n'avais de goût que pour l'histoire moderne ; je crois bien qu'il pensait déjà à se tourner vers l'édition tandis que je nourrissais en secret le projet de tenter l'ENA.

Notre scolarité commune, jusqu'à l'année d'agrégation au moins, était trop légère pour créer beaucoup de liens ; il n'était pas de bon ton de mettre les pieds à la Sorbonne, et il n'y avait guère que les travaux avec les caïmans pour nous réunir de loin en loin. Quant à la vie de l'École, je n'en partageais guère avec Maurice que les séances mémorables dont retentissait de temps à autre la Salle des Actes : communistes et socialistes s'y empoignaient en querelles homériques tandis que d'autres, dont nous étions, Maurice et moi, étaient relégués au rôle d'affreux réactionnaires.

Il y avait dans tout cela de quoi faire de nous des camarades, et nous en fûmes d'excellents, pas des amis. Nos tempéraments respectifs y étaient pour quelque chose. J'étais timide et il était d'un naturel réservé et peu porté aux confidences...

Au fond, quand je cherche à démêler, après tant d'années l'idée que je me faisais de lui, c'est la considération qui domine. Maurice m'impressionnait et peut-être m'intimidait. Il était pour moi le modèle même de l'historien et j'admirais son érudi-

tion : elle était sans pédantisme mais encyclopédique et s'exerçait de préférence sur les périodes les plus lointaines et les plus obscures de l'histoire ; il semblait familier des hiéroglyphes et des cunéiformes et entraînait de plain-pied dans les civilisations de Sumer et d'Assur dont je ne savais guère que le nom.

La considération que j'en avais conçue pour lui m'est suffisamment restée pour qu'une douzaine d'années plus tard, je repère la parution d'une œuvre monumentale en dix volumes ; elle s'intitulait *Le monde et son histoire* ; Maurice en avait la publication et rédigé le premier tome. Je me suis empressé de me la procurer, elle orne encore aujourd'hui ma bibliothèque : j'y ai retrouvé avec bonheur les qualités que j'admirais chez mon ancien condisciple, mais l'élève, entre temps, était passé maître.

En ces temps où l'histoire globale et ses excès relativistes sont à la mode, il est bon de revenir aux travaux des véritables historiens.

Gabriel ROBIN (1949 l)

Maurice Meuleau incarnait deux personnages clés du vingtième siècle intellectuel : le normalien et l'éditeur.

L'École normale supérieure, la célèbre *Rue d'Ulm* décrite par Alain Peyrefitte (1945 l), accueillit Maurice à la rentrée 1949, au sein d'une promotion brillante, côtoyant nombre de futures personnalités marquantes des sciences et des lettres.

Une des richesses de l'École, c'est la proximité entre ces personnalités par-delà la diversité des concours d'entrée et des ambitions, proximité favorisée par le régime de l'internat et par de nombreuses activités trans-disciplinaires, à travers des groupes politiques ou religieux, cercles caritatifs, conférences ouvertes, clubs sportifs et culturels. L'agrégation, qui semble à beaucoup polarisée sur une discipline étroite, n'est qu'une formalité pour la plupart des élèves de l'École et n'entrave en rien la curiosité intellectuelle qui, pour certains, va jusqu'à la « migration » : on a vu des élèves entrant par le concours sciences se tourner vers l'histoire ou la philosophie.

Ce n'était pas le cas de Maurice qui, au travers d'une carrière très diversifiée, a toujours gardé son talent d'historien et de conteur, publiant toute sa vie des ouvrages d'enseignement et de vulgarisation dont *Le monde et son histoire* est peut-être l'illustration la plus connue.

Mais ces caractères du normalien, toujours curieux, jamais superficiel, ils définissent aussi bien le deuxième métier de Maurice, celui d'éditeur. Au sein de plusieurs comités qu'il avait créés aux éditions Bordas, je l'ai vu accepter ou refuser de nombreux projets, la pierre de touche étant le succès, chez un concurrent, d'un ouvrage refusé. Après tout, Gide avait bien fait refuser *Swann* par Gallimard ! Venait ensuite la phase des échanges avec les auteurs pour parvenir ensemble au manuscrit définitif, quel que soit le champ disciplinaire concerné.

Le métier d'éditeur, c'était aussi le talent de Pierre Bordas, créateur de l'entreprise qui porte son nom, qui fit de Maurice, alors jeune maître de conférences à l'université de Nanterre, son secrétaire général, puis directeur général. En presque un demi-siècle, j'ai publié sous sa direction plus d'une centaine de titres, la plupart en mathématiques, et je me suis toujours bien trouvé des modifications qu'il m'avait demandées.

Jean-Louis BOURSIN (1958 s)

Mon père a été à jamais marqué par son passage à la rue d'Ulm.

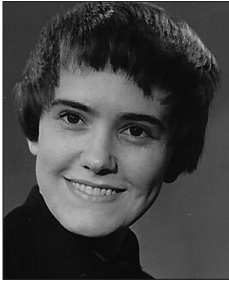
- Il en a gardé des amitiés indéfectibles, présentes à ses côtés jusqu'à ses derniers jours.
- Il en a été confirmé dans son amour pour l'Antiquité, un choix qui faisait de lui un objet de curiosité pour les autres étudiants historiens mais aussi un camarade recherché lors de la préparation de l'agrégation où il était l'un des rares disponibles pour étudier la bibliographie du concours portant sur cette période.
- L'École – comme il aimait à l'appeler – l'a aussi conforté dans son goût pour les études exigeantes et ardues.
- C'était enfin un motif de fierté pour lui, l'apogée d'un parcours scolaire exemplaire, davantage poussé par le désir de répondre à l'attente de parents aimants que par une ambition personnelle.

Il était un pédagogue né. Enfant, je profitais sans le savoir des histoires qu'il aimait à raconter sur les grands moments de l'histoire grecque et romaine, sur les parallèles qu'il faisait entre le monde où nous vivions et les sociétés d'autrefois. Il m'a donné un goût prononcé pour l'histoire, au point que j'en ai fait mon premier métier, sans m'influencer en rien, par le seul exemple qu'il me donnait et la curiosité qu'il avait créée en moi. Rien de pesant dans son enseignement car il ne cherchait pas à enseigner mais à transmettre. Il avait l'amour de la connaissance et était heureux de la partager. Il avait aussi, ce qui était peut-être plus important pour l'adolescent que j'étais, le sens de la clarté et de l'exigence d'une pensée construite. Il déploya ces mêmes qualités dans la publication de ses ouvrages, sa préoccupation première étant le respect de la vérité, donc celui du lecteur, par un exposé des faits d'une grande lisibilité : il en ressortait une vue crédible et équilibrée des mondes disparus que sa plume faisait renaître. Il savait enfin maintenir une distance avec les sujets qu'il abordait, qu'ils soient relatifs à son métier d'historien, puis d'éditeur, ou aux problèmes de société, par un humour souriant et le souci de conserver l'objectivité qui lui semblait être au cœur du métier d'historien, voire sa raison d'être. Il se peut que ce soit finalement cette combinaison, où humour et désir de demeurer objectif étaient inséparables, qui m'a le plus marqué dans ma démarche professionnelle future.

Marc MEULEAU (ENS Saint-Cloud)



**VIAL (Paulette), épouse VALLET, née le 5 mars 1929 à Lyon Ville (Rhône), décédée le 7 juin 2019 à Lyon IVE( Rhône). – Promotion de 1949 L.**



*Cette notice rejoindra celle de son frère, André-Marc Vial (1938 I), parue dans l'Annuaire de 1988.*

Fille d'Éva et Paul Vial, employés des Postes, elle fut soutenue et encouragée dans sa scolarité, à la mort précoce de son père, par son frère André-Marc Vial (1938 I), professeur de littérature française à l'université de Lyon-II, auteur (entre autres) d'une thèse sur *Guy de Maupassant et l'art du roman*.

Après des études au lycée Edgar-Quinet de Lyon, elle entre en 1949 à l'École normale supérieure de Sèvres. Elle y termine sa licence ès lettres en deux ans, puis son mémoire d'Études supérieures en 1952, *René Boylesve et l'Italie*, sous la bienveillante houlette de Gérard-Gailly, fondateur des Amis de René Boylesve. Boursière d'agrégation à la faculté de Lyon, elle est reçue à l'agrégation de Lettres classiques en 1954. Mariée en 1955 à Robert Vallet (agrégé de grammaire, puis docteur ès lettres et maître de conférences à l'université de Lyon-II), elle enseigne de 1954 à 1958 au lycée de Tournon (Ardèche). De 1958 à 1965 (année de la naissance de ses jumelles), elle revient dans l'établissement où elle avait étudié (désormais lycée Édouard-Herriot). Son fils aîné, âgé de neuf ans, meurt accidentellement en lui rendant visite à la maternité. Elle reprend alors l'enseignement, jusqu'à sa retraite en 1988, au Centre national de télé-enseignement de Vanves, devenu Centre national d'enseignement à distance, où elle assure la préparation au Capes (dissertation). Elle achève sa carrière comme professeur agrégé hors classe.

F.V.

**LAFON (Jean-Pierre), né le 12 octobre 1929 à Villefranche-de-Lonchat (Dordogne), décédé le 4 mai 2019 à Bagneux (Hauts-de-Seine). – Promotion de 1949 s.**



*Un mathématicien alpiniste*

Jean-Pierre Lafon est mort le samedi 4 mai 2019 à l'approche de ses 90 ans. Quelques mois auparavant, dans le Midi, il serait tombé sur la tête en descendant un mauvais sentier pentu, et depuis, entouré et soutenu par ses trois fils, François, Dominique et Martin, jusqu'à sa fin, sa santé et sa perception du monde décreurent à une vitesse impressionnante.

Comme beaucoup d'universitaires de nos générations, il était issu d'une famille d'instituteurs. Ses parents et certains de ses grands-parents furent en effet instituteurs, et presque naturellement ces « hussards de la République » baignaient dans le milieu de la gauche de l'époque. Ainsi sa grand-mère paternelle était la fille du maire socialiste d'Ivry de 1896 à 1908, et quand elle mourut, en 1899, Jules Guesde et Jean-Baptiste Clément – l'auteur du *Temps des cerises* – assistèrent à ses obsèques. À cette époque les élèves des Écoles normales d'instituteurs n'étaient pas préparés au baccalauréat et c'est à trente ans passés que le père de Jean-Pierre passa cet examen puis une licence d'espagnol et fut reçu au professorat de l'enseignement technique. Il fut alors nommé à Thiers, la famille quitta donc le Périgord pour le Puy-de-Dôme. La vie montagnarde de Jean-Pierre débuta peu après, à quatre ans et demi, quand un colonel de chasseurs alpins entreprit d'apprendre à skier à son père. Les skis étaient façonnés en bois de frêne par le menuisier du coin et glissaient fort mal. En ce temps, pas de remonte-pentes ni de dameuses et l'expérience fut rude !

N'ayant pas confiance en la valeur des classes préparatoires de Clermont-Ferrand, son père décida de l'inscrire, après son bac, au lycée Saint-Louis à Paris, mais curieusement il l'inscrivit dans une prépa à l'École navale au lieu d'une hypotaupe ! Il rejoignit une classe de spéciales, trois-demi, et entra à l'École de la rue d'Ulm l'année suivante. Quelques années heureuses s'ensuivirent, avec la découverte de la musique de Jean-Sébastien Bach et ses enregistrements sur microsillon par le chef Karl Münchinger, et aussi de la quatrième symphonie de Brahms, cent fois remises sur l'électrophone et écoutées avec ses camarades Pierre Eymard, André Martineau, et Dominique Ruyer... en guise de préparation de l'agrégation.

Une fois obtenu ce concours, ce fut le temps du service militaire. Une option se présentait à cette promotion pour ceux qui avaient obtenu une quatrième année à l'École : soit repousser la quatrième année après le service militaire, soit le contraire. Choix dont ils ne pouvaient pas deviner alors l'importance car plus tard, ceux qui repoussèrent d'un an leur passage dans l'Armée firent partie d'une promotion de jeunes gens qui furent rappelés pour un an ou dix-huit mois supplémentaires au moment de la guerre d'Algérie ! Lafon choisit la première option et partit à Fès, pendant une période troublée de fin de colonisation, mais pour lui sans problème.

Après l'École, l'agrégation et l'armée, vient classiquement le mariage : il épousa Monique Augé (1952 s), une sévrienne mathématicienne, en 1954 dans la mairie du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il se trouve que le père de Monique possédait une maison à Lercoul, petit village de l'Ariège, à 1158 m d'altitude, autrefois village de mineurs où on voit encore l'entrée des mines dans le flanc de la montagne, mais qui depuis longtemps n'est habité que par des vacanciers amoureux de solitude et de grands espaces. C'est là que Jean-Pierre prit le goût des grandes randonnées en altitude et plus tard de l'alpinisme qui compta tant dans sa vie.

Comme de nombreux apprentis mathématiciens de cette époque, il découvrit l'algèbre dans *Modern Algebra* de Van der Waerden, mais lui, attiré par la géométrie algébrique, y ajouta le plus redoutable *Foundation of algebraic Geometry* d'André Weil. Aussi est-ce naturellement qu'à Henri Cartan (1923 s) qui lui demandait à l'issue de sa quatrième année vers quoi il désirait s'orienter, il répondit qu'il souhaitait faire de la géométrie algébrique. C'est à cette époque qu'il entra au CNRS comme attaché de recherche avec Cartan comme patron et Châtelet (1937 s) comme parrain. Un peu plus tard, et sur le conseil de Cartan, il prit contact avec Pierre Samuel (1940 s) avec qui il travailla désormais jusqu'à l'obtention de sa thèse qu'il soutint en 1960 et qui parut aux Annales de l'institut Fourier en 1961.

Entre-temps Monique avait été nommée chargée d'enseignement puis maître de conférences (i.e. professeur de seconde classe dans le langage d'aujourd'hui) à Clermont-Ferrand. La famille Lafon vint s'établir dans cette ville qui était aussi celle où enseignait Samuel. Jean-Pierre y rencontra aussi de nombreux littéraires ou philosophes, notamment Maurice Clavelin (1948 l), Jules Vuillemin (1939 l), Michel Foucault (1946 l) et Michel Serres (1952 l). Clavelin et Serres restèrent ses amis durant toute sa vie, et Serres aimait rappeler qu'il fut pendant un an élève de Jean-Pierre ! Il retrouva aussi les pistes de ski de son enfance dans la chaîne des Puys (et aussi l'occasion de se casser la jambe deux années de suite). Après la soutenance de sa thèse, il fut, lui aussi, nommé maître de conférences à Clermont et il y serait bien resté pour toute sa carrière, mais Monique ne s'y plaisait pas et partit à Montpellier. Jean-Pierre fit donc la navette entre Clermont et Montpellier, souvent en voiture sur une route tourmentée et accidentogène, notamment à travers le causse du Larzac, avant, finalement, de se laisser nommer à Montpellier sans enthousiasme. Il ne s'y plut jamais. Jean-Pierre eut cependant le plaisir d'y avoir eu Norbert A'Campo comme étudiant en Math 2 et de le recommander à Bernard Malgrange à la fin de sa première année de maîtrise.

Comme à Clermont, il eut le plaisir de fréquenter d'éminents littéraires, Emmanuel Le Roy Ladurie, et André Miquel (1950 l) qui peu après furent élus au Collège de France. Persuadé qu'il ne progresserait jamais dans ce cadre, il décida de candidater à la chaire de calcul différentiel et intégral de la Faculté des sciences de Toulouse, et y fut élu en décembre 1967. Il y découvrit, à l'en croire, un département de mathématiques sans réelle vie commune où régnaient, chacun dans sa sphère, quelques mandarins locaux d'avant 68. Bref, de nouveau, le besoin de partir se fit sentir, et il fut élu à Paris Nord en 1973. Quand Monique, elle aussi, obtint un poste dans la région parisienne, les Lafon s'établirent dans une belle villa de Sceaux avec un grand jardin, où évoluaient un chow-chow et deux chats persans.

C'est à cette période qu'il commença à rédiger ses premiers ouvrages, si l'on excepte une traduction du latin en français du *Journal mathématique* de Gauss en 1956,

en collaboration avec Pierre Eymard (1949 s). Pierre Béres, directeur des Éditions Hermann, lui proposa d'écrire un manuel d'algèbre : Jean-Pierre se mit à la tâche et proposa assez rapidement une première version de 500 pages à son éditeur qui semblait pressé. Mais Béres ne l'était pas tellement et après beaucoup de réflexion, il fut convenu que l'ouvrage paraîtrait en trois tomes. Le premier, sorti en 1974, n'était dans l'esprit de son auteur, qu'un exposé des notions et techniques utilisées dans les tomes suivants permettant de distinguer l'outil d'avec ce que l'on peut en tirer pour l'étude des algèbres commutatives, vrai objectif de l'auteur. C'est ce que l'auteur indique dans sa préface, mais que n'ont pas lue certains commentateurs, prenant ce livre comme une fin en soi. L'accueil fut donc un peu froid, d'autant plus que le tome suivant, contenant le corps de l'ouvrage ne parut qu'en 1977. Ce tome, très riche, fut par contre très apprécié des étudiants et connut plusieurs éditions. Enfin le troisième, écrit en collaboration avec Jean Marot, parut en 2002.

Entre-temps, Pierre Eymard lui proposa d'écrire ensemble un ouvrage consacré au nombre  $\pi$ . Jean-Pierre Lafon accepta et de leur collaboration naquit *Autour du nombre  $\pi$*  qui parut en 1999, toujours chez Hermann. Ce livre remarquable rompt avec la tradition d'écrire les textes mathématiques destinés principalement aux étudiants autrement qu'en suivant pas à pas le programme fixé par le ministère de l'éducation nationale ou celui de la recherche, adoptant au contraire une démarche résolument transverse consistant à développer dans l'esprit du lecteur à partir d'un thème donné – ici le nombre  $\pi$  – l'idée qu'il existe une certaine unité des mathématiques.

Son installation en 1973 dans la région parisienne permit à Jean-Pierre de découvrir les délices des rochers de la forêt de Fontainebleau. Il put y côtoyer un camarade de lycée de son fils Dominique, Jérôme Jean-Charles, et aussi, peu après, Thierry Bienvenu et Laurent Jacob (1977 s) qui avec Jérôme formaient un trio d'exception parmi les meilleurs grimpeurs de cette époque. Jean-Pierre, peut-être ébloui par ces sportifs hors norme, prit l'habitude de s'entraîner deux fois par semaine à *Bleau* mais n'arriva jamais à progresser autant qu'il l'aurait voulu, malgré des séances quotidiennes de tractions dans son jardin où il avait installé une corde lisse sur une branche de tilleul. Il se retourna alors vers la montagne. En fait, il ne l'avait jamais quittée, escaladant seul ou avec ses fils plusieurs pics des Pyrénées avant d'attaquer des montagnes plus difficiles avec l'aide d'un guide ; d'abord le mont Blanc en 1975, puis le Cervin en 1976. Pour progresser encore il suivit des stages d'alpinisme organisés par le Club alpin français (CAF). Le second stage changea sa vie. D'abord il y rencontra une jeune femme cause involontaire de son divorce d'avec Monique et surtout il fit la connaissance du maître de stage, un jeune aspirant guide nommé Rainier Munsch mais connu de ses amis sous le surnom de *Bunny*. Les choses sérieuses pouvaient commencer. Derrière Bunny, premier de cordée et entre-temps

nommé guide à part entière, une longue liste de sommets furent atteints, cotés en général TD ou TDsup (très difficiles ou très difficiles supérieurs) par les alpinistes.

L'un d'entre nous, Michel Zisman, dont le guide avec qui il grimpa fut victime d'un accident le laissant paralysé des deux jambes, rejoignit alors Jean-Pierre et Bunny<sup>1</sup>. Commença alors pendant quelques années une suite d'aventures pour les trois complices. Notons les 800 m verticaux de la voie Vinatzer-Castiglioni à la Marmolada dans les Dolomites, la face ouest des petites Jorasses dans le massif du mont Blanc, les Mallos de Riglos en Espagne, les falaises du Wadi Rum en Jordanie, l'Aconcagua en Argentine (mais le sommet ne fut pas atteint). Années d'efforts, de fatigue et de danger mais enchanteresses et dont, même dans les derniers mois de sa vie, Jean-Pierre se souvenait avec bonheur.

Michel ZISMAN  
Max KAROUBI (1959 s)

#### Note

1. Bunny se tua pendant l'installation d'un rappel dans ses chères Pyrénées le 30 juillet 2006.

**DAO (Simone), épouse PUISEUX, née le 5 septembre 1930 à Paris, décédée le 31 juillet 2018 à Albi (Tarn). – Promotion de 1949 S.**



Aînée de trois sœurs, Simone voit le jour dans une famille, d'origine limousine du côté maternel et vietnamienne du côté paternel. Ses parents doivent rapidement faire face aux problèmes économiques et sociétaux des années 1930. Ainsi sa mère interrompt ses études de pharmacie pour devenir institutrice, ce qui permet à son père de poursuivre ses études et d'obtenir un diplôme d'ingénieur Supélec, mais avec ensuite, de grandes difficultés pour trouver un emploi à son niveau de compétence.

C'est donc très jeune que Simone prend conscience qu'il faut lutter pour atteindre ses objectifs et exprime rapidement son ambition : mieux réussir que les garçons et devenir enseignante. Aussi, après des études brillantes au lycée Fénélon, réussit-elle en 1949 un des rares concours de haut niveau qui soit mixte : elle intègre l'École normale supérieure à 19 ans.

Sa carrière universitaire traverse alors la période enthousiasmante des trente Glorieuses mais difficile pour les femmes, encore peu nombreuses en sciences. Elle fait face à un machisme latent avec une ténacité discrète et souriante mais inébranlable et doit concilier harmonieusement sa vie familiale et ses activités professionnelles.

Élève à l'École normale supérieure de 1949 à 1953, agrégée en sciences en 1953, elle obtient son doctorat ès sciences<sup>1</sup> en 1960 après sept années passées comme attachée de recherche au CNRS, de 1953 à 1956, puis, de 1956 à 1959, comme assistante en botanique à la Faculté des Sciences de la Sorbonne où elle y exercera ensuite pendant 6 ans comme chef de travaux, de 1959 à 1965. Maître de conférences puis professeur sans chaire en biologie cellulaire à la Faculté des Sciences de Jussieu de 1965 à 1970, Simone poursuit sa carrière comme professeur titulaire puis professeur classe exceptionnelle en biologie et toxicologie cellulaire et environnementale à l'université Paris-VII de 1970 à 1999. Elle termine son parcours professionnel comme professeur émérite de 1999 à 2007 et enfin professeur émérite honoraire.

Tout au long de 60 années de carrière, Simone assure la direction de plusieurs laboratoires :

- l'unité associée au CNRS Biologie cellulaire végétale ERA 325, de 1965 à 1973 ;
- l'unité associée au CNRS Cytophysiologie et Toxicologie cellulaire UA 567, de 1973 à 1985 ;
- l'unité Inserm 303 Mer et santé de 1985 à 1994 ;
- un groupe de recherche sur les microalgues toxiques qu'elle crée au MNHN en 1995.

Outre ses travaux de recherche très riches dont la liste des publications en constitue le témoignage, Simone crée de nombreux enseignements universitaires de 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycle ainsi que deux programmes Erasmus avec toujours un esprit pluridisciplinaire et novateur.

Dans le domaine de la toxicologie elle met en place deux enseignements pionniers de 3<sup>e</sup> cycle :

- en 1974, à l'université Paris-VII avec les Professeurs J.J. Godfroid et R. Milcent : *Toxicologie fondamentale et appliquée* qui propose des options novatrices comme les méthodes alternatives utilisant des modèles cellulaires et qui ouvre de nombreux débouchés professionnels en particulier dans l'industrie pharmaceutique ;
- en 1995, au Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) et à l'université Paris-VII avec le Professeur M. Goyffon : *Biotechnologies liées aux toxines*, qui fut transformé ensuite en parcours de master sous la responsabilité du Professeur C. Bernard.

Ainsi, Simone a contribué à former plusieurs générations de chercheurs, d'enseignants, de scientifiques dans le monde universitaire mais aussi dans celui de l'industrie et de l'environnement.

Enthousiaste, déterminée et toujours avec empathie et désintéressement, « elle donnait envie d'apprendre », disaient ses élèves.

Entre 1970 et 1985, elle assume en outre de nombreuses responsabilités scientifiques et administratives dans l'université Paris-VII, entre autres la préparation du programme et du budget de recherche au sein du conseil scientifique de l'université et la direction de l'UER de Biologie-Génétique.

Hors université, elle participe à de nombreux conseils scientifiques en France et à l'étranger et a été active dans le domaine des sociétés savantes, ayant contribué à la création de certaines d'entre elles comme la Société Française pour l'Étude des Toxines (SFET), et l'Association pour la Recherche en Toxicologie (ARET).

- Enfin de 2005 à 2013, Simone a encore une activité de recherche et d'enseignement :
- participation aux discussions de programmes d'expérience et à la rédaction de documents concernant la toxicité de cyanotoxines vis-à-vis du modèle poisson médaka ou de poissons dans des sites naturels ;
  - organisation de modules du master du MNHN dans le parcours *Toxines, micro-organismes et médiateurs chimiques dans les écosystèmes* ;
  - contribution à 18 publications.

Après un ultime voyage musical à la Philharmonie de Berlin avec Gérard son époux, Simone met fin, en septembre 2014, à ses dernières activités dans le monde universitaire et associatif pour mener une vie retirée compatible avec sa santé devenue défaillante, mais entourée chaleureusement de sa famille établie dans la campagne tarnaise.

Face à une grande détresse physique, Simone vit les derniers mois de sa vie avec courage, sérénité et gentillesse, derniers reflets brillants de son caractère.

Désormais, elle repose à Pratviel près de Lavaur, dans un petit cimetière niché sur une jolie colline boisée dont l'horizon s'étend du Pays de Cocagne à la montagne Noire.

Au nom de tous, ma très chère Simone, je te remercie de tout le bonheur que tu as apporté autour de toi. Repose en paix.

Gérard PUISEUX, son époux.

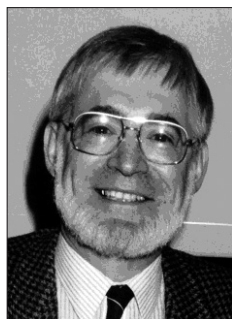
#### *Distinctions :*

- *Commandeur de l'ordre des palmes académiques (1995)*
- *Officier de l'ordre national du mérite (1981)*

#### **Note**

1. Recherches biologiques et physiologiques sur quelques Dasycladacées, en particulier le *Batophora Oerstedii* J. Ag. et l'*Acetabularia mediterranea* Lam.

**CAGNAC (Bernard)**, né le 6 février 1931 à Paris, décédé le 3 juillet 2019 à Olivet (Loiret). – Promotion de 1950 s.



Tout a commencé un jour d'octobre 1950, lors d'une réunion précédant la rentrée de l'École qui avait lieu, à cette époque, après les congés de la Toussaint ; j'interpelle, au hasard, un futur condisciple : « *Je crois que le fils du K intègre cette année...* » (nos professeurs de taupe étaient souvent désignés par leurs initiales : « *le K* » pour Cagnac, « *le P* » pour Perrichet, « *le Mar* » pour Martenot...). Réponse « *C'est moi* ». Nous avons aussitôt décidé de « cothurner », en nous adjoignant Michel Chaurand (1950 s) dont j'avais fait la connaissance en classe de cinquième (à cette époque les nouveaux bâtiments de la rue Rataud étaient encore en construction, nous dormions en dortoirs et cothurnions à 3 ou 4 dans la journée). Nous avons donc vécu deux ans dans les hauteurs du « palais », au 3<sup>e</sup> étage, côté rue Rataud ; notre collaboration proprement scolaire se bornait à effectuer en commun, pendant un an, des travaux pratiques de physique où l'aide de mes deux cothurnes physiciens fut bien précieuse au mathématicien que j'étais en train de devenir (à cette époque, la licence de mathématiques comportait un certificat de *physique générale*, bien utile pour améliorer la culture scientifique des matheux). Bernard a d'ailleurs évoqué très fidèlement notre cohabitation dans la notice que nous avons écrite sur Michel Chaurand, en commun avec Raymond Hamelin (1950 s) et Jean Delloue (1947 s) (*L'Archicube*, n° 17 bis, février 2015).

Bien que nos destins, à Bernard et à moi, aient quelque peu divergé à la sortie de l'École, ce fut le début d'une connaissance, plus purement amicale, et qui n'a jamais cessé. Il a toujours été très proche de moi et des miens dans les événements, heureux aussi bien que malheureux, de nos vies. Nous avons longuement discuté de sujets aussi « profonds » que ceux que voici :

« *Au cours de l'évolution qui conduit de l'homo erectus à l'homo sapiens, à quel stade doit-on situer l'apparition d'une "âme" chez ces êtres ?* ».

« *Difficulté, mais nécessité, de bien distinguer les natures profondes des régimes nazi et soviétique.* » (La fin de la guerre mondiale n'était pas encore si lointaine ; j'avais tenté de connaître de l'intérieur la patrie du communisme).

Mais Bernard avait aussi l'art d'expliquer avec passion des phénomènes physiques mystérieux, comme le rayon vert ou l'amplitude des marées au fond de la baie du Mont Saint-Michel.

Nos épouses, Jeannine et Janine (!), sont très vite devenues, et restées, des amies aussi proches l'une de l'autre que l'étaient leurs maris ; nous avons pu découvrir tous



ensemble les beautés du Limousin autour de Treignac, fief de la famille Cagnac, et de la Bretagne aux environs de Trébeurden, maison familiale de Janine. Nous avons souvent apprécié aussi les charmes plus secrets du 39 rue des Vignes, à Paris, toujours autour d'une table généreusement ouverte à bien des convives.

Aujourd'hui s'achève une amitié plus que soixantenaire.

Alain GUICHARDET (1950 s)

Bernard Cagnac a eu une carrière scientifique exemplaire dans le domaine de la physique atomique, en développant des méthodes spectroscopiques qui ont ouvert un domaine entier de recherche autour des mesures optiques de précision métrologique. Après sa thèse au cours de laquelle il a réalisé les premières expériences de pompage optique sous la direction conjointe d'Alfred Kastler (1921) et Jean Brossel (1938 s), Bernard Cagnac est nommé maître de conférences puis professeur à Orsay, avant de revenir en 1967 au laboratoire à l'École normale. Il y arrive au moment où s'ouvre le nouveau site de la faculté des Sciences de Paris, à la place de l'ancienne Halle aux vins à Jussieu. Il s'installe ainsi dans de nouveaux locaux, devenant l'un des « pères fondateurs » du laboratoire Kastler-Brossel sur ce site, qui représente aujourd'hui la moitié du laboratoire.

L'avènement des lasers à colorants va lui permettre de développer des idées très générales et de lancer une nouvelle ligne de recherche basée sur les transitions atomiques multiphotoniques. La méthode de spectroscopie à deux photons sans élargissement Doppler, qu'il a proposée et mise en œuvre pour la première fois sur l'atome de sodium, a ensuite été utilisée pour étudier l'hydrogène atomique et pour réaliser des mesures parmi les plus précises de certaines constantes fondamentales comme la constante de Rydberg. Il a fondé l'équipe « Métrologie des systèmes simples et tests fondamentaux » et en a été le responsable pendant de nombreuses années. Ses travaux ont initié de nombreux progrès expérimentaux et théoriques dans le domaine des mesures optiques métrologiques, encore renouvelés récemment par les mesures sur le rayon de charge du proton.

Bernard Cagnac était également un pédagogue hors pair. Très apprécié du fait de son dynamisme et de son enthousiasme, il a formé des générations d'étudiants à la physique atomique. Il savait rendre très concrètes des notions difficiles, en réalisant des montages expérimentaux qu'il utilisait pendant ses cours ou lors des visites qu'il organisait autour des expériences laser du laboratoire. Il était précis et rigoureux dans ses formulations comme en témoignent les deux ouvrages de physique qu'il a coécrits sur la physique atomique et les lasers. Plus récemment, il a rassemblé des souvenirs et écrit deux ouvrages qui nous sont aujourd'hui très précieux, l'un sur Alfred Kastler, prix Nobel de physique 1966, l'autre sur les trois physiciens – Henri

Abraham (1886 s), Eugène Bloch (1897 s) et Georges Bruhat (1906 s) – fondateurs du laboratoire de physique de l'ENS.

Son engagement pour la communauté et notamment pour l'université, était exemplaire. Très concerné par l'enseignement de la physique expérimentale, il est à l'origine du centre d'instrumentation laser à Jussieu, projet qu'il a défendu pendant des années avant qu'il ne soit réalisé. Précurseur, il s'est impliqué dans l'insertion professionnelle des étudiants en créant ce qui s'appellerait aujourd'hui un Master pro. Généreux, il savait prendre la défense des étudiants, par exemple lorsqu'il a été directeur du CIES de Jussieu (Centre d'initiation à l'enseignement supérieur). Bernard Cagnac a également été président de la Société Française de Physique en 1980-1981, membre du premier Comité national d'évaluation des universités sous la présidence de Laurent Schwartz (1934 s) en 1985-1989, président de l'Institut d'optique de 1990 à 2000, président de l'Egas (Groupe européen de spectroscopie atomique) de 1980 à 1982. Il a œuvré aux côtés d'EDP Science pour mener à bien la fusion de trois revues scientifiques européennes en une seule, *The European Physical Journal*, créant ainsi une plateforme unifiée de diffusion de la physique au plus haut niveau international.

Tous ceux qui ont bien connu Bernard Cagnac – jusqu'à ces dernières années il venait encore souvent au laboratoire – gardent de lui le souvenir d'un homme passionné, curieux de science, curieux de tout, un ami au caractère jovial et dont la passion et la joie de vivre étaient très communicatives.

Antoine HEIDMANN (1980 s)  
Directeur du laboratoire Kastler-Brossel

**SUCHARD (Jean), né le 24 mai 1930 à Charolles (Saône-et-Loire), décédé le 27 février 2019 à Argentan (Orne). – Promotion de 1950 s.**



Jean Suchard fréquenta la rue d'Ulm de 1950 à 1954.

De cette époque j'ai retrouvé une trace dans la notice de son camarade Michel Chaurand<sup>1</sup> : « ... tous deux sont des experts pour construire des 'amplificateurs à lampe', ancêtre de la chaîne stéréo à haute-fidélité ». Dès cette époque donc, il met ses compétences en électronique au service de sa passion pour la musique.

Cette passion, remonte à ses années lycéennes, à Toulouse au lycée Fermat, où il fut organiste, plus précisément : Maître de chapelle de la Basilique de la Daurade et secrétaire régional des Jeunesses musicales.

En 1954, il est agrégé de sciences physiques, physique et chimie. Il se marie avec Antoinette C. et devient père pour la première fois.

Mais sa carrière professionnelle ne débutera qu'en octobre 1956, après un an et sept mois sacrifiés à la guerre d'Algérie. Celle-ci l'a profondément marqué, les photos de l'époque en témoignent.

Durant cinq ans, de 1956 à 1962, Jean Suchard va être professeur de sciences physiques, tout d'abord au lycée Jeanne-Hachette de Beauvais, puis au lycée Michelet à Vanves.

Pendant cette période, il mène aussi des projets et des collaborations autour de l'électronique, de l'acoustique et de la musique, on en trouve des traces dans les mémoires du musicien Paul Arma. Je me souviens aussi qu'il a travaillé à la maison de la Radio, mais impossible de retrouver des dates et des faits précis.

C'est en 1962 qu'il débute sa longue carrière dans l'informatique. À l'époque, le mot existe à peine.

Il devient attaché de recherche à l'institut Blaise-Pascal, rue du Maroc (Paris, 19<sup>e</sup>). Là, il participe à la création de ce qui sera l'ancêtre de l'Institut de Programmation. Dans son CV il mentionne, d'octobre 1962 à juillet 1966, la création et la direction du « département électronique du laboratoire de la machine à lire du professeur de Possel ». Tout un programme !

L'essentiel de sa carrière se déroule ensuite à Jussieu, de 1968 à 1996, en tant que maître de conférences en informatique à l'université Pierre-et-Marie-Curie.

Son collègue Claude Girault témoigne :

« Jean Suchard créa *ex abrupto* tout l'enseignement d'électronique et le laboratoire d'architecture des ordinateurs qu'il développa jusqu'à sa retraite.

[...] Lorsque, en 1968 aussi, nous déménageâmes sur le campus Jussieu et obtînmes plus de moyens, ce fut le début d'un essor impressionnant sur plus de 25 ans.

Il dirigea de nombreux projets et fut l'un des pionniers de ce qui est devenu, par la suite, un des grands départements de micro-électronique en France. »

De toute cette aventure, il reste des publications, des colloques, des brevets, des projets déjà oubliés, et un personnage qui ne pouvait passer inaperçu :

« Alors jeune assistant, j'étais très impressionné par cet imposant normalien dont la voix de stentor pouvait s'entendre d'un bout à l'autre de l'Institut. »

De sa première union, avec Antoinette C., il a cinq enfants. En 1970, à l'âge de 12 ans, leur fils Frédéric perd la vie dans un accident de la circulation. La famille n'y résiste pas. En 1974, Jean et Antoinette se séparent. À l'époque, le divorce n'est pas encore une banalité.

Il aura par la suite trois autres compagnes : Michelle C. va partager une quinzaine d'années avec lui, ainsi qu'une entreprise de conseils en informatique. Puis, après une nouvelle rupture tumultueuse, il rencontre Judith K., l'épouse et partage avec elle une dizaine d'années, des projets autour d'HyperCard, des projets de livres et des enseignements en commun. Nouveau divorce, nouvelle rencontre, nouveau mariage : Jean a 72 ans lorsqu'il épouse Valérie E. B., qui saura l'accompagner avec amour et force de caractère jusqu'à ses dernières heures. Il adopta trois de ses fils.

Ses élèves se souviendront de ce maître-assistant passionné et excentrique, assistant aux cours de son ami Jacques Arsac (1948 s) et intervenant en amphi, débarquant en survêtement orange avec son vélo à la main, à une époque où ce n'était pas encore à la mode, et toujours de sa voix phénoménale qui s'entendait d'un bout à l'autre d'une aile de salles de TD.

J'ai encore en mémoire son fameux « calculer le jour du lendemain », premier défi lancé aux étudiants de première année pour découvrir tous les concepts clés de la programmation.

Ses proches n'oublieront pas les mille et une histoires qu'il savait raconter, semblant avoir tout vu, tout vécu, paraissant un peu « marseillais » tant il mettait d'emphase à faire revivre ses souvenirs.

Jeanne SUCHARD, sa fille

#### Note

1. *L'Archicube*, 17bis, février 2015, p. 191.

**BANDET (Pierre), né le 23 juin 1929 à Carcassonne (Aude), décédé le 14 novembre 2018 à Montolieu (Aude). – Promotion de 1951 I.**

*Notre camarade avait quitté, lors de sa retraite, la région parisienne pour sa terre natale, et avait perdu ses proches amis de la rue d'Ulm. Son épouse nous a communiqué son curriculum vitae, précieux pour reconstituer son parcours et son œuvre : nous l'assurons, elle, ses quatre enfants et ses petits-enfants, de notre gratitude.*

Pierre Bandet est venu préparer l'École à l'internat du lycée Henri-IV. Il fut reçu deuxième au concours de 1951, promotion qui compte entre autres Paul Veyne, Xavier Mignot, Jean-Pierre Callu, et en sciences le cacique Pierre-Gilles de Gennes. En 1954, après son agrégation de lettres classiques, il partit pour le service militaire, comme enseignant au Prytanée de La Flèche (Sarthe). Il y fit la connaissance de Joël Le Theule (ils ne furent collègues qu'un seul trimestre) mais il s'établit entre eux une complicité, devenue vite une amitié. C'est sur ses conseils que Pierre Bandet prépara le concours de l'École Nationale d'Administration et fut reçu deux promotions après le futur ministre et maire de Sablé-sur-Sarthe. Celui-ci, lors de leurs adieux au

Prytanée, promet à son camarade d'en faire son chef de cabinet lorsqu'il serait devenu ministre : il tint parole.

Dès sa sortie de la rue Saint-Guillaume, Pierre Bandet devint auditeur au Conseil d'État où il effectua toute sa carrière. Il fut très vite chargé de mission (en 1963 au ministère de la Coopération, en 1965 à l'Intérieur) : en 1967 il fut le conseiller technique de ce ministère pour la réforme des statuts de la Police. Cette année-là il devint maître des requêtes au Conseil d'État et fut détaché auprès du Quai d'Orsay pour une mission auprès du gouvernement du Chili, qui souhaitait améliorer le statut de sa fonction publique. Un appel téléphonique lui parvint à Santiago, juste après la naissance de son premier enfant : Joël Le Theule devenu secrétaire d'État à l'Information l'appela pour diriger son cabinet.

Puis de 1970 à 1975 ce fut le Maroc, au titre de conseiller juridique et social près l'ambassade. Joël Le Theule, ayant pris le portefeuille de la fonction publique dans le premier cabinet Barre, le fit revenir près de lui pour diriger son cabinet.

Conseiller d'État depuis 1985, il accumula les responsabilités en présidant d'innombrables jurys de recrutements de la haute fonction publique, le Comité interministériel relatif au statut des administrateurs civils (1983), le Conseil administratif supérieur de la Ville et du département de Paris (1993-94) et ensuite la section administrative de la Commission centrale des marchés. Il fut enfin, de 1982 à 1998, le conseiller juridique d'Aéroports de Paris.

Parallèlement à ces responsabilités, il dirigea des cycles d'enseignement et de formation à l'École Nationale d'Administration, ainsi qu'à l'Institut international d'administration publique et à la Section des finances du Conseil d'État. Il se spécialisa dans l'étude et la mise au point des textes relatifs à la fonction publique. Il a animé des séminaires de formation en matière d'administration publique pour la responsabilité des fonctionnaires et leur recrutement.

De très nombreuses missions lui furent confiées pour mettre ses compétences en matière de fonction et d'administration publique, autant en Afrique (francophone et anglophone), en Irak, au Vénézuéla, au Mexique, au Viêt Nam et en Allemagne (fédérale). Son ultime voyage à ce titre fut le Cambodge, en octobre 1996 : la date suffit à indiquer l'ampleur des problèmes posés alors.

Plusieurs de ces voyages ont donné lieu à des rapports (1985 : la Guinée, de l'après Sékou Touré ; 1988 : le Cameroun ; 1990 puis 1992 : la Mauritanie ; 1991 : la Fédération des Comores ; 1992 : le Viêt Nam). D'autres rapports « hexagonaux » ont concerné les personnels des Chambres de commerce et d'industrie, mais c'est surtout par ses ouvrages, publiés par la Documentation française puis par Berger-Levrault, que son nom était, et reste, connu par tous les agents de l'État. Citons :

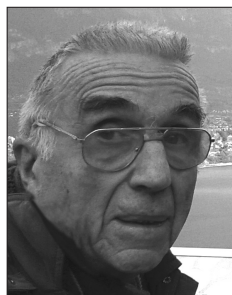
- *Le droit disciplinaire dans la fonction publique territoriale* (1990)
- *La jurisprudence des concours administratifs* (1992)

- *Les problèmes du retour des fonctionnaires internationaux* (1992)
- *Les obligations des fonctionnaires des trois fonctions publiques* (1996)
- *L'action disciplinaire dans les trois fonctions publiques* (1997, réédité en 1998)
- *La fonction publique de A à Z : dictionnaire commenté* (1998)
- *Les concours et examens administratifs : règles de droit applicables* (1999).

Ces ouvrages furent, deux décennies durant, la base de tout le statut des fonctions publiques. C'est dire l'importance de son œuvre de haut fonctionnaire et la qualité des services rendus. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été nommé officier de la Légion d'honneur, de l'ordre national du Mérite, et aussi des Palmes académiques, car il resta toujours fidèle à l'École de ses débuts et aux amitiés qu'il y avait nouées.

Son épouse souhaite insister sur son départ en très grande paix, après cinquante années de bonheur partagé.

**DESPRÉS (Henri-Alain), né le 13 juillet 1932 à Lyon, décédé le 4 juin 2018 à La Tronche (Isère). – Promotion de 1951 s.**



Alain Després a grandi à Louhans, puis à Pontarlier, dans une famille de littéraires. Son père, Roger Després, diplômé en lettres classiques, enseignait au lycée la littérature française, le latin et le grec, et la philosophie. Sa mère, Jeanne Cotte, était aussi diplômée en philosophie. Alain entre en classes préparatoires scientifiques comme interne au lycée de Besançon. Admis au concours de l'ENS de la rue d'Ulm à l'âge de 19 ans, il quitte la province pour la capitale. Les années d'École sont les plus riches de sa vie en rencontres et en expériences intellectuelles. Il fréquente non seulement les autres élèves physiciens, mais aussi les élèves littéraires, philosophes, avec lesquels il a des discussions passionnées sur les mouvements politiques de l'époque.

Il est reçu brillamment à l'agrégation de physique-chimie en 1956. En pleine guerre d'Algérie, il obtient un sursis militaire, et enseigne un an en classes préparatoires au lycée Champollion de Grenoble de 1956 à 1957, puis il est incorporé dans la marine, en tant que scientifique du Contingent à Toulon, puis à l'Observatoire de Paris.

À la rentrée 1959, il est nommé professeur de physique au lycée Mignet d'Aix-en-Provence où il rencontre Monique Le Cars, documentaliste dans ce lycée, qu'il épouse le 24 août 1961 à Rennes. De cette union sont nées Isabelle (1962), Laurence (1965) et Juliette (1967). Dès 1962, la famille s'installe à Orsay en raison du recrutement

d'Alain comme maître-assistant dans la toute jeune université d'Orsay. Soucieux de davantage de justice sociale, il s'implique fortement dans la vie politique, et les événements de 1968 à Paris sont pour lui un moment exaltant.

De 1962 à 1980, il prépare les candidats aux concours de l'agrégation et du Capes de physique. Ses travaux de recherche aboutissent en 1979 à un mémoire de thèse de doctorat d'État (spectroscopie optique et RF de molécules aromatiques orientées par leur substitution en phase solide monocristalline).

De 1980 à 1995, par périodes de trois ans, il est affecté à des travaux dirigés et travaux pratiques, dans divers services d'enseignement (École d'optique, Deug, Licence, Maîtrise puis Magistère). Dans une équipe du laboratoire de Photophysique moléculaire, en collaboration avec des chercheurs français, néerlandais et américains, il s'intéresse tout particulièrement à la partie expérimentale de la production par photochimie à basse température de biradicaux, avec mesure de leur durée de fluorescence excitée par impulsion laser : le raccourcissement prévu de cette durée, sous l'effet d'un champ magnétique statique, a été observé et a permis d'évaluer la séparation des sous-niveaux de l'état triplet excité.

Le professeur Sydney Leach, qui dirigeait le laboratoire de Photophysique moléculaire se souvient de lui en ces termes : « C'est avec grande tristesse que j'ai appris le décès d'Alain. Mes souvenirs de lui s'étendent sur de longues années, depuis qu'il a rejoint le laboratoire de Photophysique moléculaire à Orsay en 1968, où il a fait sa thèse de doctorat. Alain était un homme de grandes capacités intellectuelles, très, peut-être trop, méticuleux dans sa façon d'aborder des problèmes. Son esprit critique, souvent pertinent, était connu et apprécié pour sa rigueur. Ses travaux scientifiques dans les domaines de la spectroscopie et de la physique moléculaire étaient de grande qualité, expression d'un chercheur ayant des dons d'expérimentation en plus de ses connaissances théoriques approfondies. Il questionnait tout. »

En retraite depuis 1995, il profite de son temps libre pour s'adonner à la marche en montagne, à l'observation et la photographie des fleurs et des insectes. Son esprit curieux et insatiable le pousse à s'intéresser aux nouvelles découvertes dans tous les domaines de la connaissance (informatique, histoire, histoire des sciences, étymologie, architecture...). Tout son entourage se rappelle combien il avait à cœur de partager avec les autres le contenu de ses lectures, des cours et des conférences auxquels il avait assisté. Précurseur pour la prise de conscience de l'urgence écologiste, il milite localement pour diverses causes environnementales.

Après le décès de son épouse en 2010, il s'était installé à Grenoble, près du lieu de résidence de ses trois petits-fils, et il revenait régulièrement passer l'été à Orsay pour profiter d'un climat plus frais et pour mettre à jour ses archives. Notre père est un exemple pour ses trois petits-fils Gilles, Arsène et Simon, qui tous trois débudent des

études en physique. Gilles, son petit-fils de 21 ans est actuellement en 2<sup>e</sup> année au Magistère de physique d'Orsay, sur les traces de son grand-père.

Jusqu'à sa mort, survenue de façon brutale des suites d'un AVC, Alain a gardé son esprit critique, voire rebelle, et son extraordinaire curiosité intellectuelle et combative.

Isabelle, Laurence et Juliette, ses filles

**PAILLARD (Geneviève), épouse GODEFROY, née le 5 décembre 1931 à Paris, décédée le 24 octobre 2018 à Bois-le-Roi (Seine-et-Marne). – Promotion de 1951 S.**



Lorsqu'à la fin de l'année 1996, avant de quitter l'université de Bourgogne, Geneviève Godefroy vint me porter dans mon bureau un tiré à part de son dernier article consacré à la ferroélectricité publié dans les « *Techniques de l'ingénieur, traité d'électronique* », je n'imaginai absolument pas qu'un jour ses enfants souhaiteraient que j'écrive pour l'*Archicube* sa notice nécrologique comme j'avais dû le faire en 2013 pour leur père Lucien Godefroy à la demande de son épouse. Avant d'accepter, comme c'était là son dernier travail, je l'ai ressorti de mes dossiers et sa dédicace était la suivante : « *À Monique et Michel Pauty, cette dernière mise au point pédagogique avant mon départ... En souvenir de tous les moments passés ensemble et avec mes vœux d'un très heureux avenir. Merci pour tout.* »  
G. Godefroy.

Il m'était alors difficile de ne pas tenter de faire revivre une dernière fois cinquante ans de découvertes bien que je ne sois pas la personne la plus qualifiée pour le faire.

Geneviève Léa Paillard est née à Paris (13<sup>e</sup>) à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière mais ses parents Maurice Paillard, initialement instituteur devenu ensuite inspecteur des Bâtiments scolaires et son épouse, sans profession, demeuraient au 37 boulevard Sadi-Carnot au Perreux-sur-Marne (Seine). Geneviève alla donc certainement dans une des écoles du Perreux en primaire et après un parcours remarquable au lycée Hélène-Boucher, elle entra à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres par le groupe C (sciences expérimentales) en 1951. Deux ans plus tard, après avoir décidé de continuer en physique-chimie, elle obtenait une licence ès sciences physiques, ce qui pouvait alors la diriger vers une carrière dans l'enseignement. C'était l'époque où il fallait passer un diplôme d'études supérieures avant de passer l'agrégation. Ce premier travail de recherches, elle le fit dans le laboratoire de Jean Lecomte (1898-1979), le spécialiste du rayonnement infra-rouge et sa première publication parut



dans le *Journal de Physique et le Radium*, 1955, t. 16, p. 281 : « Contribution à l'étude des solutions de gaz par spectroscopie I.R. »

En 1955, elle obtenait l'agrégation de sciences physiques. C'est lors de la préparation à l'agrégation qu'elle rencontra son futur époux, Lucien Godefroy. Normalien et agrégé préparateur, il lui avait fait découvrir les applications de l'oscilloscope cathodique, de la gamme CRC sans doute, les Tektronix étant plutôt réservés aux chercheurs. Elle fut alors nommée en classe de première et en terminale au lycée de jeunes filles de Périgueux. De juin 1950 à novembre 1954, le lycée a été rénové et agrandi d'après les plans de l'architecte M. Legendre, notamment par l'extension d'une aile édifiée en 1933. Cette opération a permis l'ajout de salles de conférences, d'études, de gymnastique et de musique, ainsi que de dortoirs ; les travaux, faute d'argent, furent arrêtés et reprurent en 1958 mais Geneviève était partie. Je ne lui ai jamais posé la question de savoir si lors de son passage elle avait fréquenté des collègues du lycée Bertran-de-Born de Périgueux ni si elle avait connaissance du Cabinet de physique valorisé depuis par Francis Gires. Mais il faut reconnaître qu'en 1955, je n'avais que 15 ans – le matériel ancien, dans mon esprit, devait laisser la place à du matériel plus moderne ! Évidemment, 40 ans plus tard je n'avais plus tout à fait la même optique... et « garder au maximum le matériel ancien » fait partie du très heureux avenir que m'avait souhaité Geneviève Godefroy ! mais ce n'est pas toujours facile d'y arriver. Si le matériel en cuivre ou laiton a droit de cité dans les musées, la quasi-majorité des appareils des années 1960-1980 fut vouée à la destruction et c'est bien dommage ; par exemple où sont passés les premiers lasers hélium-néon qui permettaient de faire en amphithéâtre des expériences de cours spectaculaires sur la diffraction ? Et les premiers lasers à doubleur de fréquences ?

C'est alors qu'elle demanda son retour à Paris comme agrégée préparatrice à l'ENS de Sèvres où elle restera jusqu'en 1962. Au cours de cette période, elle épousa Lucien Godefroy, le 15 avril 1957 au Perreux-sur-Marne. Ils eurent deux enfants, René né le 28 novembre 1958 et Odile née le 27 avril 1961. Geneviève Godefroy au cours de cette période dirigea les travaux pratiques et les travaux dirigés pour les élèves de seconde année de l'ENSJF et prépara les élèves de quatrième année à l'agrégation. Elle passa un diplôme de troisième cycle en physique du solide et en 1962, elle devint maître-assistante à la faculté des sciences de Paris, plus spécialement chargée du cours relatif à l'électricité. Pour la recherche, elle fut rattachée comme son mari au laboratoire de Pierre Aigrain à l'ENS et elle soutint ses thèses de doctorat d'État le 21 juin 1963. C'était l'époque où il fallait un deuxième sujet. Sa première thèse était consacrée à la « *Répartition de potentiels dans les diélectriques, applications aux céramiques de  $TiO_3Ba$*  », la seconde était relative à la « *Structure des métaux liquides* ». Un avis très personnel à ce sujet, j'ai toujours regretté la suppression de ce second sujet qui ne pouvait certes pas être comparé à la thèse latine des facultés de lettres

mais pouvait ouvrir l'esprit du candidat à un sujet nouveau. Geneviève Godefroy connaissait très bien mon avis sur cette question.

L'année 1963 est une année charnière pour toute la famille Godefroy. Lucien Godefroy qui venait aussi de passer sa thèse de doctorat, sur la « *Photométrie différentielle des rayons X : application à la magnétostriction du ferrite de cobalt* », abandonne son poste de maître-assistant à la Sorbonne pour un poste de maître de conférences à la faculté des sciences de Dijon, tandis que son épouse y devient maître assistante. Tous les deux vont alors lancer un laboratoire consacré initialement aux diélectriques mais qui rapidement se dirigera vers la ferroélectricité. Lucien Godefroy va publier dans *l'Encyclopaedia Universalis* un article remarqué sur ce sujet. Geneviève Godefroy va rester deux ans maître-assistante, elle sera alors chargée des TD de thermodynamique, d'électricité et d'optique et elle renouera avec la préparation à l'agrégation de physique (montages et écrit). La préparation des montages n'était pas pour elle des plus faciles à Dijon : la faculté des sciences de Dijon n'était pas l'ENS même si un peu de matériel plus moderne y avait complété le matériel ancien au moment du transfert de la faculté du centre-ville sur le campus de Montmusard six ans avant. Il fallait beaucoup de courage et d'ingéniosité pour refaire les expériences décrites dans le polycopié de P. Gastebois « Le montage de Physique à l'Agrégation » comme « Les aberrations d'un système centré » ou « Les propriétés des plaques photographiques »... Ces montages sont bien loin de l'utilisation actuelle du smartphone comme appareil photographique et il y a 60 ans nous tirions les copies à l'ammoniac !!!

Toute la famille Godefroy arrive donc en Bourgogne et s'installe à Saint-Apollinaire, rue des Clairs Logis proche du campus, mais rapidement elle part à Dijon, rue du Docteur Laguesse... Est-ce à cause de cette rue que leur fille, Odile fera carrière à l'Institut Pasteur de Lille ? Ce docteur Laguesse (1861-1927), renommé pour ses travaux sur le pancréas et l'insuline était né et décédé à Dijon... Geneviève devient maître de conférences à la faculté des sciences de Dijon ; c'est le moment de la création des Deug et elle prend en charge des cours de 1<sup>re</sup> année (MP ou PC) : mécanique, électricité, optique ou de seconde année : électromagnétisme, relativité, éléments de mécanique quantique. En 1967, elle passe professeur sans chaire et elle le restera jusqu'en 1976. Lucien Godefroy va devenir doyen de l'Unité d'enseignement et de recherche : mathématiques, informatique, physique et chimie (MIPC). Geneviève Godefroy sera membre du jury de l'agrégation de physique de 1968 à 1970 puis membre du Conseil de la Société Française de Physique de 1972 à 1974. Dans ce cadre, la Société Française de Physique lui confia le rôle de secrétaire générale pour le Congrès général de la Société française de Physique à Dijon en 1975, soit onze colloques en parallèle. Geneviève, et sa fille Odile, se dépensèrent sans compter pour la réussite de ce dernier, elle réussit à fédérer tous les laboratoires dijon-

nais de physique malgré certaines rivalités et peu à peu, ceux-ci travaillèrent plus en commun. Finalement ce fut un très grand succès. En 1976, Geneviève devient professeur titulaire, elle le restera jusqu'à sa retraite en 1994. Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques en 1971, elle en devint officier en 1976. Elle fut décorée de l'Ordre national du Mérite comme Chevalier en 1983 et en devint Officier en 1994.

Elle va assurer divers enseignements au fil des années : cours et travaux dirigés des propriétés de la matière en maîtrise de sciences et techniques ; de mécanique quantique en licence de sciences physiques ; de thermodynamique et thermostatique en licence de physique. À ce sujet, il me revient à l'esprit que deux ans avant sa retraite, un étudiant mal intentionné (ou passionné) fit disparaître son cours de thermodynamique, fruit de trente ans d'évolution ; le moment de panique passé, ses anciens élèves devenus ses collègues et aussi quelques étudiants apportèrent leurs anciens cours pour l'aider à refaire le sien ! Dans une situation identique, je l'aurais moins bien supporté !!!

Les programmes au fil des réformes se modifient, c'est ainsi qu'elle enseigna les propriétés physiques des solides, la cristallographie approfondie en maîtrise de physique. Elle continua aussi l'enseignement pour la préparation à l'agrégation et pendant la période 1976-1980, nous avons travaillé en trio avec son mari. Nous partageant suivant nos sensibilités le programme du concours, nous avons fait une très bonne équipe... ayant eu dès le début de notre « association » 6 reçus à l'agrégation et, l'année suivante, la major ! En 1980, de nouvelles restructurations nous firent abandonner cette préparation. Attachée à l'enseignement, elle a alors accepté de 1980 à 1988 de faire partie du Conseil du département de physique, qui gérait l'enseignement mais pas la recherche, et en a été directrice en 1985.

Dans le cadre des enseignements spécialisés, Geneviève Godefroy est intervenue dans un DESS consacré aux céramiques et plastiques en cogestion avec le département de chimie et dans le troisième cycle de Physique : diélectriques, défauts ponctuels dans les solides ioniques, théorie des bandes, transitions de phase et évidemment ferroélectricité.

Après ce rappel des divers enseignements auxquels elle a participé, base de la double fonction enseignant-chercheur, il nous faut parler aussi de son dévouement dans les diverses fonctions administratives, comme les comités de direction de laboratoires types « Optique des semi-conducteurs » LA n° 154 dirigé par M. Balkanski, la direction du laboratoire de physique du solide de Dijon (Ura 785) pendant 5 ans (1986-1991). Elle fut aussi membre du Conseil scientifique de l'université de 1981 à 1989. J'ai toutefois un regret pour elle, nous en avons parlé ensemble : bien qu'elle ait été rapporteur général adjoint au Comité consultatif régional de la recherche et du développement de la technologie (1984-1986), sa candidature pour en devenir directeur ne fut pas retenue. Pourtant je suis certain que sa sagesse aurait été bien

nécessaire ! C'est ce qu'elle allait montrer de 1986 à 1994 quand elle devint directrice du Centre de recherche en diffractométrie (Ceredi), où l'URA 785 et l'URA 13 se partageaient le diffractomètre 4 cercles Enraf-Nonius. Ce centre devint par la suite le Sercamat, regroupant physiciens et chimistes des URA 1796 et 9953 afin d'élargir l'activité vers le transfert technologique.

Terminons par un survol de ses activités de recherche. Elles aboutirent à la mise en place de la cristallogénèse du titanate de baryum jusqu'à l'obtention de monocristaux monodomains de qualité optique et de dimensions suffisantes pour les applications. Puis vinrent les études, sur ces monocristaux, des perturbations apportées par des dopages systématiques, des réductions, des oxydations afin de modifier leurs propriétés diélectriques et optiques (effets photoréfractifs). Ces études nécessitaient la compréhension à l'échelle microscopique des évolutions de la dynamique de réseau, des transitions de phase et des structures atomiques ou électroniques.

Outre les études sur le titanate de baryum, la cristallogénèse fut étendue à des composés  $A_2BX_4$  (par exemple  $A = \text{Cu, Rb}$  ;  $B = \text{Pb, Sn, Zn}$  ;  $X = \text{Br, Cl, I}$ ) et de leurs solutions solides avec substitutions progressives en sites A, B ou X pour des études des transitions de phase et de structure.

Toutes ces recherches furent rapportées dans une centaine de publications, plus d'une centaine de conférences ou présentations dans des congrès internationaux notamment, ceux de ferroélectricité qui furent organisés par les époux Godefroy à Dijon : la 2<sup>e</sup> réunion française de ferroélectricité en 1969, le 2<sup>e</sup> congrès européen de ferroélectricité et finalement le 7<sup>e</sup> congrès européen de ferroélectricité en 1991.

Elle dirigea sept thèses de doctorat d'État, une vingtaine de thèses de 3<sup>e</sup> cycle, deux « nouvelles » thèses et une thèse de doctorat d'Université. Elle fut associée à une quinzaine de contrats Cnet, DGRST, DRME, ATP CNRS, RCP. Parmi ses relations internationales on peut citer les laboratoires ETH de Zürich avec le professeur Arend docteur *Honoris Causa* de l'université de Bourgogne, devenu un ami, l'EPFL de Lausanne, l'Académie des sciences de Prague, l'Académie des sciences de Moscou, l'université d'Osnabrück, le laboratoire national d'Oakridge, l'université de Québec.

Tous ses travaux s'achevèrent par la publication que nous avons citée au début de notre notice sur la ferroélectricité et dont nous reproduisons les dernières lignes.

*En conclusion, il semble nécessaire et très important de continuer à mener une recherche en ferroélectricité, l'objectif étant de trouver pour chacune des applications envisagées le ferroélectrique le mieux adapté et le plus performant, le développement et le transfert étant assurés pour les plus belles réussites.*

Les développements les plus récents des films minces ferroélectriques à l'échelle nanométrique feront certainement partie des belles réussites en devenir rapide !

En 1996, devenue professeur émérite, Geneviève Godefroy a quitté la scène scientifique officielle, la physique qui avait été son champ d'élection va en disparaître... Nous n'aurions jamais imaginé qu'elle allait tirer un grand trait final. C'est ce qu'elle fit... Soucieuse sans doute de continuer à accueillir ses petits-fils Bruno, Yannick, Gaël et Simon, soit à Dijon, soit à Passavant-la-Rochère, elle se transforma en conteuse pendant que leur grand-père leur montrait les expériences de physique de sa jeunesse. Elle était devenue une conteuse professionnelle faisant de nombreuses animations dont elle nous entretenait pendant que son mari montait personnages et décors ! mais là encore, l'âge venant il lui fallut tirer un second trait d'autant plus que son mari nécessitait des soins de plus en plus fréquents. Mais avant ce trait définitif sur ses contes, ce fut pour moi un grand plaisir de l'aider une nouvelle fois en trouvant les crédits pour faire venir le conteur scientifique Philippe Berthelot, ingénieur, diplômé de l'École nationale supérieure des industries chimiques de Nancy, qu'elle admirait. Cela se fit dans le cadre de la *Fête de la science* 2011 à Saint-Apollinaire car il lui avait été impossible d'en trouver elle-même le financement : celui-ci fut assuré par le Centre de culture scientifique et technique de Bourgogne et la municipalité de Saint-Apollinaire. Berthelot présenta « 1609, Galilée, la première guerre des étoiles ». Galilée, qui en quelques mois, avait découvert et porté à la connaissance de tous une nouvelle vision du ciel, malgré les sectarismes religieux ou corporatistes ! Berthelot a illustré le processus de la découverte pour démystifier la science et la mettre à portée de tous, ainsi que... l'aurait souhaité Galilée lui-même. Ce fut un succès et le rideau se referma pour Geneviève. Mais j'avais pu réaliser son dernier rêve, je lui devais bien cela après tant d'années passées ensemble sans beaucoup de nuages entre nous deux.

De temps en temps j'avais de ses nouvelles. Elle avait su se faire de vrais amis grâce au club d'informatique de la SNCF. Ils furent pour elle un vrai réconfort au moment de la mort de son mari. Comme je l'avais fait depuis une dizaine d'années, je continuai de l'inviter pour les expositions que je faisais à Saint-Apollinaire où nous habitons. Mais le 12 janvier 2015 (nous conversions par courriel), elle répondit à mon invitation à l'exposition Jacques Laudy, l'un des créateurs du journal *Tintin*, une de mes passions : « *J'ai réfléchi à votre exposition sur Jacques Laudy. C'est très agréable et bien amical que vous me proposiez de me recevoir un matin... Mais je ne suis plus assez ouverte et intelligente pour retenir et comprendre tout le travail que vous feriez spécialement pour moi !!! En plus, je me perdrai en voiture sur une route que je n'ai plus l'habitude de prendre. Je vous embrasse, vous et Monique...* »

Nous nous sommes rencontrés quelques mois plus tard dans la salle d'attente de nos médecins. Elle allait bientôt quitter Dijon pour rejoindre Bois-le-Roi où habitait son fils René, qui, après l'ENS et l'agrégation avait réalisé son rêve de devenir professeur de mathématiques dans un lycée.

Elle est décédée le 24 octobre 2018 à Bois-le-Roi et le 30 octobre elle rejoignait son mari au cimetière de Passavant-la-Rochère.

Geneviève Godefroy était le sérieux même et pourtant afin de terminer cette évocation, je la vois très bien me dire : « Mais Michel, vous n'allez quand même pas terminer en parlant de 'mes dents de loup' ajoutant « ... *enfin, si cela vous fait plaisir !* ». J'ai toujours essayé de me faire plaisir, alors j'en parle : 'Madame Godefroy'<sup>1</sup> était une excellente cuisinière... Un jour elle nous fit ses « Dents de Loup » les mêmes que celles qu'elle mangeait à Passavant. Je ne connaissais pas ces délicieux petits gâteaux, elle me donna la recette et avec mon épouse nous avons acheté la plaque « dents de loup ». Nous avons fait ces gâteaux mais hélas... je n'ai pas retrouvé sa recette, peut-être ses enfants et petits-enfants sont-ils dépositaires d'un tour de main secret...

Michel PAUTY, professeur émérite à l'université de Bourgogne

#### Note

1. Pour nous, elle était en effet 'Madame Godefroy' et son mari... c'était le père Godefroy, voire le pépé !

**LAMY (Marcel, Pierre), né le 10 septembre 1930 à Saint-Marcel (Indre), décédé le 11 octobre 2017 à Montigny-le-Bretonneux (Yvelines). – Promotion de 1952 I<sup>1</sup>.**



C'est au sud-ouest du Berry que Marcel Lamy vit le jour en 1930, dans la bourgade de Saint-Marcel. Sa famille y était enracinée depuis des générations. On est là dans cette petite région naturelle que l'on appelle le Boischaud Sud, où la vigne est attestée depuis l'époque romaine. Ainsi les Lamy étaient vigneron, comme les Soudrain, les Verdy et autres aïeux de notre ami. Si ce dernier ne vécut jamais à demeure à Saint-Marcel, il ne cessa, durant des décennies, d'y retourner et l'on peut vraiment dire que son enfance baigna dans un milieu populaire et rural, encore si riche, à l'époque, de gestes, d'intonations, de toute une culture transmise de génération en génération. Bien plus tard, Marcel Lamy décida de rédiger un singulier dictionnaire du pitolat, le patois de sa commune natale. Aujourd'hui propriété des archives départementales de l'Indre, ce dictionnaire est un magnifique document dont les historiens et ethnologues tireront certainement grand profit. Agrémenté de dessins, nourri de précisions phonétiques, il dit mieux que tout commentaire l'attachement que Marcel Lamy a porté toute sa vie à la terre de ses origines<sup>2</sup>.

Son enfance et sa jeunesse, c'est à Bourges, cependant, qu'il les passa. C'est en effet dans la préfecture du Cher, à une centaine de kilomètres de Saint-Marcel, que s'étaient installés ses parents après que son père fut entré « aux chemins de fer », ainsi que l'on disait à cette époque où la multiplicité des compagnies ferroviaires rendait fastidieuse leur désignation précise. Marcel Lamy était fils unique. Au lycée Alain-Fournier il s'affirma tout de suite comme un très bon élève. Ses matières de prédilection étaient alors les sciences, à tel point qu'il se rêva un temps en médecin. Il affectionnait aussi le dessin. Et lisait beaucoup, déjà. Comme pour de nombreux jeunes gens, l'année de la classe terminale fut pour lui décisive. Ni plus ni moins, elle décida de tout le cours ultérieur de sa vie. En cause, la rencontre qu'il fit de Pierre Kaufmann (1936 l), son professeur de philosophie, bientôt universitaire. Le choc fut grand. À la date du 6 octobre 1947, le jeune Lamy notait dans son journal intime : « Je suis décidément jeté dans la philosophie<sup>3</sup>. » Mais Kaufmann fit plus : sûr des capacités de Marcel, il convainquit ses parents de le laisser préparer l'École normale, dont il était lui-même sorti, et, à cette fin, lui fit obtenir une bourse.

On ne sait si son arrivée dans l'hypokhâgne de Louis-le-Grand impressionna le jeune Lamy comme elle avait marqué le jeune Le Lannou (1928 l) vingt-cinq ans plus tôt<sup>4</sup>. Ce qui n'est pas douteux, en revanche, c'est qu'il se jeta à corps perdu dans le travail. Il avait, il est vrai, à rattraper un certain retard sur ses meilleurs condisciples, tout particulièrement en grec. Cette année et les suivantes, il eut pour professeurs de philosophie Henri Dreyfus-Le Foyer (1919 l), Maurice M. L. Savin et Étienne Borne (1926 l), qui laissa sur lui une empreinte durable. Recalé en 1950 et 1951, il ne désarma pas, redoubla d'efforts et fut reçu au concours de 1952, qu'il avait présenté comme angliciste, 4<sup>e</sup> sur 33. Ce furent alors ses années normaliennes et aussi celles de sa spécialisation définitive en philosophie. Années riches et formatrices, qu'il aimera à évoquer toute sa vie durant. L'École normale de ce temps comptait des philosophes d'exception, en particulier Michel Foucault (1946 l), qui le marqua profondément. Une autre sommité, Gaston Bachelard, alors au faite de sa gloire académique, dirigea son mémoire de DES, intitulé *La Biologie romantique* et soutenu en 1955. Ses études de philosophie permirent à Marcel Lamy de conserver le contact avec les sciences, sa première passion intellectuelle, ce qui n'était pas pour lui déplaire. La présentation du concours de l'agrégation, notamment, commandait en ce temps-là de produire un certificat obtenu dans une faculté des sciences. Ce fut, dans son cas, un certificat de biologie et l'occasion de suivre l'enseignement du grand zoologue Pierre-Paul Grassé : autre influence féconde. Marcel Lamy fut reçu à l'agrégation en 1956, 11<sup>e</sup> sur 23.

Son intégration dans le corps des professeurs agrégés marqua, si l'on veut, la fin de sa période de formation. Quelques semaines plus tard, un autre événement acheva de le projeter dans une nouvelle étape de sa vie : son mariage avec Marie-Thérèse Boucher, berrichonne comme lui et étudiante en anglais à la Sorbonne.

La carrière de Marcel Lamy démarra alors que la guerre d'Algérie battait déjà son plein. Passé quelques mois au lycée climatique de Gérardmer, précisément en janvier 1957, il dut ainsi rejoindre le contingent stationné sur l'autre rive de la Méditerranée, qui ne cessait d'enfler par suite du cours des « événements ». Des quinze mois qu'il passa sur place, de sa confrontation personnelle avec la guerre, il parlera très peu par la suite, à l'instar de tous ces appelés qui furent brutalement plongés dans la fournaise algérienne et qui en revinrent marqués pour la vie. Du moins, il tira de cette expérience un intérêt qui ne le quitta jamais pour l'histoire militaire, tout particulièrement pour l'histoire de la Première Guerre mondiale, ainsi que pour la philosophie politique. On peut avancer que son goût, mieux, sa passion pour Machiavel, qu'il ne cessa de lire et de relire ensuite, et auquel il consacra un article important<sup>5</sup>, ont germé sous le soleil de Cherchell bien plutôt que dans la cour aux Ernest.

Marcel Lamy revint en France au printemps 1958. D'abord nommé au lycée de Laval, il fut rapidement affecté à Rennes, au lycée de l'avenue Janvier, le lycée historique de la ville, créé sous l'Empire et que l'on venait de baptiser lycée Chateaubriand. C'est dans cet établissement, qui se scindera en deux et dont une partie migrera au nord-est de la ville au cours des années 1960, que Marcel Lamy fera toute sa carrière. Il quitta assez vite le second degré : dès son arrivée on lui avait confié une hypokhagne ; en 1964, il fut nommé en khâgne, avant d'être appelé, en 1969, à effectuer l'ensemble de son service en classes préparatoires. Dès lors, sa vie fut essentiellement tournée vers ses cours, au premier chef les cours de préparation aux concours des quatre puis des deux Écoles normales supérieures littéraires (après la fusion d'Ulm et de Sèvres, de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses), mais aussi le cours dit de « lettres-philosophie » des taupins, qui échoyait traditionnellement à un professeur de lettres ou de philosophie. Ce furent des années de grand labeur, dont ses enfants se souviennent bien : tôt levé, tard couché, ignorant les week-ends et ne s'accordant que de brefs moments l'été, Marcel Lamy se consacra sans retenue à son travail de professeur. Sans doute dut-il consentir à quelques renoncements, ainsi à cette thèse de doctorat sur la philosophie de Bergson qu'il avait un temps projeté de réaliser, mais cette vie tout entière consacrée à ses cours le combla.

Dans la salle de classe, Marcel Lamy, s'il était toujours bienveillant, n'était pas expansif, non du tout qu'il fût hostile à la discussion, tout au contraire, simplement en raison de son tempérament. Mais aussi, encore une fois, sa tâche consistait à préparer ses élèves aux concours, ce qui, évidemment, imposait de ne pas lambiner. Ses cours n'en étaient pas moins remarquables, comme peuvent en témoigner les deux signataires de cette notice nécrologique, qui furent, l'un et l'autre, ses khâgneux à un quart de siècle de distance. Ce qui frappait quand on l'écoutait, c'étaient la force de la pensée et la précision du langage, mais mêlées, unies véritablement dans le raisonnement qui se déployait. Indéniablement, assister au cours de philosophie de



Marcel Lamy, c'était faire l'apprentissage de la rigueur intellectuelle, bien précieux s'il en est, qui, s'il est bien reçu, fructifie toute la vie durant. Tout cela avec ou plutôt dans ce que Robert Uriac a appelé un certain *style*, assis sur trois partis fondamentaux : le souhait de toujours aller aux textes philosophiques eux-mêmes ; la volonté de toujours chercher à retrouver l'intention philosophique qui a motivé chacun de ces textes, où l'on voit, si l'on s'y emploie, la pensée advenir en même temps qu'elle se formule ; enfin, le constant souci de confronter ces textes entre eux, afin de saisir, jusqu'à aujourd'hui, les problèmes philosophiques dans la longue durée de leur formulation et de leur reformulation<sup>6</sup>. En ce sens, il n'est pas exagéré de dire qu'à l'instar de tous les cours de haute volée, ceux de Marcel Lamy se muèrent au fil du temps en une véritable entreprise de création, personnelle et originale. C'est la raison pour laquelle la décision fut prise, après sa mort, de les confier aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Ils y forment aujourd'hui l'essentiel du fonds Marcel Lamy et sont consultables par tous<sup>7</sup>.

Quelque prenante que fût sa charge professorale, Marcel Lamy parvint encore à donner du temps à son métier au-delà de ses attributions statutaires. Ainsi fut-il durant de nombreuses années membre du jury du Capes et de l'agrégation de philosophie, et astreint, lorsqu'il faisait partie d'un jury d'oral, à de longs séjours parisiens qui lui rappelaient ses années passées à l'« École », comme il disait. Il assura de nombreux cours à l'UFR de philosophie de l'université Rennes 1 et s'impliqua dans les dispositifs de formation continue mis en place à l'intention des professeurs du second degré. Il présida pendant plusieurs années aux destinées de l'association régionale des professeurs de philosophie de l'enseignement public, une arène dans laquelle il eut spécialement à cœur de défendre l'intégrité de la discipline philosophique, à l'heure où les sciences humaines triomphantes tendaient à la menacer jusque dans la conception des programmes d'enseignement. Enfin, il se fit militant syndical et, à la fin des années 1960, assumait même les fonctions de secrétaire départemental du SGEN Ille-et-Vilaine.

Marcel Lamy fit valoir ses droits à la retraite en 1995. Mais il continua à travailler, beaucoup, ce qui, pour lui, signifiait d'abord et avant tout lire, relire et relire encore, inlassablement, les textes de la grande tradition philosophique. Sa tâche fut en quelque sorte stimulée par les conférences que prit l'habitude de lui commander le Cercle de réflexion universitaire du lycée Chateaubriand. Le « CRU de Chatô », comme on abrège parfois son nom, était né au cours des années 1990. L'essentiel de son activité consista vite à organiser un cycle annuel de conférences en rapport avec les questions figurant au programme des différents concours – littéraires, scientifiques etc. – préparés au sein de l'établissement. Dès lors, Marcel Lamy devint le plus zélé conférencier du CRU. Ces conférences lui plurent énormément, et parce qu'elles lui fournirent l'occasion de retrouver le contact des élèves, et parce qu'elles

lui servirent à structurer son travail de lecture. D'autant qu'à la différence de toutes ces années au cours desquelles il avait été comme lié à des programmes, il avait désormais toute latitude pour choisir les textes qu'il se proposait d'analyser oralement. Ses préférences en ressortirent plus nettement : toute sa passion pour Aristote éclata au grand jour, mais aussi sa fascination pour Machiavel et Bergson, déjà évoqués, ou bien, encore, pour Pascal. Par chance, les textes de ces conférences ont été conservés. Une petite équipe de fidèles les a rassemblés ; ajoutés à quelques autres, ils forment la matière d'un livre paru aux Presses universitaires de Rennes en 2019<sup>8</sup>. Comme beaucoup de retraités, Marcel Lamy s'employa à combiner engagement social et quête du bonheur privé. L'engagement social, ce furent les nombreuses heures qu'il donna aux Restos du cœur et à l'association SOS voyageurs. Pour les Restos, il se chargeait, tôt le matin, de faire le tour des boulangeries de Rennes afin d'y collecter le pain invendu. Pour SOS voyageurs, il sillonnait la gare, muni de son brassard, afin de venir en aide aux personnes en difficulté. Sorte de retour aux sources pour celui qui avait passé sa jeunesse tout à côté de la gare de Bourges. Le bonheur privé, ce fut, d'abord et avant tout, celui que lui procura sa famille : son épouse, ses deux filles, Catherine et Claire, ses quatre petits-enfants, son arrière-petite-fille. L'âge venant, il multiplia ses séjours à Montigny-le-Bretonneux, où vivait Catherine, jusqu'à y être installé à demeure, dans un établissement spécialisé, lorsqu'il ne lui fut plus possible de continuer à vivre seul en sa maison rennaise de la rue Charles-Müller. C'est là qu'il s'éteignit en 2017. Il faut encore dire que notre ami fut un catholique fervent. Il parlait peu de sa foi. Il est vrai qu'on est peut-être là au plus intime. En tout cas, on devinait chez lui un engagement spirituel très profond, qui infusait comme silencieusement toute sa vie, et qui l'aida, sans nul doute, à supporter la disparition de Marie-Thérèse en 2007.

Peu d'hommes ont donné autant de leur temps à la discipline philosophique, peu d'hommes ont passé autant de temps à lire les philosophes au cours de leur vie. À l'âge de dix-sept ans, sur le point de quitter le lycée Alain-Fournier pour le lycée Louis-le-Grand, Marcel Lamy confiait ainsi ses doutes à son journal intime : « Ai-je au moins l'étoffe d'un bon philosophe ou ne resterai-je qu'un obscur professeur dans un petit lycée de province ?<sup>9</sup> » Sa vie entière a répondu pour lui : si discret fût-il, Marcel Lamy aura été un grand, un lumineux professeur<sup>10</sup>.

Jean LE BIHAN, Robert URIAC

Les cours avaient lieu dans une petite salle du lycée Chateaubriand de Rennes. Nous étions une douzaine, peut-être une quinzaine, disposés en U, dans cette option « Ulm-Sèvres » de la khâgne. Monsieur Lamy arrivait et posait un cartable assez léger sur le bureau. Il en sortait les photocopies, extraits de textes sur lesquels allait porter le cours. Nous lisions les auteurs. Les uns après les autres, dans l'ordre

chronologique, de Parménide à nos jours. Le cours commentait les textes que nous avions sous les yeux, avec clarté, concision, presque sans notes. Les concepts importants étaient écrits au tableau de cette écriture petite et très précisément formée que nous retrouvions, en rouge, sur nos copies. Nous étions fortement invités à aller chercher le livre d'où ils étaient tirés. Il parlait à mi-voix, – ce qui obligeait à la plus grande attention –, d'une façon simple, limpide. Peu d'échanges : nous écrivions et nous apprenions.

Nous sommes aujourd'hui écrasés par des évaluations de toutes sortes visant à *mesurer* le « rayonnement » d'un enseignant ou par des suggestions pédagogiques nous invitant à « mettre l'élève au cœur de l'apprentissage »... Monsieur Lamy balaie tout cela avec évidence, restant lui-même fidèle à la très ancienne tradition du commentaire de textes philosophiques. Pour ma part, et je suis sûre de ne pas être la seule, je ne compte pas le nombre de cours que j'ai donnés sur *La Poétique* d'Aristote, le *Théétète* de Platon ou le *Livre XI* des *Confessions* d'Augustin, pour ne prendre que quelques exemples..., cours délivrés directement à partir de mes notes, restitution que j'espère à peu près juste, transmission non pas d'un maître, parce qu'il ne cherchait pas à entrer en contact personnel avec nous, mais d'une exigence de précision et d'une clarté de pensée qui marquent à vie.

Que ce petit mot soit aussi pour moi l'occasion de rendre hommage à d'autres professeurs collègues de monsieur Lamy au lycée Chateaubriand de Rennes et de les remercier. Ils continuent de m'accompagner.

Violaine ANGER (1983 L)

On peut retrouver la recension du livre de Marcel Lamy : *Moments de philosophie : lectures, notions, méthode*. dans *L'Archicube* n° 27, sous la plume de Jean Hartweg (1966 l).

### Notes

1. Remerciements à Catherine et Claire Lamy ainsi qu'à Pierre Campion pour leur relecture.
2. Aux archives départementales de l'Indre, la cote de ce manuscrit est F 2116. On peut le consulter en ligne : <http://www.archives36.fr/r/443/dictionnaire-du-patois-de-saint-marcell>.
3. « Au vent des routes », journal manuscrit de Marcel Lamy (1947-1948) (coll. C. Lamy).
4. Maurice Le Lannou, *Un bleu de Bretagne*, Paris, Hachette, 1979, p. 175-176.
5. Marcel Lamy, « Machiavel : morale et politique », *Revue de l'enseignement philosophique*, avril-mai 1980, p. 18-33.
6. Robert Uriac, « Introduction. Marcel Lamy, professeur de philosophie », dans Marcel Lamy, *Moments de philosophie. Lectures, notions, méthode*, textes édités par Pierre Campion, Pierre-Henry Frangne, Jacqueline Lagrée, Jean Le Bihan et Robert Uriac, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 7-13.
7. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine 286 J – Fonds Marcel-Lamy. Les cours à proprement parler sont cotés 286 J 4-45.

8. Marcel Lamy, *Moments de philosophie...*, *op. cit.*  
 9. « Au vent des routes », *op. cit.*, 29 juin 1948 (coll. C. Lamy).  
 10. Pascal SIMON, « Marcel Lamy, discret et grand professeur », *Ouest-France*, 4 décembre 2017.

**FRÈREJACQUE (Daniel)**, né le 23 juillet 1931 à Neuilly-sur-Seine (Seine), décédé le 10 janvier 2013 à Paris. – Promotion de 1952 s.



Daniel était petit-fils de normalien (Prosper Lemerrier 1878 s), petit-neveu de normalien (Christian Pfister 1878 s), et fils de cloutier, Marcel Frèrejacque, éminent chimiste organicien, sous-directeur au Muséum national d'Histoire naturelle ; entrer à l'ENS faisait tout naturellement partie de ses ambitions lorsqu'il était en Taupe à Louis-le-Grand. Bien qu'un moment tenté par l'X où il avait été reçu 5<sup>e</sup>, il se décida pour l'École où il entra en 1952.

Ce furent des années fécondes tant en termes de savoirs acquis qu'en termes d'amitiés profondes auxquelles il devait rester fidèle tout au long de sa vie. Reçu à l'agrégation de physique en 1956, il quitta Paris pour le service militaire, dans un premier temps à Nîmes, où il retrouva des camarades de promotion dont son futur beau-frère, James Hiéblot, puis à la base aéro-navale de Saint-Mandrier qu'il ne quitta qu'à la fin de son service qui durait à l'époque vingt-sept mois.

De retour à Paris en 1959, il rejoignit un groupe de physiciens qui travaillait à construire l'équipement nécessaire aux premières expériences de physique des hautes énergies, au laboratoire de l'accélérateur linéaire d'Orsay. Il y prépara sa thèse sous la direction du professeur Hans von Halban, puis d'André Blanc-Lapierre (1934 s), sur la structure magnétique du proton, thèse qu'il soutiendra en 1964. À la demande du professeur Alfred Kastler (1921 l) qui faisait partie de son jury de thèse, le second sujet fut consacré à l'optique non-linéaire. Il avait pu réaliser les travaux nécessaires à sa thèse sur les premiers ordinateurs mis à la disposition des Universités et effectuer des simulations de machines à transmission chiffrée, qui lui valurent d'être nommé expert auprès du Premier ministre.

Fin 1964, Daniel partit pour les États-Unis, en tant qu'attaché scientifique près l'ambassade de France à Washington, pour les questions scientifiques, techniques et spatiales. Il était en charge également de différentes missions pour le compte de la délégation à la recherche scientifique et technique (DGRST) puis pour la délégation à l'informatique lors de la création de cette dernière. Il occupa ce poste pendant trois ans, seul d'abord, puis assisté pendant une année de Jean-Claude Lehmann

(1959 s). Durant cette période il eut des contacts et des échanges suivis avec l'Administration Johnson, la National Academy des Sciences, les grands industriels et les Universités notamment en matière d'évolution et d'emploi des systèmes informatiques. Représentant du centre national d'études spatiales (CNES) auprès de la Nasa, il suivit le programme de coopération FR1 et participa à l'élaboration des accords entre les deux organismes.

En janvier 1968 en tant qu'observateur dans le cadre du Traité de l'Antarctique il visita les bases américaines de McMurdo, Byrd Station et South Pole station.

Le retour en France en plein Mai 68 ne fut pas simple, Daniel souhaitait développer des activités liées à l'informatique et s'engager activement dans la formation des maîtres dont la qualité conditionnait, à ses yeux, le renouveau de l'enseignement secondaire. Nommé Maître de Conférences à l'université d'Orléans, il assura, durant cinq années, les leçons de physique, exercice classique de préparation au Capes et à l'agrégation. Il assura également la formation à l'informatique et mit en place en liaison avec la faculté de Sciences économiques un enseignement original et très novateur à l'époque intitulé « Informatique et analyse financière ».

En 1971, Yves Rocard (1922 s) lui proposa d'être examinateur pour trois années au concours d'entrée de l'École, section des sciences, il accomplit cette tâche avec beaucoup d'intérêt.

Au printemps 1973, Daniel fut pressenti par des collègues pour un poste de professeur d'Informatique créé à l'UER de Sciences économiques de Paris X-Nanterre et il s'y porta candidat, désireux qu'il était de poursuivre à une autre échelle la coopération avec les économistes, engagée à Orléans. Il effectua en vue de ce changement d'université une tournée des grandes universités américaines pour s'informer de l'utilisation de l'informatique dans la gestion universitaire notamment pour les questions de personnels, inscriptions, examens, aides à la décision et planification budgétaire. Une fois installé à Paris- X il s'efforça de préconiser une série de mesures pour la mise en œuvre de l'informatique dans le quotidien de l'université. Par la suite l'OCDE l'invita à participer en tant qu'expert aux travaux du groupe sur la gestion des Universités.

À sa prise de fonctions à Paris-X, Daniel assurait le cours d'introduction aux méthodes informatiques et à la programmation destiné aux étudiants de licence de sciences économiques. Puis le président René Rémond (1942 l) lui demanda d'être son conseiller pour les questions liées à l'informatique et de faire du prosélytisme auprès de ses collègues, professeurs des différentes disciplines, pour les sensibiliser à l'intérêt que pouvait présenter pour le développement de leur recherche et de leur enseignement, le traitement automatique de l'information. Parmi toutes les actions menées dans cette perspective, une l'avait particulièrement passionné, il s'agissait

d'une étude menée avec un normalien, spécialiste d'archéologie classique, le professeur René Ginouvès (1945 l) dans le cadre d'une action concertée « Informatique et Sciences Humaines » pour la description d'objets archéologiques. Il s'agissait de constituer une base de données décrivant de manière précise les mosaïques de la Grèce antique. Ce travail devait préparer à la description formalisée de monuments grecs et romains et à la construction d'une base de données sur l'iconographie.

Avril 1974 fut marqué par une crise grave à l'UER de sciences économiques ; sollicité par ses collègues, il accepta de prendre la direction de l'UER qui comptait plus de 3000 étudiants, une centaine d'enseignants titulaires et autant d'enseignants vacataires. Il assuma cette charge pendant trois ans en dépit d'une agitation universitaire souvent violente sur le campus de Paris-X et motivée par les diverses réformes et les modifications de structure qu'elles imposaient. Il retira de cette expérience la conviction qu'une double formation était nécessaire aux étudiants de sciences économiques et qu'ils devaient recevoir des bases solides en mathématiques et en statistiques parallèlement aux enseignements d'économie. En tant que physicien, il était convaincu que les grandes méthodes de traitement du signal devaient être essayées sur les observables des systèmes économiques.

Pendant toute cette période, Daniel maintint des contacts fréquents avec la direction scientifique de l'École pour essayer de définir ce que pourraient être les études en économie et mettre en place une structure d'accueil au niveau du 3<sup>e</sup> cycle pour les étudiants issus des grandes écoles, désireux de parfaire leur formation en économie.

En 1977, Daniel est titularisé professeur des Universités, la même année la famille a la grande joie d'accueillir après les deux aînés Pascal et David un troisième enfant, une fille, Caroline dont Daniel s'occupa beaucoup.

En juillet 78, estimant que l'UER était dotée désormais de structures solides et que le consensus était total sur le problème de la double formation, il souhaita que son mandat ne soit pas prolongé. Dégagé de ses responsabilités à la direction de l'UER, il profita d'une liberté retrouvée pour suivre avec bonheur un enseignement de grec ancien dans un département de l'université qui lui permit de lire les bons auteurs dans le texte, ce dont il n'était pas peu fier. La même année il fut sollicité par le directeur des Études de l'ENA pour être pendant trois ans examinateur au concours d'entrée ; toujours curieux de nouvelles expériences, Daniel se prêta très volontiers à ce nouvel exercice.

Après sa participation au Comité de réforme de l'École, il lui parut logique de se porter candidat à la succession de Jean Bousquet (1931 l) au poste de directeur de l'École normale. Les derniers arbitrages le retinrent avec deux autres candidats dont Georges Poitou (1945 s) et c'est ce dernier qui l'emporta, Daniel n'en conçut aucune amertume et continua de fréquenter la direction de l'École et de participer avec elle aux réflexions sur l'organisation et l'avenir de l'École.

À partir des années 1980, Daniel fréquenta assidûment le laboratoire d'Informatique de l'École où il trouva les contacts et outils utiles à son enseignement et qui lui permirent d'introduire la micro-informatique à Paris X. Parallèlement il était chargé de l'application du Plan « Informatique pour tous » qui était en vogue à l'époque. Jusqu'en 1999, il continua d'assurer outre ses charges d'enseignement, le fonctionnement et la direction du DESS « Bases de données et traitement de l'information », DESS axé sur le thème de l'organisation et de l'utilisation de l'informatique dans l'entreprise.

La retraite venue, toujours très dynamique Daniel ne manquait pas d'activités ; s'intéressant depuis toujours aux dessins d'architecture, il les réalisait désormais sur ordinateur à partir d'algorithmes. Par ailleurs il s'était découvert un goût pour la généalogie et tirait une grande satisfaction de ses recherches qui grâce aux voyages, à la consultation des bibliothèques, registres de mairies et autres archives microfilmées, lui avaient permis de remonter dans la généalogie de sa famille jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il y avait aussi les moments réservés à la famille, il consacra ainsi beaucoup de temps à l'un de ses petits-fils, Adrien, dont il suivait l'évolution avec intérêt et qu'il emmenait fréquemment au Palais de la Découverte.

Les dernières années, il eut à faire face à la maladie, grâce à l'énergie et au courage qui le caractérisaient, il sut l'affronter et mener jusqu'à la fin, une vie pratiquement normale. Il nous quitta le 10 janvier 2013.

Marie-Thérèse FRÈREJACQUE

**GOIMARD (Jacques), né le 31 mai 1934 à La Couronne (Charente), décédé à Paris le 25 octobre 2012. – Promotion de 1955 I.**



Nous nous sommes connus en khâgne, à Louis-le-Grand. Avec un petit groupe de provinciaux, nous avons pris nos quartiers à la cité universitaire internationale de Paris. Nos études étaient entrecoupées de moments de détente ; nos jeux étaient très innocents : cinéma, baby-foot dans le café en face, ou même *Parsifal* à l'Opéra, sous la houlette d'un khâgneux musicien. Nous nous retrouvions, Jacques et moi, pour des séances dominicales de « petit latin ». Sa grande agilité d'esprit et son sens aiguisé de la langue se déployaient dans nos traductions à livre ouvert des *Odes* d'Horace.

Il était considéré dans sa famille comme un vilain petit canard. D'où l'importance essentielle que représentait pour lui la réussite au concours d'entrée à l'École, où il fut admis en 1955. Il fut vite désemparé par la rude camaraderie normalienne.

Il manifestait un mélange de désinvolture et de naïveté qui ne manqua pas d'en faire la cible de canulars puérils. Déçu par l'accueil qu'il trouva à l'École, il s'écarta assez rapidement du monde universitaire classique.

La science-fiction devint bientôt l'objet d'une passion qui ne s'est éteinte qu'avec lui. Son esprit contestataire trouvait là une voie originale, un moyen d'évasion radical hors du carcan familial, des modes universitaires et des engagements politiques. Agrégé d'histoire, il enseigna au lycée de Meaux puis au lycée Henri-IV avant d'être élu à l'université de Paris-I, où il enseigna au département de cinéma, de création récente. D'après le témoignage de ses anciens étudiants, c'était un professeur extraordinaire qui leur ouvrait des horizons insoupçonnés et traçait devant eux des voies nouvelles. Sa grande culture classique faisait merveille auprès de béotiens, qui découvriraient grâce à lui en... Thucydide l'ancêtre du récit cinématographique !

La présentation du scénario de *La nuit du chasseur* (dans *L'Avant-scène cinéma* en 1978) reste une des meilleures analyses du chef-d'œuvre de Charles Laughton. Quant à *2001, l'Odyssée de l'espace*, ce film de Stanley Kubrick fut pour lui un choc fondateur. Il n'hésitait pas, dans son étude magistrale intitulée *Une odyssée formelle*, publiée dans la revue *Fiction*, à affirmer que « le Proust de la science-fiction, c'est le tandem Kubrick/Clarke ». On reconnaît là son goût de la provocation. Il voulait dynamiter les murs qui séparaient les divers domaines de l'imaginaire.

C'est par le biais du cinéma qu'il pénétra dans le milieu fermé de la science-fiction. Celui-ci deviendra bientôt son domaine de prédilection. Il pouvait ainsi donner libre cours aux élans de son âme vagabonde. Mais ce rêveur était aussi un bourreau de travail. Jacques Goimard se lance dans des aventures encyclopédiques, au sens propre du terme. Avec deux autres maîtres de la science-fiction, il publie en 1974 aux éditions *Pocket* la *Grande anthologie du fantastique*. L'ambition est immense. On peut en juger par le titre des divers volumes qui la composent : *Histoires de morts-vivants, d'occultisme, de monstres, de fantômes, de doubles, d'aberrations, de cauchemars...*

On trouve le normalien dans son questionnement. Qu'est-ce que la science-fiction ? : « Un moyen de réconcilier le civilisé moderne avec son imagination, avec son inconscient ». L'inconscient devient une réalité incontournable pour un critique qui aime laisser aller sa plume aux méandres d'une imagination débridée, mais reposant sur un socle solide d'érudition historique et géographique. Il poursuit inlassablement son travail aux éditions du *Livre de poche* qu'il intègre en 1977. Il franchit la ligne subtile qui sépare le fantastique de la science-fiction. « La science-fiction ? Selon certains ce n'est qu'une sous-littérature (...), pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité ». Narquois : « La chose la plus proche de Dieu que nous autres agnostiques reconnaissons ». Moderne : « C'est une contre-culture ou la seule littérature en consonance avec notre époque déboussolée et chaotique. La science-fiction essaie de mettre de l'ordre, des ordres, dans le chaos sans se prétendre définitive ».



Depuis qu'il nous a quittés, les témoignages affluent. Son ami Jean-Pierre Dionnet, créateur de la revue *Métal Hurlant*, rend ainsi hommage à celui qu'il considérait comme son maître « Si, dans un Café du Commerce idéal, je devais le décrire vite, (...) je dirais qu'il est un mélange de Charles Nodier au temps de la Bibliothèque de l'Arsenal, et de Chaval, avec un physique à la Paul Meurisse ». J'ajouterai pour ma part que, derrière une élocution sentencieuse ponctuée par des gestes éloquents, se cachait une âme poétique voguant dans l'espace éthéré de la *fantasy*.

J'ai eu la tristesse de le revoir dans la maison de santé où l'avait conduit la maladie de Parkinson dont il a été atteint les dernières années de sa vie. Mais son esprit était intact. Il avait même conçu un nouveau projet, celui d'une *Encyclopédie de l'étrange*. Ce qui le préoccupait, c'était le sort de la vaste bibliothèque qui contenait ses trois passions : le cinéma, la science-fiction et la bande dessinée. On apprendra avec plaisir qu'elle figure en bonne place dans la célèbre « Maison d'Ailleurs » à Yverdon-les-Bains sur les bords du lac de Neuchâtel, centre de référence en matière de science-fiction.

Il laisse un grand vide auprès de tous ceux qui l'ont connu, et tout particulièrement auprès de son épouse et de sa fille qui assument la lourde charge de perpétuer sa mémoire. La curiosité insatiable de Jacques Goimard, servie par une immense capacité de travail, a été mise au service d'un genre qui traduisait de manière mystérieuse une aspiration à la transformation du monde par les vertus de l'imaginaire. Que sa mémoire se perpétue avec ses contradictions et ses illuminations.

Gérard ABENSOUR (1954 l)

Ce n'est pas à l'École que j'ai rencontré Jacques Goimard, nos promotions étant séparées de cinq ans, mais au lycée Henri-IV, où nous étions collègues, en l'an de grâce 1967-68. Mais je l'avais déjà en grande estime pour avoir lu, dans les *Cahiers du Cinéma*, bible de notre génération, un texte très remarquable : la rigueur de son esprit critique s'y montrait au mieux. Une classe terminale du lycée Henri-IV avait tant persécuté son professeur de français (un ancien normalien) qu'il mit fin à ses jours. Je lui succédaï, si je puis dire, et me concertai avec le professeur d'histoire et géographie de cette classe (passablement traumatisée), Jacques Goimard. En fait, nous nous mîmes à parler de cinéma : nous portions aux nues un film de Vincente Minelli *Some came running*. Mais je découvrais un grand intellectuel, déjà engagé dans d'ambitieux projets éditoriaux, un esprit vraiment encyclopédique, incomparablement supérieur à tous les spécialistes soucieux de délimiter leur domaine. Il me faisait découvrir en quelques mots pénétrants et pertinents la bande dessinée, la science-fiction, le fantastique international.

Puis arriva la grande fête libertaire de Mai 1968. Au lycée Henri-IV tous les professeurs d'âge mûr rentrèrent dans leurs pavillons de banlieue, attendant le retour à l'ordre. Restaient trois *teen-agers*, Jacques Goimard, moi-même et un autre jeune

historien. Ce triumvirat improvisé maintint l'ordre, anima et régula le désordre. Ce furent des semaines exaltantes. Je dois à la vérité de dire que Jacques Goimard approuvait la politique du parti communiste et me reprochait, parfois abruptement, mon penchant pour le désordre et pour l'improvisation. En tous cas, grâce à lui, Mai 1968 se passa très bien, pour nous, et pour le lycée Henri-IV.

Après la fête, les liens se distendent, et d'ailleurs nous nous dispersâmes dans des facultés éloignées. Je ne revis Jacques Goimard que dans des réunions éditoriales. Il se montrait cordial et bourru, me reprochant de ne pas lire *Métal Hurlant*. Mais je lisais avec estime et admiration les articles de critique ou de théorie qu'il donnait au *Monde* dans les années 1970. Pour me donner la mesure de cet écrivain, il m'a fallu lire et étudier de près les douze volumes de son *Anthologie de la littérature fantastique* (co-rédigée avec Roland Stragliati) chez Presse Pocket. Les préfaces de Jacques Goimard constituent un sommet de la critique littéraire : on ne l'a pas assez dit, peut-être en raison de sa publication en livre de poche. L'ensemble, paru au *Livre de Poche*, sur la science-fiction présente, j'en suis sûr, les mêmes vertus.

Jacques Goimard était devenu le grand théoricien de ce qu'on a nommé, faute de mieux, paralittérature et qui n'est pas indigne des littératures dites majeures. J'ai beaucoup lu notre camarade, je ne l'ai pas beaucoup vu et ne peux dire avoir été son ami. Son abord était souvent abrupt. La dernière fois, peu avant sa mort, il me convoqua pour participer à un immense *Dictionnaire de l'étrange* dont il avait pris l'initiative. Je ne lui promis qu'un article sur Patrick Modiano, et je sentis qu'il trouvait mes horizons un peu limités. Il n'importe : j'atteste ici que Jacques Goimard fut le grand maître de l'étrange – l'*inquiétante étrangeté* selon la formule freudienne. Je ne voudrais pas qu'il reste mal connu : c'était un grand esprit, rigoureux et ouvert, marginal et central, un aventurier de l'édition : en somme, le meilleur de ce qu'a pu faire naître notre École.

Jacques LECARME (1959 l)

**PERRIER (Simone)**, née le 1<sup>er</sup> janvier 1935 à Aix-les-Bains (Savoie), décédée le 26 mars 2019 à Chambéry (Savoie). – Promotion de 1955 L.



Simone Perrier, née dans une famille d'origine modeste, d'une mère peu instruite mais aimant l'instruction, passionnée de lecture, et d'un père ouvrier électricien qualifié, troisième enfant d'une fratrie de quatre, devenus tous enseignants, a été une brillante élève du lycée d'Aix-les-Bains, lauréate du concours général en grec et en latin ; normalienne, agrégée des lettres classiques (1959), elle a d'abord enseigné au lycée, à Troyes, à Compiègne, puis à

Aubervilliers, avant d'être nommée en 1965 assistante à la Sorbonne, qu'elle quitta en 1968 pour rejoindre la nouvelle université Paris-VII, où elle fut maître-assistante.

Bien qu'il me soit difficile d'évoquer le souvenir de Simone, tant j'ai du mal à croire à son brusque départ, qui me laisse désemparée, tant elle reste présente pour moi, je ne saurais me dérober au devoir de mémoire, désirant témoigner de mon admiration et de mon affection pour cette amie incomparable. Lorsque nous avons fait connaissance, dans notre vingtième année, j'ai été immédiatement séduite par sa personnalité si attachante, par son charme, par sa vive intelligence, par sa générosité ; et je n'ai jamais été déçue...

Durant nos années d'École, partageant les mêmes convictions « de gauche », nous sommes allées ensemble à de nombreuses manifestations. Elle a ensuite activement participé aux événements de Mai 1968 à Paris, et elle a contribué avec des collègues à créer en 1970 l'UFR de l'université Paris VII, STD (Science des Textes et des Documents).

Elle a toujours montré un vif intérêt pour « les choses de la vie », en tous domaines ; elle a notamment pris part à l'enseignement en prison : elle a été appelée à diriger en 1995 la Section des Étudiants Empêchés (SEE), qui dispensait cet enseignement. Toujours attentive à ses responsabilités, elle préparait avec grand soin ses cours, fort appréciés de ses étudiants.

Ses travaux ont porté surtout sur la poésie française de la Renaissance, comme en témoignent d'excellents articles sur Marot, Scève, Du Bellay, Ronsard ; et aussi sur Montaigne. Elle a organisé, souvent avec Françoise Charpentier, de nombreuses Journées d'études sur la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, sur Scève, Du Bellay, Marguerite de Navarre, Georgette de Montenay, et a pris soin de publier les communications dans la revue *Textuel*.

Nous avons tous apprécié sa finesse, la sûreté de ses jugements, la qualité de son écriture : chez elle la vivacité de l'intelligence s'associait à une sensibilité toujours présente. Et les auteurs réputés difficiles, comme Scève ou Montaigne, ont toujours attiré son attention, stimulant sa curiosité, « encourageant » en quelque sorte sa capacité à creuser un texte pour en dévoiler les arcanes.

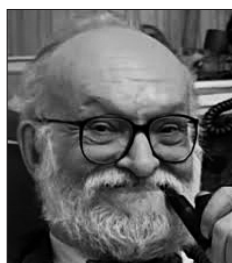
Rappelons-nous encore que Simone, dont la brillante intelligence n'a jamais cessé de susciter mon admiration, a toujours su rester à l'écoute des autres – non seulement des membres de sa famille, mais aussi des amis, des camarades, ou des personnes dont la situation était difficile, quelle qu'en soit la raison –, partageant leurs joies, leurs peines, et s'efforçant de les aider. C'est cette forme d'échange que je regrette tout particulièrement, et ma reconnaissance à son égard n'a d'égale que l'affection que je lui porte, une affection que la mort ne saurait faire disparaître. Comment ne pas penser au « poème de l'amitié » que composa saint Augustin dans le quatrième

livre de ses *Confession*, pour évoquer son désarroi lorsqu'il perdit un ami auquel il était si profondément attaché qu'il le nommait, à la suite d'Horace, « la moitié de son âme » ? Et il interroge alors avec subtilité le mystère des larmes, qui changent étrangement en douceur son amertume.

Si, dans le chagrin que me cause sa perte, mon cœur se couvre de ténèbres comme celui d'Augustin, il me reste le souvenir vivant d'une personne particulièrement attachante, et en lui disant adieu, je voudrais témoigner de ma peine à ses proches, à ses trois fils tendrement aimés, Pierre-Yves, Alain et Gilles Gabay, à son frère Hubert (1965 l), à son compagnon, notre ami Michel Sandras, en attestant que sa lumineuse image ne saurait s'effacer de notre cœur.

Gisèle MATHIEU-CASTELLANI (1955 L)

**ABRIBAT (Jean-Paul), né le 29 juin 1934 à Mazères-sur-Salat (Ariège), décédé le 23 juin 2018 à Mazères-sur-Salat (Ariège). – Promotion de 1955 I.**



Avec la fin de cet hiver, nous apprenons par René Pommier (1955 l) la triste nouvelle de la fin de notre camarade et ami Jean-Paul Aribat.

Personnellement, je ne sais pas grand-chose de précis de son passé pré-normalien, sinon qu'il venait de Bayonne (son père y était, je crois, magistrat) et qu'il avait intégré à partir de la khâgne de Louis-le-Grand. J'ai déjà beaucoup parlé de lui dans la notice que j'avais rédigée pour notre camarade de promotion François Drouault (*L'Archicube 23 bis*, février 2018, pp.106-111) et il me serait très pénible psychiquement d'y reprendre les mêmes souvenirs.

Disons ici qu'Aribat, Drouault et moi-même formions un petit trio très serré de philosophes, très fascinés par le post-kantisme. Chacun avait sa spécialité dans l'échelle logique montant de Fichte (Aribat) en passant par Schelling (Drouault) pour arriver à Hegel (Jalley). Nous ne maîtrisions pas l'allemand et essayions en vain de déchiffrer l'énorme ouvrage classique de Richard Kroner, *Von Kant bis Hegel* (De Kant à Hegel). En définitive, ce n'est que soixante années plus tard que j'ai réussi à le faire traduire en français, en binôme (l'introduction est de moi) avec la déconvenue que ces Titans de la pensée ne soient plus du tout au goût du jour, frotté de l'empirisme néolibéral venu d'Amérique du Nord.

Jean-Paul n'habitait pas à l'École, nous l'attendions tous les jours patiemment, en fin de matinée ; il venait de l'hôtel Jean-Bart, de l'autre côté du Luxembourg. Nos colloques, surtout au Café Piron, de l'autre côté de la rue Gay-Lussac, étaient

quotidiens et prolongés après le repas de midi, ou alors dans les premières thurnes tout de suite après la salle des Actes.

En arrivant, il venait assez souvent, avant de vaquer à diverses relations, entreposer dans ma thurne son cartable, toujours très plat, contenant seulement le dernier livre qu'il lisait. On ne l'a pratiquement jamais vu aller suivre un cours à la Sorbonne. Il s'est toujours instruit en philosophie par la seule lecture – des textes majeurs, jamais des commentaires – et aussi la conversation avec de rares amis, qu'il jugeait bons pour sa fréquentation. Nous nous retrouvions, les trois *postkantians* au cours de Jean Hyppolite (1925 I) le jeudi soir en salle des Actes, toujours au premier rang. Peut-être s'agissait-il de la part de Jean-Paul, d'une posture libertaire à relier à son origine basque ?

Jean-Paul avait un physique, un maintien et un entretien de caractère socratique. Sa capacité d'improvisation verbale était prodigieuse. Il n'était pas très facile à suivre lorsqu'il essayait de nous expliquer Fichte, déjà pas facile à ànonner dans les traductions démodées du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il y avait aussi des moments de détente : Jean-Paul jouait ainsi au Tribunal (pour rire) le rôle de deux avocats d'un procès fictif, en improvisant en direct l'un après l'autre dans la foulée. Il avait un esprit de goliardise (de source occitane lui aussi ?) qui lui inspirait à l'occasion la composition de couplets factieux, que la petite troupe de ses fidèles, à l'occasion, reprenait en procession dans les couloirs de notre chère Institution... Ses talents d'improvisateur s'alimentaient beaucoup à l'esprit du Collège de pataphysique, dont il connaissait bien la littérature, dans la lignée de l'esprit d'Alfred Jarry.

Jean Hyppolite, le directeur d'alors, l'estimait particulièrement et il l'avait dépêché, tout de suite après l'année supplémentaire après l'agrégation, à l'université de Bordeaux, en octobre 1960, comme assistant auprès du sociologue François Bourricaud. Jean-Paul y a effectué l'ensemble de sa carrière jusqu'à sa retraite (autour de 2000). Il était féru des méthodes, alors modernes, de la dynamique de groupe, dont la vedette de l'époque était surtout l'américain Carl Rogers. C'est la raison pour laquelle la venue à Bordeaux de Raymond Boudon (1954 I), de 1964 à 1967, de vision bien plus conservatrice, centrée sur Merton et Lazarsfeld, n'avait pas été entre eux l'occasion d'un dialogue très chaleureux. Il y eut même une tentative de projet de pétition auprès des parents d'étudiants, pour le mettre à l'écart de l'université, et Jean-Marc Pelorson parlera plus loin de cette affaire de *chiens de garde*. Disons que Raymond Boudon (1934-2013) et Pierre Bourdieu (1951 I ; 1930-2002) ont passé, dans les années 1980-1990, pour les porte-drapeaux déclarés des deux camps principaux de la sociologie française, pour le dire clairement : de droite et de gauche. Ainsi en 1960, Boudon, installé au ministère de la Marine, comme officier responsable du recrutement spécial réservé aux normaliens pour les élèves officiers, avait pris soin de m'en faire écarter.

Je me souviens aussi que, dans les années 1990, Jean-Paul s'était déclaré dans le camp des partisans de Bourdieu lors d'une querelle publique de celui-ci avec les autorités télévisuelles, notamment Jean-Marie Cavada. L'événement avait donné lieu à un film de Pierre Carles, intitulé *Enfin pris ?* dont Jean-Paul était venu assister à la présentation à Paris en 2002.

Dès les années 1970, Jean-Paul s'est intéressé également au renouveau de la psychanalyse défendu et illustré par Jacques Lacan. Il était membre de l'école lacanienne de psychanalyse présidée longtemps par Jean Allouch (dès 1985). Il en suivait les activités, et a même logé chez moi pendant de longues années lors de ses venues à Paris pour ce motif. Vers la fin de sa carrière universitaire et pendant les premières années de sa retraite, Jean-Paul consultait en psychanalyste à Bordeaux.

Depuis une dizaine d'années environ, lassé de la vie citadine, et après une première alerte de santé alors surmontée, il s'était retiré à Mazères-sur-Salat, une bourgade située aux environs de Saint-Gaudens, pas tellement loin de son Pays basque d'origine, dans la maison qu'il tenait de ses parents.

Jean-Paul était fils unique et n'a pas laissé de postérité.

Il était aussi doué pour l'écriture que pour la parole. Je l'ai vu parfois rédiger avec une facilité déconcertante. Pourtant, il ne s'est jamais pris au sérieux au point de s'appliquer à écrire : par exemple, une thèse de doctorat, projet qui *a priori* l'ennuyait comme d'autres normaliens déjà, à cette époque. Il me semble qu'il a rédigé à l'occasion un certain nombre de textes, dans les deux champs tant de la sociologie que de la psychanalyse. Mais j'aurais beaucoup de mal à en rassembler aujourd'hui la mémoire.

Le trajet politique de Jean-Paul a été singulier : mendésiste dans sa jeunesse, il avait été maoïste dans la période d'après 68, puis communiste orthodoxe, et abonné à *L'Humanité* vers la fin de sa vie. Ce qui ne l'empêchait pas, à part cela, d'être en même temps un lacanien compétent. Deux manières, apparemment, d'être bien seul par les temps qui courent. Jean-Paul m'a parfois dit qu'on essayait de critiquer, dépasser, compléter Lacan de façon constructive, mais que personne n'y arrivait.

Émile JALLEY (1955 l)

La nouvelle de la mort du *Bribs* me remue, remue mes souvenirs. En khâgne, j'étais impressionné par ce que Jalley appelle sa facilité déconcertante. Il obtenait en philosophie avec Étienne Borne (1926 l) les plus hautes notes, quel que soit le sujet abordé. Des copains malicieux prétendaient qu'il se mettait à écrire, dans les compositions faites en classe, avant même de connaître le sujet. À Ulm, je l'ai vu présider un tribunal *du Ku-Klux-Klan* avec Drouault et Jalley (sauf erreur, ils étaient déguisés en juges).

Abribat m'a fait l'honneur, l'année de notre intégration, de me proposer une promenade de deux heures dans le Quartier latin, le temps de m'initier au programme du

parti radical. Il est arrivé de son hôtel à l'heure fixée et m'a expliqué que descendre les marches d'un escalier lui était très pénible. Son exposé terminé, il m'a demandé s'il m'avait convaincu et j'avoue avoir dit « non » et avoir agité les doigts vers la gauche, en guise de réponse à son « *Pourquoi ?* ». Il m'a fait observer, à juste titre, que remuer les doigts, ce n'est pas argumenter. J'ai fini par lui dire « *Parce que ce n'est pas assez radical* ». J'aurais pu lui expliquer que mon père avait été à Beauvais avant la guerre un radical de gauche disciple d'Alain (1889 I) et que, dès mon enfance, après la guerre, j'avais appris à me défier de ses harangues. Un grand-oncle communiste (analphabète, mais combattant de 14-18 et adhérent au Parti dès 1920) m'avait beaucoup plus marqué. Mais je n'ai rien dit de tout cela. J'ai cependant noté avec satisfaction que Mendès-France lui-même a trouvé le parti radical de l'époque pas assez à gauche, et qu'Abribat a suivi, somme toute, la direction pointée par mes doigts.

J'ai retrouvé Abribat à Bordeaux. C'était toujours un monstre de travail : pendant plusieurs années, il a délivré des cours magistraux dont j'ai entendu parler. Puis, brusquement, il a changé de pédagogie, et laissé les étudiants discuter à tout-va, tandis que lui se taisait longuement. Il y a eu des remous, une pétition même contre sa méthode. C'est alors que Raymond Boudon, envisageant de le sanctionner, m'a invité un jour pour me sonder, sachant que j'étais secrétaire syndical et qu'Abribat était un adhérent du SNESUP. Je n'ignorais pas que Boudon, fils d'une riche antiquaire, était très à droite, et mettait Adam Smith très au-dessus de Marx. Mais il savait être cordial avec ceux qui n'étaient pas de son bord, avec moi et Laugier (1954 I) en particulier. Sa femme était allemande, ils avaient eu un jeune fils plus ou moins de l'âge du mien. Nous avons fait plusieurs parties de campagne ensemble. C'est au cours du repas que j'ai compris le véritable but de l'invitation. Selon Boudon, Abribat ne respectait pas le programme, les étudiants étaient livrés à eux-mêmes, cela ne pouvait plus durer. À ces griefs professionnels, mon hôte a ajouté, histoire de me faire rire, que le *Bribs* n'en finissait pas de laver sa barbe vers la fin des réunions du département et retardait à dessein leur terme pour que lui, Boudon qui résidait à Paris, rate le dernier train et soit obligé de coucher à Bordeaux. Je n'ai pas ri, je me suis levé et j'ai quitté le repas sans un mot avant le dessert.

Abribat n'a sans doute rien su de tout cela. Devenu en mai 1968 idole des gauchistes, il m'a donné du fil à retordre. J'ai été mandaté par ma section syndicale pour proposer aux étudiants bordelais une manifestation unitaire avec la Fen, la CGT et la CFDT. Avec l'appui d'un secrétaire du Sgen (un latiniste, ami de Laugier), j'ai obtenu très vite l'accord de la CFDT et la CGT ne s'est pas fait prier. La Fen davantage, mais elle a dû suivre le mouvement. Lors du meeting, à la Bourse du Travail si j'ai bonne mémoire, une salle bondée d'étudiants a d'abord applaudi ma proposition, mais quelqu'un a pris le micro pour expliquer que tout cela c'était une manœuvre des « Centrales » et de « leurs sombres calculs ». Revirement immédiat

de toute la salle. Ce quelqu'un – on le devine – c'était Atribat... Comme son succès revenait d'une certaine manière à isoler ses copains gauchistes, j'ai laissé filer...

Quelques jours après, croisant un collègue de droite, qui venait de se faire chahuter dans un amphi, Atribat l'aborde dans un couloir et lui demande, devant témoins, ce qu'il pense de la contestation estudiantine. Fureur de l'autre qui court se plaindre au doyen et exige une assemblée extraordinaire des enseignants. Comme le doyen (un géographe, nommé Papy) est de droite et que le plaignant (un historien, dont je ne parviens pas à retrouver le nom) est un des chefs de la droite universitaire bordelaise, l'assemblée est convoquée, un collègue du plaignant demande qu'Atribat (absent de la salle) soit traduit devant un tribunal d'honneur. Je parviens à désamorcer l'offensive. Mais au sortir de l'amphi, l'historien se plante devant moi et me dit « Moi vivant, Pelorson, vous ne serez jamais prof à Bordeaux ».

Je n'en ai pas voulu au Bribat qui m'a toujours amusé par sa façon de jouer à ne pas jouer le jeu. On m'a rapporté que juché sur un caddie et escorté par ses disciples, il a foncé sur une grande surface, en criant *à l'assaut !* J'ai lu aussi un tract émanant de lui qui analysait des parcours de manifestations qui venaient d'avoir lieu à Bordeaux, en déclarant supérieur à tout autre le trajet choisi par les marxistes-léninistes.

Il s'est ouvert à bien des choses, la psychanalyse entre autres, et a ficht(r)ement bourlingué en politique. Il mérite de plus hauts commentaires, qui prendraient en considération sa pensée philosophique. Mais je n'ai jamais lu une ligne de Fichte : je suis trop mal placé.

Jean-Marc PELORSON (1955 l)

Décidément la Camarde est sans pitié... après Drouault, Atribat. Jalley évoque Socrate, mais il y eut aussi Lénine. Jean-Paul jouait avec une sidérante maîtrise de ces deux faces, de ces deux figures. Un souvenir tout particulièrement me revient : son intervention à la tribune lors d'un meeting pour Pierre Mendès-France dans l'ancien Vel'd'Hiv', juste avant le déchaînement des hordes lepénistes.

Jacques BERSANI (1955 l)

C'est avec une infinie tristesse que j'apprends le décès de Jean-Paul. L'évocation de nos rencontres d'après le déjeuner, quand nous étions en première année d'École, autour d'un café, en face de la rue d'Ulm, de l'autre côté de la rue Gay-Lussac, remue en moi de bien lointains et heureux souvenirs...

Jean RAIMOND (1955 l)

Il convient d'insister sur la participation de Jean-Paul à la vie politique de l'École (sa section radicale, avec l'organisation, si je me souviens bien, d'une conférence de Mendès). Il faut dire un mot sur son sens du canular : le souvenir d'une attaque nocturne aux pétards et bombes à eau d'un couvent voisin du 45 me revient.



À Louis-le-Grand, il était l'un des plus brillants élèves de la K 2. Auteur chez Étienne Borne d'un exposé sur la transcendance (ou le déisme ?) il avait terminé sur un tonitruant « le vrai Dieu, celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! » qui avait provoqué des applaudissements admiratifs quoique un peu ironiques...

Jean MÉTAYER (1955 l)

Nous transmettons à Rose-Marie, sa femme, que certains d'entre nous connaissaient notamment pour l'avoir rencontrée lors d'une de nos anciennes agapes du souvenir normalien, nos plus sincères condoléances.

**DEPUSSÉ (Marie), née le 31 décembre 1935 à Paris, décédée le 15 août 2017 à Blois (Loir-et-Cher). – Promotion de 1956 L.**



Marie Depussé, maître de conférences honoraire de littérature française à l'université Denis-Diderot (Paris-VII), est l'une des fondatrices de l'Unité de Formation et de Recherche STD (Science des Textes et Documents) aujourd'hui LAC (Lettres, Arts et Cinéma). Elle a enseigné dans notre université à tous les niveaux, de la formation permanente et de l'enseignement dans les prisons jusqu'au doctorat. Elle avait été élève de l'ENS de Sèvres, puis assistante à la Sorbonne de Marie-Jeanne Durry, une patronne de jadis, qui savait reconnaître les talents, l'originalité, et auprès de laquelle elle avait commencé une thèse sur « La bêtise chez Flaubert ». Boulevard Jourdan, cependant, elle s'était fort ennuyée, n'ayant, selon ses propres dires, intégré que pour faire plaisir à ses parents et n'ayant rien appris qui pût lui servir. Du moins avait-elle rencontré en khâgne à Lakanal des camarades qui devinrent des amis de toujours, et parmi eux Pierre Pachet, par la suite écrivain et penseur de renom. Elle noua en outre à l'École une étroite et longue amitié avec le philosophe Monique Dixsaut (1954 L) et la traductrice de Dante Jacqueline Risset (1955 L). Elle avait en revanche conservé un très bon souvenir de l'université (noire) de Washington, Howard, où elle avait choisi d'enseigner après l'agrégation de lettres classiques, et où sa manière de commenter la Bible, qu'elle connaissait moins bien que ses étudiants, avait, disait-elle, réjoui ceux-ci. Elle traduisit d'ailleurs, des décennies plus tard, certains *Psaumes* pour la Bible des écrivains, chez Bayard.

À son retour, elle fit construire un abri, une « cabane » en bordure de la clinique psychiatrique, alors célèbre parmi les psychanalystes et les philosophes, de La Borde (en Loir-et-Cher). C'est là qu'elle « posa enfin ses valises » comme elle l'écrit dans un très beau récit, sans doute son meilleur livre : *Dieu gît dans les détails*, dédié à Jean Oury et Félix Guattari. Elle trouva là son asile. Puis ce fut la Sorbonne.

Il y avait en elle quelque chose qui passait l'ordinaire, et les événements extraordinaires n'étaient pas faits pour la déconcerter. Déjà, à son arrivée à l'Institut de français de la Sorbonne en 1966, son allure de grande et belle femme méditerranéenne, les cheveux teints au henné, des bracelets tintinnabulant autour des bras avaient réduit pendant un long moment au silence un professeur en train de lire, devant des assistants hagards, son programme de l'année.

En 1968, elle fut de toutes les manifestations, assemblées générales, occupations (de la Sorbonne, de Censier...), rompit avec sa « patronne » et contribua peu à près avec Pierre Albouy, Jean-Yves Pouilloux (1961 l) et quelques autres dont j'étais, à créer l'université Paris-VII et son UFR de lettres, STD. Elle en fera récit dans *Qu'est-ce qu'on garde ?* où elle évoque ainsi ce passage, cet exode : « Quitter la Sorbonne pour Jussieu, ce n'était pas seulement pouvoir parler de Lacan, de Barthes, de Blanchot, marcher en somme sous le ciel de notre temps. C'était – ajoute-t-elle – travailler à l'ESEU [nom donné alors à l'examen d'entrée à l'Université pour les non-bacheliers] ; cet enseignement au seuil de l'impossible, parfois désespéré. C'était voir ces figures ombreuses émerger de leur vie et trouver leur tempo, leurs pas, s'autoriser à parler, à écrire, on ne savait quand... Et cet enseignement se donnait aussi en prison. » On trouvera dans cet écrit des exemples de sa manière originale de travailler les textes littéraires : pour elle, une page, un vers, un démonstratif parfois suffisaient à donner le *la* d'une œuvre qui était alors reliée à une pléiade d'auteurs bien à elle, de Flaubert à Blanchot, de Virginia Woolf à Beckett. Il en ressortait un chant mélancolique, doux et poignant, féminin peut-être, qui n'était pas sans évoquer les Sirènes d'Ulysse. Qu'on s'y reporte.

Quand elle prit sa retraite, les choses avaient beaucoup changé, et plusieurs avaient retrouvé leur train-train de jadis. L'enseignement en prison cependant demeurait, selon elle, celui qu'il fallait faire à tout prix. Elle partit donc sans chagrin, mais continua à animer un séminaire à La Borde. Elle devint même, pour un temps, psychanalyste, elle qui avait été si longtemps en cure avec Lacan. On la trouvera ou retrouvera dans ses livres, presque tous publiés chez Pol, à l'exception du *Beckett corps à corps* paru chez Hermann, ou dans les quelques films qui lui ont été consacrés, tournés devant sa « cabane », ou encore dans le documentaire de Nicolas Philibert *La moindre des choses*. Quelques interviews aussi sur Internet. Mais elle reste peut-être la plus vivante dans cet éloge d'une étudiante d'autrefois : « Grâce à Paris-VII, grâce à elle, ma vie a été changée. »

Marie est morte près de la clinique de La Borde, où elle avait cette cabane si poétiquement évoquée dans ses livres et jusque dans son *Beckett*. C'est là qu'elle aura écrit une grande partie de son œuvre, et donné, à sa retraite, son dernier séminaire. Elle y aura joué, comme elle l'a si bien fait ailleurs, la fonction essentielle, quoique inapparente, de bord du bord.

André LACAUX (1955 l)

**DELCOUR (Jean-Marie), né le 17 novembre 1935 à Roubaix (Nord), décédé le 12 septembre 2018 à Saint-Trojan-les-Bains (Charente-Maritime). – Promotion de 1956 I.**



Jean-Marie Delcour, l'aîné d'une fratrie de cinq enfants, naquit dans une famille de Roubaix que la guerre contraignit à quitter le Nord. Après de multiples tribulations, elle s'installa en région parisienne : le père était employé de mairie au Vésinet, la mère au foyer.

Après le lycée Marcel-Roby (à Saint-Germain-en-Laye), Jean-Marie poursuit ses études aux lycées Condorcet (hypokhâgne) puis Henri-IV (khâgne). À l'entrée à l'ENS, il hésite entre la philosophie et la germanistique. Ayant opté pour l'allemand, il passe les années 1957-58 à Vienne, 1958-59 à Munich et obtient l'agrégation d'allemand en 1961.

Il effectue son service militaire de 1961 à 1963, à Saumur puis en Algérie. Auparavant, il occupe brièvement un premier poste à Amiens, qu'il ne retrouve pas à son retour, remplacé par un maître-auxiliaire. Il est alors nommé au lycée Marcel-Roby.

En 1963, Jean-Marie Delcour épouse Edwige Friedlander (1956 L).

De 1964 à 1966, il est assistant à la Sorbonne, de 1966 à 1968 à l'université de Nanterre, nouvellement créée. En 1968 il devient maître-assistant à Paris-X et revient en 1974 à Paris-IV Sorbonne. Membre du jury de l'agrégation d'allemand en 1974, il est aussi chargé de cours à l'ENS Fontenay et il enseigne à HEC.

En complément de la germanistique, Jean-Marie Delcour se familiarise avec le néerlandais, en particulier avec le poète Albert Verwey. Il publie des articles sur les littératures allemande et néerlandaise dans les *Études germaniques*, une *Anthologie des poètes néerlandais* (Aubier 1967) et une *Anthologie des prosateurs néerlandais* (Aubier 1968).

Jean-Marie Delcour interrompt sa carrière universitaire en 1974, détaché au ministère des Affaires étrangères. Il entre alors à l'OCDE, en tant que traducteur-réviseur anglais-français, avec pour spécialité l'éducation et les affaires sociales. En 1977, il quitte l'OCDE pour un poste d'administrateur à l'Unesco, éditeur des publications en français du secteur de l'Éducation, puis attaché au cabinet du directeur général, chargé des relations avec les États membres. Ses fonctions dans cet organisme furent l'occasion d'un voyage rocambolesque pour organiser les épreuves du baccalauréat égyptien à Gaza : il fallait, depuis le Caire, faire passer des caisses de sujets en transit, et avec force aléas, par Athènes !

Jean-Marie Delcour réintègre l'Université en 1982, maître de conférences à Paris-IV jusqu'à sa retraite en 1995. Peu après, il quitte le Vésinet pour Feucherolles, où il fut conseiller municipal et maire-adjoint pour l'urbanisme.

Parallèlement à sa carrière universitaire et à ses fonctions dans les organisations internationales, Jean-Marie Delcour s'engage, en réserviste, dans des activités militaires. Convaincu de la nécessité d'une coopération franco-allemande, il œuvre comme traducteur dans les négociations. En 1994, il participe aux opérations en ex-Yougoslavie. Il est colonel interprète de réserve. La croix de Chevalier de l'Ordre allemand du Mérite lui est conférée ; c'est au titre du ministère de la Défense français qu'il avait, auparavant (1987), été nommé chevalier de l'ordre national du Mérite.

Jean-Marie pratiqua de nombreux sports : dès l'enfance l'équitation, puis la voile. Du peu d'années qu'il passa rue d'Ulm, comme la plupart des linguistes, il gardait un souvenir marquant de Robert Ruffin « le prof de gym ». Il était excellent nageur, et aussi alpiniste, skieur. Il fut victime d'un arrêt cardiaque alors qu'il nageait dans l'Océan au large de la Grande Plage d'Oléron.

Dans les papiers que Jean-Marie a laissés, des lettres de reconnaissance d'étudiant(e)s côtoient des lettres d'estime de responsables d'organisations internationales, ainsi que de personnalités militaires de haut rang faisant l'éloge de compétences stratégiques qui dépassent de loin son rôle d'interprète.

À son chevet, il y avait l'*Anthologie de la poésie française* de Georges Pompidou (1931 l). Elle y restera.

« Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été. Désormais, le fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité. » (citation attribuée à Vladimir Jankélévitch, 1922 l).

Edwige DELCOUR (1956 L)

**JOLY (Jean-René), né le 18 janvier 1938 à Neuilly-sur-Seine (Seine), décédé le 5 février 2015 à Grenoble (Isère). – Promotion de 1957 s.**



Jean-René Joly et moi sommes de la même promotion 1957. Nous n'avions pas de chambre individuelle à l'école. Nous dormions en dortoir. Mais nous travaillions dans de petits bureaux, des thurnes, que nous partagions avec d'autres camarades, dits cothurnes. Je me retrouvai avec Charles-François Ducateau et avec Bernard Décomps. Je crois que Jean-René Joly était le quatrième cothurne, mais je n'en suis pas sûr. Ducateau me dit que Jean-René partageait avec des

littéraires une thurne voisine, mais qu'en fait il était très souvent dans notre thurne pour y discuter de tout ce qui lui passait par l'esprit.

La seconde année nous n'étions plus que deux par thurne. Je partageais la mienne avec Jean-René qui me supportait avec une admirable patience. Jean-René était très méthodique, ordonné, soigneux et efficace, tout au contraire de moi. Il était tout ce que je n'étais pas. Il aimait le calme et l'ordre. Comment pouvait-il supporter mon éternel désordre ? Il fut reçu premier à l'agrégation de mathématiques tandis que je ne fus que second. Je n'étais pas jaloux, tant je l'admirais. Il avait un merveilleux humour qui cachait une tristesse que j'ai ensuite mieux perçue et comprise. Son humour ne s'exerçait jamais contre les autres. C'était un humour à la Lewis Carroll. Un humour sur les mots, sur le langage. Son humour se plaisait à souligner combien le monde était absurde et cruel et qu'il fallait peut-être le mettre entre parenthèses en le déconstruisant par l'invention d'un langage absurde, comme le fait Ionesco dans son théâtre. C'est Jean-René qui m'a fait découvrir Ionesco. Il m'a emmené voir *La leçon* qui se jouait au théâtre de la Huchette. Son humour lui permettait de ne pas se sentir prisonnier des deux écrasants conflits qui pesaient sur notre génération : la guerre d'Algérie et la guerre froide nous incitaient à prendre parti, à nous « engager ». Son humour était une forme de résistance, de libération par la non-violence. J'adorais ses jeux de mots. Voici des exemples de cette drôlerie. Jean-René dira, quelques années plus tard, que j'habitais à « Yves-sur-Burette » (je logeais à Bures-sur-Yvette !). Pour l'anniversaire de mes 50 ans il fallait faire cuire « cinquante endives ». Au moment du scandale de la banque Ambrosiano, il fallait éviter de placer son argent dans les « Sicav du Vatican » (voir André Gide). Cet humour lui donnera l'indulgence et la patience dont il aura besoin pour supporter la crise universitaire de 1968. Plus tard, professeur à l'Institut Fourier de Grenoble, il me raconta qu'au cours des trop nombreuses réunions et commissions il ne s'ennuyait jamais, mais mémorisait les phrases que ses collègues prononçaient. Il les transformait mentalement en objets surréalistes, en les privant de la signification liée au contexte.

En quatrième année il a partagé sa thurne avec Ducateau. Ce fut une année de profond partage et d'amitié dont se souvient chaleureusement Charles-François : Jean-René a continué à découvrir et à approfondir de nouveaux concepts mathématiques, en particulier il a participé au séminaire de Samuel à Sèvres ainsi qu'aux travaux d'A. Grothendieck (l'IHES venait d'être créé). Ensuite il a exercé pendant trois ans les fonctions de caïman où son activité principale a été consacrée aux normaliens. Il m'a souvent dit que ces trois années ont été très heureuses, mais qu'il a donné le plus clair de son temps aux élèves et a ainsi négligé son propre travail de recherche.

Charles-François Ducateau se souvient que René , le père de Jean-René était un normalien littéraire (1921 l). Cacique de l'agrégation de grammaire, il est parti en Grèce poursuivre des recherches. Les aléas de la vie et le décès de son directeur de recherche lui ont fait abandonner sa thèse. Sa vocation d'enseignant s'est confirmée. Il a consacré la suite de sa carrière aux élèves de 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> du lycée Pasteur à Neuilly où ses qualités pédagogiques lui ont valu une grande renommée. Le père de Jean-René m'a sans doute influencé dans mon choix de l'enseignement. Les parents de Jean-René habitaient un ravissant appartement à Neuilly. Jean-René était leur fils unique. Monsieur Joly fut emporté par un cancer du cerveau. Jean-René qui adorait son père ne s'en est jamais remis.

Jean-René a rencontré sa future femme, Yveline, par hasard, au cours d'un voyage au Moyen Orient. Ils se marièrent le jour de la Saint-Valentin 1963 et ce fut un mariage heureux et rayonnant.

Jean-René aimait beaucoup la musique classique et avait une dévotion particulière pour Ravel. Yves Hellegouarch nous avait fait découvrir l'*introduction et allegro* pour harpe, flûte, clarinette et quatuor à cordes et nous l'adorions. Très sensible au classicisme et à la rigueur, il pensait que Ravel « corrigeait » Debussy.

Après sa thèse en algèbre avec Pierre Samuel, (1929 s), son installation à Grenoble lui donna satisfaction en lui permettant d'échapper à la trop grande agitation parisienne. Yveline et lui se lièrent rapidement et facilement avec quelques collègues et participèrent avec enthousiasme aux diverses activités du groupe : ski de fond l'hiver et course à pied l'été. Jean-René a même couru un marathon avec Françoise (1952 S) et Jean-Paul Bertrandias ! Dans la vie courante, Jean-René faisait profiter ses amis et collègues de sa grande culture classique et de son esprit toujours en éveil. Son humour était apprécié de tous et permit souvent de calmer des situations tendues.

À son arrivée à Grenoble, Jean-René eut tout de suite la charge de mettre en route une nouvelle structure en premier cycle de mathématique-physique. Il participa à un gros travail d'élaboration entre mathématiciens et physiciens et même avec des étudiants ! Mais c'était en 1968 et l'année universitaire s'est achevée au mois de mai : tout était à recommencer !

Après 1968, les conditions de l'enseignement avaient changé. Les exigences du métier n'étaient peut-être plus tout à fait les mêmes ; mais Jean-René les a toujours remplies avec beaucoup de compétence. Son travail d'enseignement a pris beaucoup de place. Il avait un excellent contact avec ses étudiants et ses collègues. Il a participé activement aux travaux de didactique des mathématiques en particulier dans le cadre de l'Irem de Grenoble.

Son travail de recherche en a probablement souffert, il a peu publié. Il participait régulièrement aux séminaires de Théorie des nombres à Grenoble et aux

colloques nationaux ou internationaux, mais il n'a pas pu ou su trouver de soutien parmi ses collègues ou ses meilleurs étudiants. Il fit des essais dans des domaines montrant sa grande ouverture d'esprit et sa capacité à innover : après l'acquisition d'un des premiers ordinateurs Apple, il écrivit un programme en langage machine (Assembleur) qui a permis de mettre en lumière des résultats nouveaux en théorie des nombres.

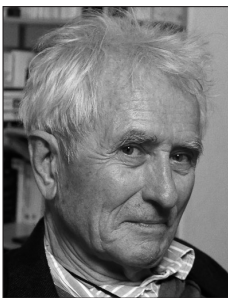
Il n'a jamais refusé les responsabilités administratives de la profession : il a assuré quelque temps la direction du département de premier cycle, c'est-à-dire la gestion d'environ 2000 étudiants et quelque 300 enseignants.

Dans les années 1990, après le décès de sa mère il disposa de son appartement à Paris, rue Sarette, ce qui lui a permis de venir souvent à Paris avec Yveline et d'aller au théâtre. Ils rencontraient régulièrement Charles-François Ducateau qui se souvient avec émotion de ses traits d'humour toujours aussi pertinents et vifs. Il lui faisait part de ses réflexions, en particulier sur le thème du fonctionnement du cerveau et de l'intelligence. Malheureusement sa maladie se développait, lui provoquant des douleurs et diminuant ses capacités physiques. Mais cela ne l'empêcha pas de continuer ses activités. Il a pris cette épreuve avec beaucoup de courage et il a continué de nous faire bénéficier de son humour de façon toujours opportune, de développer ses réflexions et d'apprécier la musique, avec le soutien sans faille d'Yveline.

Il s'est éteint le 5 février 2015.

Yves MEYER (1957 s)

**BAILLON (Paul)**, né le 17 septembre 1938 à Cauchy (Nord), décédé le 2 octobre 2018 à Genève (Suisse). – Promotion de 1958 s.



Élève de l'École normale supérieure, Paul Baillon rejoint rapidement le laboratoire de l'École polytechnique, puis le Cern, dont il devient membre du personnel en 1966.

La carrière de Paul est frappante par la grande variété de sa production scientifique.

Il est d'abord un pionnier de la physique des chambres à bulles. Au sein de la collaboration Cern-Collège de France, en 1961 et 1962, il participe à une expérience qui enregistre 750 000 annihilations d'antiprotons à l'arrêt dans l'hydrogène liquide de la chambre de 81 cm de Saclay. Sa thèse sur l'étude de ces annihilations « avec production d'au moins un K neutre visible » est soutenue en 1965, devant un jury prestigieux composé de Francis Perrin, Jean Meyer et Louis Leprince-Ringuet. Elle présente une nouvelle détermination de la masse et de la largeur du K et annonce

des résonances nouvelles, en particulier le premier méson pseudoscalaire dans la région de masse 1 400-1 500 MeV. Paul a continué à s'intéresser à ce sujet, parce que ce méson pourrait être interprété comme un état constitué de gluons (« glueball »).

Vingt ans après leur enregistrement, il a même effectué une nouvelle analyse de ces données, à la recherche du baryonium, un exercice précurseur de préservation des données !

De 1974 à 1982, Paul prend part à des expériences électroniques au PS, portant sur l'étude de réactions hadroniques à deux corps, puis il fait un séjour au Slac et participe à l'expérience Delco auprès de l'anneau  $e^+e^-$  Pep, étudiant en particulier le charme et le lepton tau.

Parallèlement à son travail au Cern, Paul a su entretenir tout au long de sa carrière, souvent à titre personnel, des collaborations avec ses collègues français. Passionné d'astrophysique, il devient l'un des initiateurs de l'astronomie gamma en France, avec l'expérience Thémistocle, menée de 1988 à 1994. C'est une réutilisation astucieuse de l'infrastructure de la centrale solaire Thémis, arrêtée en 1986, pour détecter les gerbes de gamma cosmiques en utilisant la lumière Tchérénkov de la gerbe concentrée sur des photomultiplicateurs. Les études portent en particulier sur la nébuleuse et le pulsar du Crabe. Puis Paul participe à la conception de l'expérience Cat.

Il s'implique également dans une recherche de la matière noire dans le cosmos, visant à détecter d'éventuels objets sombres par effet de microlentille gravitationnelle, une amplification de la luminosité d'une étoile quand un tel objet passe entre elle et l'observateur. Il contribue à deux expériences réalisées avec des télescopes de l'observatoire du Pic du Midi, Agape, puis PointAgape Pixel-lensing Survey de la galaxie Andromède.

À son retour des États-Unis, Paul rejoint les grands programmes du Cern. D'abord le Lep et l'expérience Delphi, où il consacre son activité au détecteur Tchérénkov Rich et devient un membre clé de l'équipe qui conçoit et construit ce détecteur complexe et innovant. Paul travaille sur tous les aspects de la partie tonneau du Rich. Il en assure la simulation complète et le code d'analyse et d'identification des particules. Il est un acteur majeur de la production de ses 300 miroirs de haute réflectivité.

Ayant rejoint le LHC (Large Hadron Collider) et CMS, Paul contribue de façon essentielle à la conception du calorimètre électromagnétique à cristaux scintillants, qui a joué un rôle clé dans la découverte du boson de Higgs en 2012. Utilisant ses compétences développées pour Delphi, Paul met au point avec André Braem un film protecteur du revêtement intérieur réfléchissant des alvéoles contenant les cristaux. Paul est surtout l'un des concepteurs du système de stabilisation en température à quelques centièmes de degré des cristaux positionnés à quelques centimètres d'une



électronique qui dégage beaucoup de chaleur. Grâce à cette conception, la température des cristaux est exactement de 18 degrés depuis 2007.

Fort d'une très solide connaissance de la physique classique et instrumentale, ainsi que des mathématiques, Paul pouvait se passionner autant pour la réalisation d'un détecteur que pour les notions les plus abstraites de la physique mathématique. On se souvient, par exemple, de son cours très didactique sur l'utilisation du calcul tensoriel donné en 1968 à l'école d'Herceg Novi. À sa retraite, il écrit et publie un livre sur les variétés différentielles : « *Differential Manifolds, A Basic Approach for Experimental Physicists* ». Il en préparait un second sur les fondements de la théorie quantique des champs.

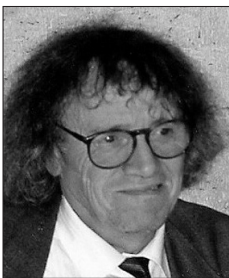
Face à un problème, Paul avait l'art de le faire pivoter pour le montrer sous un angle de vue imprévu. C'était la marque d'un esprit brillant, d'une originalité authentique et forte, et aussi d'un goût certain pour le paradoxe, mais toujours très enrichissant.

Doué et audacieux intellectuellement, il l'était également sportivement, skieur et alpiniste accompli. Au-delà de la science, Paul s'intéressait à l'histoire, à la religion, et savait s'engager politiquement et dans la vie locale.

Les discussions avec Paul nous restent comme d'excellents souvenirs, qui entretiendront notre profonde admiration pour l'homme et le scientifique exceptionnel qu'il fut.

Philippe BLOCH (1971s)  
avec collègues et amis

**HAUGAZEAU (Yves), né le 17 juillet 1936 à Blois (Loir-et-Cher), décédé le 8 août 2018 à Talence (Gironde). – Promotion de 1958 s.**



Pendant la plus grande partie de sa vie professionnelle Yves Haugazeau a été professeur à l'université de Bordeaux. Il a été le principal artisan de la constitution d'une équipe de recherche en mathématiques appliquées de haut niveau. Il a toujours pris en compte pour ses travaux et ceux de ses élèves des problèmes motivés par des questions venant de l'industrie et de disciplines telles que la physique et la mécanique. Parallèlement son rôle dans l'introduction de l'informatique à l'université de Bordeaux comme axe d'enseignement universitaire et de recherche fondamentale a été primordial. La caractéristique principale de sa personnalité a été certainement la grande attention qu'il portait à tous ceux qui l'entouraient : famille, collègues, étudiants, membres et partenaires de l'université. Tous ceux-ci l'ont profondément apprécié. Même durant la période où il

a exercé des responsabilités très prenantes, il était toujours disponible pour écouter ses visiteurs ou pour parler de maths. Si la question était un peu difficile et excitait son esprit curieux et très ouvert, il bourrait sa pipe de son tabac préféré au doux parfum de pain d'épices et l'allumait, signe qu'il était prêt à prendre le temps qu'il fallait.

Yves Haugazeau naît dans une famille établie à Blois depuis de nombreuses générations. Il est le quatrième fils d'un couple qui aura par la suite une fille. Sa mère décède à la suite d'une maladie alors qu'il n'a pas atteint l'âge du baccalauréat qu'il passe deux ans après. Tous ses frères ont obtenu des diplômes d'ingénieur, lui préfère une voie plus académique et consacre ses efforts à la préparation du concours d'entrée à l'ENS Ulm. Au cours de son séjour à Tours en classe préparatoire, il rencontre Denise, leur grand intérêt pour les mathématiques les rapproche, ils auront deux enfants. Emmanuel naît en 1960 et Thierry en 1961 alors que leur père suit ses études à Ulm et leur mère à l'université. La carrière de Denise comme professeur de mathématiques en terminale lui vaudra une renommée brillante auprès de ses collègues, des élèves du lycée de Talence et de leurs parents.

En examinant les recherches généalogiques faites par Denise et Yves à leur retraite on est frappé par la présence dans les ancêtres d'Yves d'une personne d'origine polonaise venue s'établir en France avec le retour des troupes napoléoniennes. En effet cela rappelle qu'un grand contributeur français à l'analyse numérique, André Cholesky a une ascendance comparable. Ce dernier, après des études au lycée Montaigne à Bordeaux, était reçu à Polytechnique en 1895 et avait proposé par la suite une méthode devenue célèbre pour la résolution des grands systèmes d'équations linéaires. Yves a enseigné pendant des années la méthode de Cholesky sans connaître ces informations sur son auteur. C'est assez récemment que la bibliothèque de Polytechnique a retrouvé des documents apportés par la famille Gross-Cholesky. Yves a ainsi pris connaissance de cette similarité de leurs ascendances.

Yves Haugazeau entre à Ulm en 1958, sa modestie lui faisait dire parfois avec un petit sourire amusé qu'il avait réussi à y entrer uniquement parce que celui qui était classé juste avant lui avait renoncé à sa place pour intégrer Polytechnique. Les balbutiements de l'utilisation des machines à calculer l'intriguent. Certes on utilisait toujours la règle à calcul et la table de logarithmes pour passer les concours, mais dans les locaux de l'Institut Henri-Poincaré certains faisaient déjà appel à des machines sophistiquées pour faire des calculs que l'on ne pouvait pas traiter à la main, d'autres essayaient de concevoir et construire ces machines. Lors de ses années à l'École normale, et pour sa sortie, il choisit une voie originale. Il porte un regard intéressé (ce qui le rapproche d'un de ses anciens, Maurice Nivat 1956 s) aux activités de l'Institut Blaise-Pascal dirigé par René de Possel (1923 s). Cet institut est situé au

23 rue du Maroc dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, bien loin du Quartier latin. Mais cela ne le gêne pas d'avoir à traverser Paris pour y écouter des exposés. C'est probablement là qu'il rencontre Jacques-Louis Lions (1947 s) élève de Laurent Schwartz (1934 s) qui y vient depuis Nancy donner des cours d'analyse numérique. Jean Céa premier élève de Lions s'y est aussi établi.

Le pouvoir de séduction de J.-L Lions est très fort auprès des jeunes mathématiciens de l'époque, surtout parmi ceux qui considèrent aussi les mathématiques comme un moyen de résoudre des problèmes rencontrés par les ingénieurs. Yves Haugazeau est de ceux là. Il demande à Lions d'encadrer sa thèse mais celui-ci lui suggère de trouver lui-même son sujet. Cela correspond tout à fait à la personnalité d'Yves : ne pas trop demander aux autres et être capable de se débrouiller seul sont souvent ses exigences. Il passera sa thèse sous la direction de Lions mais ne sera jamais considéré comme un des « lionceaux », ce groupe de disciples qui ont porté haut les mathématiques appliquées en France en constituant un réseau où chacun d'entre eux avait sa place spécifique. Cette organisation pourtant efficace n'était pas du goût d'Yves, il s'en était écarté.

Suite au remplacement de Possel par Lions à la chaire d'analyse numérique de la Sorbonne, il est nommé en 1963 assistant vacataire et devient maître-assistant en 1965. Il exerce à l'institut de Programmation qui est en liaison étroite avec le laboratoire Blaise-Pascal du CNRS. Ses enfants dans leur landau y ont parfois passé du temps dans la « salle des perforatrices » ! La faculté des Sciences de Paris y formait déjà les informaticiens. En effet, certaines universités pionnières dans le domaine du développement de programmes ont voulu, au début des années 1960, développer des formations dans cette branche qui était à l'époque exclusivement destinée à résoudre des équations algébriques, différentielles et aux dérivées partielles à l'aide des machines à calculer. Le lien entre informatique et analyse numérique était alors très fort. C'est dans le cadre de ce développement qu'Yves Haugazeau obtient très vite un poste de chargé d'enseignement puis de maître de conférences à l'université de Lyon où Jean Braconnier veut développer ce type de formation. Ce sera pour lui l'occasion de former son premier élève Paul Morel qu'il attirera par la suite à Bordeaux.

À Bordeaux dans la fin des années 1960, Jacques Chaban-Delmas maire puis Premier ministre prend sérieusement en compte le développement de l'informatique. Il souhaite la création d'une chaire et obtient l'appui du doyen de la faculté des sciences qui se réorganise dans le cadre de la nouvelle loi d'après Mai 1968. Yves Haugazeau qui ne semble pas avoir eu les coudées franches à Lyon se porte candidat pour cette chaire et se trouve nommé dans un contexte plus favorable à un développement des mathématiques appliquées et de l'informatique. Il se met très vite en quête de jeunes souhaitant participer à l'aventure de la création d'une

nouvelle équipe d'enseignants chercheurs dans un domaine très peu représenté à la faculté des Sciences de Bordeaux. Il réunit ainsi de récents docteurs tout juste issus de laboratoires reconnus comme ceux de Grenoble dirigé par Jean Kuntzmann (1931 s) et de Paris où il connaît Maurice Nivat. Dans l'UFR de mathématiques et informatique de Bordeaux, les décisions sont prises de façon assez collective et les jeunes professeurs en théorie des nombres laissent une place à la création de ce nouvel axe de recherche. Les avis d'Yves Haugazeau y sont respectés. Il se fait fort de mêler une recherche fondamentale de haut niveau en analyse numérique et en informatique sans négliger la pratique et les applications. Il refuse une vision clanique dans ce développement et recherche l'adhésion de tous à ses projets.

La tâche dévolue à Yves Haugazeau est grande. Il s'agit d'établir un programme d'enseignement pour former des étudiants avec deux types de profils. L'un, orienté vers l'utilisation des méthodes récentes du calcul numérique pour la résolution des questions venant de l'industrie, l'autre vers la programmation et la mise en œuvre des systèmes informatiques dont le champ d'application ne cesse de croître : gestion, recherche opérationnelle, utilisation des données. Dans ce cadre il n'oublie pas que d'une part les notions fondamentales doivent former le socle de la formation et que d'autre part les techniques d'utilisation des outils doivent être prises en compte.

De très nombreuses demandes doivent être satisfaites à tous les niveaux. Yves est convaincu qu'une bonne thèse en analyse numérique doit permettre à son titulaire de se diriger vers une carrière de chercheur aussi bien que vers celle d'ingénieur de haut niveau. Cela doit être aussi le cas en informatique. Il encourage ses élèves à ne pas négliger les problèmes pratiques posés par la réalisation des programmes : erreurs d'arrondi, rapidité des calculs, sûreté des résultats. La création d'une option en mathématiques appliquées puis en informatique dans un DEA de mathématiques sont ses objectifs. Il s'implique aussi dans la formation de techniciens au sein du département Informatique de l'IUT de Bordeaux où ses avis sont très écoutés. Sa conception de l'Université comme un champ de formation à tous les niveaux est centrale dans son action. La formation intermédiaire en maîtrise d'informatique avec ses deux voies : analyse numérique et programmation est bien entendu celle qui le mobilise principalement avec l'équipe qu'il a constituée.

Après sa thèse sur les inéquations aux dérivées partielles mêlant des résultats d'analyse fonctionnelle et des algorithmes fins d'optimisation, Yves s'est consacré à la résolution approchée des équations aux dérivées partielles. C'était l'époque où les mathématiciens appliqués s'attachaient à donner des fondements rigoureux à la méthode des éléments finis introduite peu auparavant par des mécaniciens et des ingénieurs et à appliquer cette méthode à de nouvelles équations. Yves s'est principalement intéressé aux éléments finis de surface pour la résolution des équations de

Maxwell par méthodes intégrales, d'abord pour des problèmes stationnaires puis pour des problèmes non-stationnaires. Il étendra ensuite ses travaux aux plasmas avec les équations de Maxwell-Vlasov. Un autre sujet d'intérêt concerne des problèmes assez ardues de visco-élasticité avec contact. Enfin Yves a toujours été passionné par les questions à l'interface de l'informatique et de l'analyse numérique. Il lance ainsi une thèse pour développer, en se basant sur des résultats fins de complexité sur les graphes, des algorithmes de résolution de grands systèmes linéaires creux (*i. e.* ayant peu de coefficients non nuls) par la méthode de Cholesky. Cette idée s'avèrera très fructueuse et donnera lieu à de nombreux travaux, certains toujours en cours en particulier à l'Inria et est à l'origine d'un logiciel de solution de systèmes linéaires utilisant les méthodes de Cholesky pour les systèmes creux parmi les plus performants sur le marché.

Yves Haugazeau eut aussi un rôle important dans la vie de l'université. Il a considéré dès sa nomination que la gestion des matériels informatiques situés à l'université devait relever d'un membre de l'UFR Mathématiques et Informatique. C'est là qu'à son avis se trouvent ceux qui étaient les plus à même de juger de la qualité des matériels et logiciels mis à disposition des chercheurs dans les différentes disciplines scientifiques. Un ordinateur IBM équipait le centre de calcul dont il assurait la direction, les physiciens tenaient beaucoup à continuer le partenariat avec cette firme. Mais le plan Calcul gouvernemental souhaitait imposer du matériel français : Yves dut faire d'importants efforts de diplomatie pour satisfaire ceux-ci sans déroger aux règles ministérielles.

Plus tard, une fois les enseignements fondamentaux (maîtrise, Dea) mis en place et les équipes de recherche placées sous la responsabilité de jeunes collègues, Yves Haugazeau s'est consacré à deux tâches importantes.

La première fut le développement de recherches en mathématiques motivées par les demandes des entreprises, démarche complètement nouvelle à Bordeaux. Son action la plus marquante dans ce domaine fut la mise en place d'une collaboration avec un centre du CEA proche de Bordeaux (où il sera conseiller scientifique). Il instaura ainsi d'abord une relation étroite et fructueuse avec Jean Gay un des ingénieurs-chercheurs du CEA. Cette relation s'élargira par la suite en faisant intervenir plusieurs enseignants chercheurs de l'Université et plusieurs ingénieurs du CEA. Elle est toujours vivante 40 ans après, et elle a joué un rôle essentiel dans le développement de la recherche et de la formation en mathématiques appliquées à Bordeaux. Un point commun dans ses travaux concernait le calcul, pour un objet donné, du paramètre qui permet de déterminer la susceptibilité de cet objet à être détecté par un radar. Ce problème est complexe quand on s'intéresse aux radars de hautes fréquences. Yves avait encore des contacts sur ce sujet quelques années seulement avant son décès. Il a également travaillé avec des entreprises spécialisées dans la fabrication de tuyères de

fusée (SEP) ou de construction de satellites géostationnaires (Alcatel Espace) pour lesquels les effets du plasma environnant sont importants à modéliser. Très souvent, ces collaborations s'exerçaient en proposant un sujet de thèse à un étudiant qui était suivi à la fois à l'université et dans l'entreprise d'où provenait le sujet.

La seconde de ces tâches fut la responsabilité de l'organisation d'une Université divisée à l'époque en deux composantes ayant de faibles interactions : la partie scientifique et celle de droit et économie. Le président était alternativement dans l'une et l'autre partie, quand il était juriste il s'entourait de vice-présidents scientifiques. Yves a été l'un d'entre eux lors de la présidence du juriste Dimitri Lavroff entre 1977 et 1980, il avait en particulier en charge la gestion du personnel technique et administratif. Ses fins de semaines étaient souvent consacrées à la recherche de la meilleure affectation possible de certaines personnes pour éviter les conflits avec leurs responsables. Le soin et l'humanité qu'il a montrés dans l'exercice de cette fonction a attiré la considération de tous.

Après 1987, l'évolution de sa maladie, la sclérose en plaques, oblige Yves à réduire ses interventions en cours magistraux et sa participation aux Conseils d'Université dont il était un membre actif depuis 1982. Il fait valoir ses droits à la retraite en septembre en 1996, et se consacre à une vie familiale où Denise joue un rôle essentiel. Il profite largement de ses six petits-enfants dont il est très fier.

Une des dernières fois où je l'ai rencontré, cela a été pour lui l'occasion de faire connaissance avec Rémi Abgrall professeur recruté sur le poste qu'il avait laissé vacant. C'était bien plus de dix ans après son départ en retraite et la discussion a été chaleureuse. Ces dernières années, Yves ne se déplaçait que très peu dans son fauteuil et le couple était confronté à une vie bien difficile à Talence. Jusqu'à la fin, Yves a gardé sa vivacité intellectuelle et son ouverture à l'égard des autres qu'il manifestait par son indignation à l'égard des conditions de travail du personnel chargé des soins, personnel dont il admirait l'implication. Comme l'ont dit ses fils dans un émouvant discours lors de ses obsèques, Yves a transmis à ses enfants, ses élèves, ses collègues une grande part de sa philosophie de la vie, philosophie que nous admirions tous.

Robert CORI avec l'aide de Pierre CHARRIER

**DELABOUDINIÈRE (Jean-Pierre), né le 4 juillet 1940 à Saint-Pé-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), décédé le 14 juin 2016 à Gometz (Essonne). – Promotion de 1959 s.**



*Les textes ci-dessous sont des hommages prononcés au décès de Jean-Pierre Delaboudinière.*

#### **Jean-Pierre Delaboudinière, fondateur, précurseur**

Sa thèse commencée au Service d'aéronomie du professeur J.-É. Blamont (1948 s) représentait un défi à la fois scientifique et technique : mesurer, avec une exceptionnelle résolution spectrale, le profil de la raie 584 Å de l'hélium émise par le Soleil, l'instrument étant embarqué sur une fusée. Après bien des essais, quand la fusée a bien voulu décoller et pointer, Jean-Pierre a pu obtenir le premier profil de la raie solaire grâce à une technique de déconvolution adaptée au mode instrumental.

Jean-Pierre a ensuite été l'investigateur principal de l'instrument solaire à bord du satellite français *D2B*. JPD a su prendre le meilleur parti d'un satellite spinné pour obtenir des images dans le lointain ultraviolet qui rivalisaient avec celles obtenues par les astronautes de Skylab. Il est à noter qu'à l'occasion de ce projet, Jean-Pierre a mis en route, avec total succès, la philosophie d'étalonnage d'instruments uv avec le rayonnement synchrotron comme source, philosophie aujourd'hui courante. L'instrument a aussi fourni régulièrement des données synoptiques complètement nouvelles sur la couronne solaire, données publiées (sous la forme de courbes de niveaux !) dans Solar Geophysical Data (la « météo de l'espace » utilisait alors l'archive papier !).

Il est à noter qu'entre-temps, Jean-Pierre, comme d'autres collègues, avait participé à la fondation du Laboratoire de physique stellaire et planétaire (LPSP) dirigé par Roger-Maurice Bonnet, laboratoire propre du CNRS qui par ses chercheurs, ingénieurs, techniciens et administratifs a constitué l'élément fondateur de l'Institut d'astrophysique spatiale (IAS).

L'utilisation de l'étalonnage par rayonnement synchrotron a conduit à la construction de la Station d'étalonnage de l'IAS à Orsay, alimentée par DCI et SuperAco. C'est plus d'une dizaine d'instruments spatiaux qui y ont été étalonnés depuis. C'est cette station qui a été le premier poste avancé de l'IAS à Orsay. Après avoir contribué à fonder le LPSP, Jean-Pierre a donc aussi contribué à l'implantation de l'IAS sur le campus d'Orsay.

Pour la mission Esa/Nasa *Soho*, Jean-Pierre Delaboudinière a proposé un imageur de conception entièrement nouvelle puisqu'il s'agissait d'un télescope à incidence

normale travaillant dans des longueurs d'onde extrême ultraviolet (euv). Son efficacité et sa sélection spectrale reposent sur l'emploi de multicouches empilées sur les miroirs du télescope.

Ces travaux, menés en collaboration avec l'Institut d'optique d'Orsay, ont conduit à la sélection à bord de *Soho* de l'instrument EIT (Extreme-ultraviolet Imaging Telescope). EIT dont Jean-Pierre a été l'investigateur principal a été naturellement étalonné à Orsay.

La technique des multicouches est maintenant couramment utilisée aussi bien sur les missions spatiales solaires en cours (AIA/SDO, Stereo) que futures telles que *Solar Orbiter*.

Vingt ans après la mise à poste de *Soho*, EIT, « l'œil de *Soho* » a fourni une vue continue de la chromosphère et de la couronne solaire dans quatre longueurs d'onde euv et a permis ainsi d'établir aussi bien les propriétés globales du Soleil dans des périodes de minimum puis de maximum solaire que d'enregistrer des phénomènes aussi éphémères que des éruptions ou des éjections de masse coronale. Il a ouvert la voie à une détection précoce et une compréhension profonde de ces derniers événements dont on connaît les effets perturbateurs quand ils frappent la Terre.

De ce point de vue, depuis *D2B* jusqu'à *Soho*, Jean-Pierre Delaboudinière a aussi été un des pionniers de la météorologie de l'Espace.

Jean-Claude VIAL, 21 juin 2016  
Institut d'astrophysique spatiale (CNRS)

#### ***Boudine* par « RMB » (22 juin 2016)**

Jean-Pierre Delaboudinière, « Boudine » pour ses collègues et ses amis – c'était d'ailleurs souvent les mêmes – s'est éteint le 14 juin 2016. Il allait avoir 76 ans le 4 juillet suivant. Il est né à Saint-Pé-de-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées, en pleine guerre, là où ses parents instituteurs s'étaient réfugiés. À l'école de la République et au lycée il s'avère brillant élève. À 16 ans, en classe de première il est lauréat du concours général et obtient le premier prix ex aequo en mathématiques, reconnaissance nationale de très haut niveau. Dès sa première tentative, réussite assez exceptionnelle, il intègre l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris en octobre 1959 à l'âge de 19 ans et obtiendra sa licence à la faculté des Sciences de Paris moins de deux ans après. Il rejoint alors le service d'Aéronomie dirigé par Jacques Émile Blamont (1948 s) afin d'obtenir un diplôme d'études supérieures, intitulé requis pour présenter l'agrégation de physique qu'il présentera en février 1963 et lui permettra de devenir agrégé de physique cinq mois plus tard. Il avait juste 23 ans ! Son travail de recherche, *Observation sur un jet de résonance optique de la raie à 304 Angströms de l'hélium ionisé*, déterminant pour la suite de sa carrière, montra que la



raie à 58.4 nm de l'hélium neutre était en fait mieux adaptée à de futures observations spatiales.

Formé à l'école d'Alfred Kastler et de J.-E. Blamont, Delaboudinière, du stade d'étudiant devint expérimentateur, et son domaine quotidien le laboratoire. Ses amis d'alors tels Jean-François Crifo, normalien lui aussi (1958 s), entré au service d'Aéronomie également en 1962, et moi-même ne pourront jamais oublier ce petit homme frêle et mince, tantôt barbu tantôt pas, sifflotant à longueur de temps des airs vaguement reconnaissables du répertoire classique, autour et au-dessus de montages optiques complexes installés dans les cuves à vide indispensables pour l'étude du rayonnement ultraviolet lointain totalement absorbé par l'atmosphère. Delaboudinière s'avère déjà expérimentateur de talent. Jacques Blamont ne le présente-t-il pas à ses disciples comme *le plus intelligent de ses chercheurs*, compliment suprême venant de sa part, mais puisque c'était vrai, personne n'en était jaloux. Ce compliment se fit cependant plus rare après qu'un soir de 1962 « Boudine », ayant omis de fermer le circuit de refroidissement de sa pompe à vide, eut généreusement inondé le laboratoire situé alors dans des locaux vétustes de l'Observatoire de Meudon, à la consternation de ses collègues voisins. L'incident serait peut-être rentré dans l'oubli et le pardon si quelques semaines plus tard, alors que le service d'Aéronomie venait de déménager dans les locaux tout neufs du Réduit de Verrières, le même scénario ne s'était répété, premier signe qu'une mauvaise étoile veillait sur lui mais que le succès du satellite *Soho* allait heureusement faire disparaître quelque 33 ans plus tard.

L'application des techniques qu'il mit au point pour son diplôme à l'étude de l'atmosphère terrestre et du Soleil allaient aboutir au démarrage d'un programme ambitieux de spectroscopie à haute résolution des émissions de la raie de résonance de l'hélium neutre à 58.4 nm par modulation de pression de cellules à absorption embarquées à bord de fusées sondes et de satellites et dont la responsabilité lui fut confiée. La mise au point des cellules, en soi un exploit expérimental peu commun puisque les cellules à résonance ne peuvent tenir la pression interne et analyser le rayonnement externe qu'elles aident à étudier qu'au moyen de couches métalliques à la fois minces pour transmettre la lumière ultraviolette et étanches pour empêcher les fuites de l'hélium allaient lui offrir l'occasion de montrer ses capacités uniques d'expérimentateur spatial.

Sa première fusée, un *Dragon III*, capable d'atteindre une altitude de 500 km, fut lancée le 14 février 1968 du Centre d'essais des Landes à Biscarrosse. Hélas, la coiffe étanche de la fusée se détacha dès la 12<sup>e</sup> seconde de vol, à environ 20 km d'altitude et le frottement de l'atmosphère résiduelle détruisit l'expérience en moins de 2 secondes. Le modèle de rechange placé sur une seconde fusée *Dragon III* lancée à partir de Kourou en mars 1969, fut victime du même dysfonctionnement. Les événements

de Mai 68 et la création en janvier 1969 du LPSP que « Boudine » rejoint comme plusieurs de ses collègues lui permirent cependant de poursuivre sa recherche. Aidé alors par J.-F. Crifo, après un total de cinq tentatives, il vit ses efforts récompensés le 21 janvier 1975, grâce au vol enfin réussi d'une fusée Black Brant de la Nasa. Les résultats obtenus alors lui permirent de présenter une thèse au titre impressionnant : *Contribution à l'étude du profil spectral de la raie 584 Å de l'hélium neutre émise dans des milieux d'intérêt astrophysique à l'aide d'une cellule à résonance*, soutenue le 28 octobre 1981, soit 20 ans après son entrée au service d'Aéronomie.

Ses travaux trouvèrent des applications immédiates à l'étude de l'irradiance solaire dans l'Extrême UV (EUV) à bord du satellite français D-2B-Aura lancé de Guyane en 1975 par la Dernière fusée *Diamant* du Centre national d'études spatiales, puis de l'expérience IPHIR à bord des deux sondes soviétiques Phobos lancées de Baïkonour en 1988. Ils devinrent une référence historique avec le développement du télescope EIT (Extrême ultraviolet Imaging Telescope) embarqué sur le satellite *Soho* développé par l'Esa et la Nasa, et dont il fut l'inspirateur et le principal investigateur en étroite collaboration avec le Centre spatial de Liège et l'Observatoire royal de Belgique. Les images spectaculaires d'EIT sont aujourd'hui historiques et le symbole de la réussite de *Soho*. Elles offrent une clé unique pour étudier les couches chaudes de notre étoile, de leurs structures magnétiques, de leur dynamique ainsi que les sources du vent solaire et des éjections de masse coronale (CME). Leurs fenêtres spectrales servent aujourd'hui de référence pour la surveillance et la météorologie solaire dans l'EUV.

Les trois lettres E, I, T resteront à jamais associées à Boudine. La lignée des travaux et des développements qu'il a initiés est particulièrement impressionnante puisque les successeurs de *Soho*, toujours opérationnel plus de 20 ans après son lancement, les satellites *Stereo*, *SDO*, *Proba2*, *Solar Orbiter*, etc, embarquent tous des versions améliorées d'EIT, devenu symbole historique et médiatique de l'imagerie solaire à partir de l'espace pour l'étude des couches externes les plus chaudes de notre étoile.

Expérimentateur surdoué, Boudine a profondément influencé tous ceux qui ont eu la chance travailler avec lui. Brillant, stimulant et logique tout à la fois, cet expérimentateur d'immense talent, a ouvert les yeux et de nombreuses portes, à beaucoup de ses collaborateurs et des chercheurs du laboratoire, tant en France qu'à l'étranger. À tous, collègues, chercheurs et techniciens, il a laissé le souvenir d'une extraordinaire aventure vécue à son école. Tous se rappelleront sa personnalité hors du commun, son esprit fort, original et iconoclaste. Les idées qu'il se plaisait à présenter de manière provocatrice, déroutaient ses détracteurs, mais toujours extrêmement pertinentes, elles illuminaient ceux qui prenaient la peine de les comprendre.

Il manquera surtout à ses amis pour ses qualités humaines et sa simplicité. Homme de gauche aux idées généreuses, en révolte permanente contre les injustices

et le mépris des êtres, il n'économisait ni son temps ni ses forces pour soutenir avec ses collègues et ses camarades les causes qu'il savait être justes. D'une curiosité sans limites pour toutes les choses du Monde, il aimait à défier à ski les pistes noires. Il voguait sur les mers démontées avec ses collègues, obtenait son brevet de pilote et s'essayait à l'équitation, toujours à la limite de l'imprudence et parfois au prix de sa personne. Cinéphile averti, mélomane subtil, grand amateur de littérature anglaise et de livres de fiction aux intrigues complexes dans lesquelles il se projetait volontiers, Boudine était avant tout un être humain sensible dont la joie de vivre était communicative. Il restera longtemps pour moi et pour tous ceux qui l'ont connu, ce petit homme au sifflement lancinant que depuis tant d'années ma mémoire ne peut oublier. Il a laissé son nom à l'astéroïde de la ceinture principale, découvert le 5 octobre 1999 à l'observatoire de Goodricke-Pigott par l'astronome américain Roy A. Tucker, à l'orbite de 2,96 UA de demi-grand axe avec une excentricité de 0,11, inclinée de 2,5° par rapport à l'écliptique. Souhaitons que l'astéroïde Delaboudinière soit un jour prochain choisi par l'Esa pour y faire atterrir un de ses robots.

Roger-Maurice BONNET

Membre de l'Académie internationale d'astrophysique

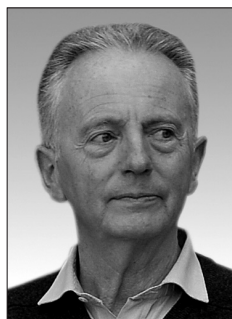
Un colloque avait été organisé en 2005 pour célébrer la carrière de « Boudine » : les présentations sont disponibles en ligne : <https://www.ias.u-psud.fr/boudine-days/>

#### Hommage de ses concitoyens de Gometz

Un discret habitant de Gometz nous a quitté au mois de juin 2016. Jean-Pierre Delaboudinière, appelé « Boudine » par ses amis scientifiques, était un spécialiste de l'observation du soleil et un grand expérimentateur. Il a notamment conçu un télescope, embarqué sur la sonde spatiale Soho, positionnée entre la Terre et le Soleil. La caméra de ce télescope nous transmet depuis plus de 20 ans de remarquables images du Soleil, qui ont révolutionné les connaissances de notre étoile. « Boudine » repose maintenant au columbarium du cimetière de l'église de Gometz. Mais sa mémoire est aussi dans l'espace : un astéroïde de notre système solaire porte son nom : Delaboudinière.

Avec l'autorisation de M<sup>me</sup> Claude PETHÉ

**ROUGEMONT (Georges, Alain), né le 12 novembre 1943 à Mâcon (Saône-et-Loire), décédé le 18 octobre 2017 à Caromb (Vaucluse). – Promotion de 1962 I.**



C'est au lycée du Parc à Lyon que Georges Rougemont (G.R.) prépara le concours de la rue d'Ulm, où il fut reçu en 1962. Agrégé de lettres classiques, excellant tout particulièrement en grec ancien, G.R. voulait faire de l'archéologie : il se tourna donc vers l'École française d'Athènes, dont il fut membre scientifique entre 1969 et 1973. Toutefois, avant ce séjour en Grèce au cours duquel il participa à des fouilles sur les sites d'Argos et de Malia, mais devint surtout l'un des meilleurs connaisseurs des inscriptions de Delphes, G.R. fit en 1966, à 23 ans, un détour par l'Asie centrale, précisément à Aï-Khanoum, ville grecque située à la frontière de l'Afghanistan et du Tadjikistan qui fut fondée dans le sillage de l'expédition d'Alexandre le Grand, et dont l'exploration avait commencé l'année précédente sous la direction de Paul Bernard (1951 I) ancien « Athénien » désormais directeur de la Délégation archéologique française en Afghanistan. À l'initiative de Robert Flacelière (1922 I) alors directeur de l'École et lui-même épigraphiste, G.R. effectua sur ce site remarquable un stage de deux mois et demi ; court séjour, mais qui eut à long terme des répercussions sur son œuvre scientifique. En effet, durant cette campagne de fouilles, une amitié solide avec Paul Bernard se noua, qui devait conduire quelque 45 ans plus tard à la publication en co-signature du *Corpus Inscriptionum Iranicarum*, qui réunit 160 inscriptions grecques découvertes en Iran et en Asie centrale, dont les deux-tiers proviennent de Suse et d'Aï-Khanoum.

À son retour d'Athènes, G.R. fut élu assistant de grec à l'université de Tours ; il soutint huit ans plus tard un doctorat d'État préparé sous la direction de Jean Pouilloux (1939 I), qui fut publié la même année sous le titre *Lois sacrées et règlements religieux*, premier volet d'une nouvelle collection épigraphique de l'École française d'Athènes, le *Corpus des Inscriptions de Delphes*, dans laquelle les inscriptions sont réunies sur un principe thématique et non plus topographique. Toujours en cette même année 1977, G.R. fut élu professeur à l'université de Bourgogne où, succédant à André Bernand (1946 I), il œuvra jusqu'en 1985. Je laisse ici la parole à son collègue helléniste Patrice Cauderlier (1965 I) qui, pour enrichir cette notice, a rassemblé quelques souvenirs de ces sept années dijonnaises *exemptes de tout souci*. À l'université de Bourgogne, comme plus tard à Lyon, G.R. fut un professeur de grec passionné, méthodique et scrupuleux, très attentif aux étudiants. Son équanimité le rendit rapidement complice et ami de Pierre Monteil (1948 I), titulaire de la chaire de philologie classique et grammaire comparée, auquel il consacra une notice dans ce *Bulletin* en

2005. Installé avec sa famille à Dijon, G.R. s'investit dans l'université et maintint les succès aux Concours ; mais chacun savait qu'il ne resterait pas dans le poste, destiné qu'il était à succéder à Jean Pouilloux sur la chaire de Lyon.

Patrice Cauderlier rappelle aussi sa toute première prise de contact avec son futur collègue, en ville, souvenir emblématique de la personnalité de G.R. C'était en juin, les auteurs grecs au programme des agrégations de lettres classiques et de grammaire pour l'année suivante avaient été distribués entre les enseignants, le professeur Monteil en avait pris un et les trois maîtres-assistants s'étaient répartis les autres. Patrice Cauderlier, plutôt spécialiste de la période qualifiée de « tardive », avait pour lot les *Entretiens* d'Épictète. G.R. lui dit tout de go : « Monteil m'a dit que tu prenais Épictète : pas question que tu t'en charges, c'est à moi de le traiter ». Interloqué, Cauderlier lui répondit « mais je ne savais pas que tu étais spécialiste d'Épictète ! » ; en réalité, il fallait comprendre : « cet auteur est d'accès difficile, je le traiterai parce que je suis professeur et donc, cela me revient ».

Lorsque G.R. annonça son départ pour Lyon, les collègues de l'université de Bourgogne savaient qu'il allait pouvoir y donner sa pleine mesure d'enseignant scrupuleux, soigneux du moindre détail, capable qu'il était de discuter une heure durant une leçon d'agrégation, mais aussi de chercheur, devant un auditoire plus fourni. G.R. fut ainsi le dernier spécialiste d'épigraphie grecque titulaire d'une chaire à Dijon, dans la lignée de Georges Daux (1917 l).

Donc en 1985 G.R. passa à l'université Lumière (Lyon II) jusqu'à son départ en retraite vingt ans plus tard. Il sut y maintenir la vitalité de la chaire de Jean Pouilloux dans sa définition originale, associant langue, étude des textes littéraires et des textes épigraphiques, synthèse des sources textuelles qui permettent d'aborder la civilisation grecque sous différentes formes. G.R. s'attachait inlassablement à défendre, illustrer et faire prospérer l'héritage de son maître, ancré dans la *Maison de l'Orient et de la Méditerranée* créée par Jean Pouilloux en 1975. Ce centre de recherche interdisciplinaire de premier plan, adossé à une documentation d'ampleur unique, sans aucun équivalent en France pour une université, et à un centre d'édition vivant et dynamique, fait de Lyon l'un des quelques centres provinciaux où il est, jusqu'à ce jour, possible de mener une recherche approfondie sur l'Antiquité au sens large. Et cela, tout particulièrement en épigraphie grecque : la collection d'estampages (= empreintes sur papier des documents sur pierre) conservée à la *Maison de l'Orient* est riche de plus de dix mille documents, ce qui la rend comparable à celles de Berlin, Princeton ou Athènes.

Néanmoins, au fil des ans, G.R. vit progressivement grandir les intimidations autour des « disciplines rares », telle l'épigraphie, dont il est devenu si aisé de programmer la disparition au prétexte qu'elles n'atteignent pas le sacro-saint « seuil de rentabilité ». Afin de contrer ces menaces, G.R. se battit sur plusieurs fronts : de

l'intérieur, conformément au principe selon lequel « l'union fait la force », et sur le modèle des *Classics* du monde anglophone, il créa au début des années 1990 un diplôme d'études approfondies (DEA) « Mondes anciens », associant philologie, épigraphie, histoire et archéologie, formation interdisciplinaire pionnière qui attira à Lyon de nombreux étudiants. Mais c'est aussi en assumant diverses responsabilités collectives que, durant toute cette période, G.R. défendit résolument les sciences de l'Antiquité au sens large : en tant que directeur de formations, mais aussi comme directeur de l'Institut Fernand-Courby de la *Maison de l'Orient* pendant 11 ans de 1986 à 1997, et enfin en tant que Consultant pour les Écoles françaises à l'étranger et les sciences de l'Antiquité, à la direction de la Recherche et des Études doctorales du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, de 1988 à 1993.

G.R. était donc quelqu'un d'« engagé ». Ouvertement engagé à gauche sur le plan politique, il fut animé par le désir constant de défendre mais aussi – car c'est un seul et même combat – de démocratiser nos savoirs d'antiquisants qui sont, de fait, assez confidentiels, et qui nécessitent par conséquent plus que pour d'autres que l'on fasse des efforts de pédagogue. Je me ferai mieux comprendre en rappelant ici un souvenir personnel. Bien longtemps avant de prendre sa succession à la chaire de littérature et épigraphie grecque de Lyon II, je fus l'élève de G.R. pendant une courte année. En effet, en 1983-84, G.R. venait de prendre le relais de Jean Bousquet (1931 l) rue d'Ulm, pour le séminaire d'épigraphie préparant au concours d'entrée à l'École d'Athènes. Les années précédentes, les futur(e)s candidat(e)s au concours, partagé(e)s entre l'admiration et le découragement, étaient convié(e)s à assister en spectateurs muets à une sorte de conclave entre savants. Leur érudition était pétrifiante : sous la houlette du maître Jean Bousquet, tous les quinze jours, quelques épigraphistes confirmés décortiquaient avec une délectation non dissimulée une très longue inscription grecque inédite, dont il s'agissait d'établir le texte et d'éclairer toutes les nouveautés. Nous, apprenti(e)s, nous n'y comprenions absolument rien et nous étions fait(e)s à l'idée que, de toutes les épreuves du concours, l'épigraphie était vraiment la plus redoutable, que cette discipline était décidément inaccessible et, j'ose maintenant le dire, que les femmes n'y avaient pas trop leur place... Mais, à la rentrée 1983 l'espoir revint : G.R. commença par nous donner des conseils assortis d'une bibliographie de base, et il nous expliqua quel serait son programme pour l'année. Ensuite, toutes les inscriptions qu'il avait sélectionnées, après avoir été lues puis traduites *ensemble*, furent chaque fois le point de départ pour une ample synthèse, parfaitement construite, que G.R. expliquait de sa voix timbrée, détachant les mots en français et en grec, tel un instituteur qui lit lentement le texte d'une dictée et captive ainsi l'attention des élèves. Soudain réconforté(e)s, nous découvrions que l'épigraphie ne relevait pas seulement de *l'initiation par l'imprégnation*, mais qu'elle pouvait bel et bien s'enseigner, et partant, s'apprendre, méthodiquement !

Ce souvenir illustre bien, je crois, ce que fut l'une des principales obsessions de G.R. tout au long de sa carrière, exprimée sobrement dans une des notices qu'il rédigea en hommage à Jean Pouilloux, décédé en 1996. G.R. y rappelle que la mission d'un professeur consiste à « expliquer, encourager, convaincre, aider à réussir ». Dans toutes les facettes de son activité professionnelle, G.R. œuvra avec obstination pour la démocratisation des connaissances touchant l'antiquité grecque en général et l'épigraphie en particulier. Afin de préparer cette notice, outre les témoignages écrits que m'ont très aimablement confiés ceux et celles qui furent ses camarades d'études et ses collègues, j'ai consulté les archives que me confia G.R. à Lyon, et j'ai relu les avant-propos, préfaces et introductions de ses publications. Il est frappant de constater qu'une ou deux expressions reviennent sans cesse sous sa plume : il déclare inlassablement vouloir *donner*, ou *faciliter l'accès à* ou bien encore *offrir un bilan clair des connaissances*. Fidèle à ses origines, ce fils d'instituteurs « formé à la discipline et imprégné des idéaux de l'école primaire publique », pour reprendre ses propres mots, ne supportait pas que des portes soient décrétées « fermées *a priori* » pour certains.

On ne sera donc pas surpris qu'une partie de l'œuvre scientifique de G.R. des années 2000 ait consisté à éditer ou rééditer, avec la complicité de quelques collègues, des ouvrages intitulés *Choix d'Inscriptions* dont la vocation est précisément d'ouvrir l'accès à la documentation épigraphique à un public élargi au-delà du cercle si étroit des seuls spécialistes. Ainsi en 2003 et 2005, en collaboration avec Denis Rousset (1982 I) G.R. publia aux Belles Lettres une réédition augmentée des deux seuls « manuels » solides d'épigraphie grecque existant en France, épuisés depuis 1975, qui avaient été élaborés à Lyon par Jean Pouilloux et ses élèves dans le cadre du séminaire d'épigraphie grecque de l'Institut Fernand-Courby. En 2012, parut le précieux *Choix d'inscriptions de Delphes, traduites et commentées* conçu en collaboration avec Anne Jacquemin (1971 L) et Dominique Mulliez (1974 I), un recueil attendu et qui fut unanimement salué, car il livre sous une forme commode la quintessence de l'érudition la plus sûre et constitue à ce jour le meilleur des viatiques pour circuler dans le dédale des inscriptions delphiques. C'est sans doute aussi au nom de cette exigence de démocratisation que, tout comme ses maîtres en épigraphie, Louis Robert (1924 I) et Jean Pouilloux, G.R. insistait sans cesse sur l'importance capitale des traductions. Les auditeurs du séminaire d'épigraphie, les nombreux étudiants qui préparèrent l'agrégation à Lyon sont unanimes : entendre G.R. lire et traduire du grec était un véritable enchantement. Chacun percevait le plaisir qu'il éprouvait à lire le grec, à détacher un membre de phrase pour le traduire en cherchant les mots justes, en s'efforçant de transposer les nuances de sens au plus près du génie de chaque langue, le grec et le français.

Je conclurai cette notice par une citation empruntée à un texte de G.R. Ces quelques phrases concentrent en effet toutes les qualités de son style, où l'on perçoit l'influence

sous-jacente des orateurs attiques, et tout particulièrement de Démosthène ! Mais c'est surtout parce que ce qu'il y écrit au sujet de Jean Pouilloux en 1996 peut à mes yeux tout aussi bien s'appliquer à lui également, mot pour mot : *Il a passé sa vie à lutter contre des cloisonnements indéfendables : comment eût-il admis que l'on pût travailler sur l'Antiquité sans savoir le latin et le grec ? Il ne méprisait pas les disciplines plus jeunes que la sienne : comment eût-il pu accepter que le grec, le latin, l'histoire ancienne et l'archéologie classique fussent rejetées du côté du passé ? Autant que le dédain de certains classiques pour l'Orient, la préhistoire ou les sciences du contemporain, l'hostilité l'indifférence ou le dédain pour les études classiques, où qu'il les rencontrât, lui paraissaient sots. Ils relevaient, disait-il, d'une politique du ressentiment. C'est que pour lui, l'ouverture d'esprit, la tolérance, l'attention à l'Autre ne pouvaient pas s'exercer à sens unique. Tout cela tient en un mot : c'était un humaniste. Un vrai.*

Michèle BRUNET (1979 L)

**FAVRE (Alain)**, né le 20 juin 1941 à Pralognan-la-Vanoise (Savoie), décédé le 29 janvier 2019 à Pralognan-la-Vanoise (Savoie). – Promotion de 1962 s.



Issu d'une famille montagnarde, Alain est né à Pralognan-la-Vanoise. La vie pendant et après la guerre en montagne est rigoureuse, et Pralognan est assez isolé. L'environnement de son enfance le marqua très profondément et forgea son caractère, franc et déterminé. Des liens intimes perdureront toute sa vie avec ses frères et sa sœur.

À l'âge de 10 ans, il fut envoyé à l'internat du collège de Moutiers où ses résultats se révélèrent excellents. Sa ténacité hors normes le mena ensuite au lycée Vaugelas de Chambéry. Là, il fit une rencontre déterminante en la personne de son professeur de biologie, monsieur Darchis, avec lequel il maintint une relation d'amitié pendant toute sa vie. Celui-ci l'encouragea à viser haut et il s'inscrivit en classe préparatoire au lycée du Parc à Lyon, en compagnie de deux autres savoyards. René Rosaz, son compagnon de chambre, témoigne de l'ardeur à l'étude d'Alain, ce qui, dit-il, l'entraîna à réussir le concours de l'Agro. Quant à Alain, c'est comme cacique du concours du groupe C (biologie) qu'il entra à l'ENS en 1962.

Pour lui, une vie nouvelle démarrait, avec des amitiés nombreuses, s'affirmant autour de longues conversations où son ouverture d'esprit lui permettait de rebondir d'un sujet vers un autre. Ses amitiés se matérialisèrent dans des voyages passionnants qu'il effectua en Égypte, en Inde et au Népal, puis au Pérou. La biologie et la



géologie que l'on enseignait en classe préparatoire dans les années 1960 étaient alors très descriptives. L'anatomie et la physiologie comparées remplissaient les cours de biologie. Pourtant quelques lectures que nous avons partagées montraient qu'une autre science naissait, la biologie moléculaire, plus explicative. Jim Watson et Francis Crick ont décrit la structure de l'ADN, la molécule clé de l'hérédité, en 1953 et, en 1962, date de notre entrée à l'ENS, ils recevaient le prix Nobel. Avec Alain, notre déception a été grande de constater que l'importance de ces travaux n'avait pas été perçue à l'ENS. Un caïman nous dirigea vers un archicube impliqué dans ces recherches et c'est ainsi que nous fîmes la connaissance de Jean-Pierre Changeux (1955 s), qui nous conduisit à Jacques Monod, dont il était l'élève à l'institut Pasteur. Ce fut une rencontre remarquable, dont tous les deux nous avons gardé le souvenir. Jacques Monod nous fit un panorama de la recherche parisienne en biologie moléculaire, duquel l'ENS était absente, et il nous dressa une liste des enseignements qu'il jugeait nécessaire à une entrée dans le domaine, en mettant l'accent sur la chimie et en évitant les aspects traditionnels de la zoologie. Notre choix de laboratoire s'est porté sur l'Institut de biologie physico-chimique qui, en liaison avec l'institut Pasteur, jouait la carte de la biologie moléculaire. Ces deux institutions, qui n'étaient pas directement connectées à l'université, avaient une plus grande liberté de programme et de recrutement, et avaient ainsi suivi plus rapidement les avancées de la recherche.

Nous avons rejoint le service de Marianne Grunberg-Manago, qui deviendra la première femme présidente de l'Académie des sciences, et avons intégré l'équipe de A. Michaël Michelson, un chimiste britannique spécialiste des nucléotides, les briques de l'ADN. C'est à l'université de Paris que nous avons acquis notre formation auprès d'un corps professoral assez hétérogène où une nouvelle génération s'efforçait d'introduire une vision moderne de la biologie et au sein de laquelle nous avons retrouvé Jacques Monod (futur prix Nobel) qui y enseignait les bases de l'enzymologie et de la virologie.

À cette époque, où le développement de la recherche était très soutenu, le passage se faisait directement de l'ENS au CNRS. Alain a alors entamé une carrière de chercheur en préparant une thèse de doctorat, sous la direction de Michelson, devenu chef de service. Ce dernier l'orienta vers la photochimie d'un nucléotide rare présent dans certains ARN, la 4-thiouridine. Les quatre nucléotides majoritaires présents dans l'ARN absorbent la lumière dans une même région de l'ultraviolet, mais ce composant, la 4-thiouridine, absorbe une lumière un peu moins énergétique, ce qui permet de l'étudier sans toucher l'ensemble de la molécule. De plus, lorsqu'il absorbe la lumière, il devient réactif et peut se combiner avec des structures voisines, protéines ou acides nucléiques. En collaboration avec Moshe Yaniv (maintenant membre de l'Académie des sciences), il a appliqué cette stratégie à un ARN de transfert et

observé un pontage intramoléculaire de la 4-thiouridine avec un résidu cytidine, ce qui a permis d'établir un modèle de la structure dans l'espace de cet ARN. Ces résultats, publiés dans la prestigieuse revue *Nature*, ont constitué la base de la thèse de doctorat d'Alain Favre. Moshe Yaniv et Alain ont eu l'occasion de présenter et de discuter leur modèle avec Francis Crick, à l'occasion d'un congrès à Cambridge.

C'est dans cette période que survinrent les événements de mai 68, pendant lesquels, avec Alain, nous avons refait le monde, avec bien peu d'imagination, je dois l'avouer. C'est aussi dans cette période qu'Alain rencontra aux fêtes de Bayonne celle qui deviendra sa femme, Nicole. Ils se marièrent en 1972 et le couple s'installa dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, dans un appartement qui verra la naissance de leurs trois enfants, Charles, Vincent et Elisa.

En 1969, Alain Favre quitta l'Institut de biologie physico-chimique en suivant Moshe Yaniv, membre du laboratoire de François Gros qui s'installait alors sur le campus de Jussieu, dans un vaste ensemble formant l'Institut de biologie moléculaire. François Gros abandonna rapidement Jussieu pour prendre la direction de l'Institut Pasteur, mais Alain Favre resta dans ce qui devint en 1982, l'Institut Jacques-Monod.

Son premier élève a été Gilles Thomas, un brillant polytechnicien avec lequel il signa une dizaine de publications, avant que l'Institut Curie ne séduisît Gilles, qui y fit une brillante mais courte carrière. La compétence d'Alain fut rapidement reconnue et on lui confia la direction d'une équipe, Photobiologie moléculaire, qu'il dirigera pratiquement jusqu'à sa retraite.

En 1978, la carrière d'Alain Favre prend un tournant. À 36 ans, il est nommé professeur de biochimie à l'université Paris VI, qui deviendra l'université Pierre-et-Marie Curie, puis, récemment, Sorbonne Université. C'est un établissement en plein développement dans lequel le personnel enseignant est renouvelé pour s'adapter aux progrès rapides des connaissances mais aussi à la croissance du nombre des étudiants, plus de 30 000. Ces changements se placent dans un contexte de réforme de l'Enseignement supérieur, initié par Alice Saunier-Séïté. Alain Favre crée et dirige le département du diplôme d'études universitaires générales (Deug) de biochimie et chimie, impliquant environ 1000 étudiants. Il considère que l'enseignement dans les premières années de la faculté devrait être fait par les meilleurs professeurs, ceux-ci ne devant pas se réserver uniquement les cours de master les plus avancés. Il intervient aussi dans les enseignements de la licence et de la maîtrise de biochimie où il enseigne la structure des acides nucléiques et les méthodes physiques d'études des macromolécules biologiques.

D'après les témoignages que j'ai recueillis, Alain était apprécié des étudiants pour son caractère franc et direct, et la rigueur de ses cours où il dégainait facilement l'outil mathématique.

L'investissement dans l'enseignement n'a pas favorisé l'épanouissement des qualités de recherche d'Alain. Néanmoins, lorsque Jacques Ricard a pris la direction de l'institut Jacques Monod, il lui a fait une place dans l'organisation du laboratoire en lui confiant la direction de l'un des cinq départements, le Département Organisation et expression du génome. Favre suit toujours sa ligne de recherche, utilisant en particulier la photochimie de la 4-thiouridine, mais il l'applique à différents systèmes biologiques. Il va ainsi faire certaines observations sur des bactéries soumises à une irradiation de la 4-thiouridine. Mais surtout, son équipe va incorporer cette base dans différents ARN et obtenir de précieuses informations sur le fonctionnement du processus de traduction par lequel l'ARN messager guide la synthèse de la chaîne peptidique. Le photo-marquage lui permet aussi d'étudier des ARN bien particuliers, les ribozymes, doués de propriétés catalytiques. Ces travaux l'amènent à collaborer avec plusieurs équipes russes, avec lesquelles il produit plus de 20 publications. L'ensemble des travaux d'Alain Favre couvre une centaine de publications.

Il a pris sa retraite en 2007, avec une certaine amertume car il n'appréciait pas les réformes en cours dans l'enseignement supérieur. Il s'est alors éloigné de l'Université. Il a partagé son temps entre des calculs mathématiques effectués quotidiennement et ses petits-enfants. Il s'est efforcé de leur transmettre son amour de la montagne et il a aménagé une maison familiale à Pralognan où il s'est éteint.

Alain Favre a bénéficié de l'ascenseur social mais il a largement rendu ce qu'il avait reçu. Son engagement dans l'enseignement a été profond et n'a certainement pas été facile. Le travail bien fait a constitué le fil de sa vie. Il lui a fallu la ténacité montagnarde pour atteindre les buts qu'il s'était fixés.

Jean-Pierre HENRY (1962 s)

**NOGUEZ (Dominique)**, né le 12 septembre 1942 à Bolbec (Seine-Inférieure), décédé à Paris le 15 mars 2019. – Promotion de 1963 I.



Penser à Dominique Noguez, c'est se demander comment un homme pouvait avoir mille activités par jour en ayant toujours l'air disponible. Grand lecteur, homme de revues, cinéphile (et cinéaste à ses heures), latiniste, essayiste, romancier, humoriste et moraliste au sens du Grand siècle, il incarnait à la fois la modernité la plus avant-gardiste et l'Antiquité la plus savante. Il aimait les « farces » littéraires et l'érudition sérieuse, et fut ravi d'être élu « transcendant satrape du collège de Pataphysique ». Il publia près

de soixante-dix ouvrages selon son décompte, et doit en oublier : douze romans et récits, cinq études « plus ou moins savantes », treize nouvelles, vingt et un aphorismes et autres essais, quatre traductions et éditions, cinq ouvrages collectifs, neuf numéros spéciaux de revues, etc.

À ses amis – aussi divers que ses curiosités –, il rappelait par sa présence chaleureuse, raffinée, et pleine d’humour, à quel point la langue française est celle par excellence de l’art de la conversation.

J’ai connu Dominique Noguez en septembre 1962, à la rentrée de la khâgne du lycée Louis-le-Grand. Il arrivait de Bordeaux, ayant choisi de « cuber » à Paris dans l’espoir d’accroître ses chances de réussir le concours d’entrée à l’ENS. Les hasards du premier jour nous avaient placés côte à côte, sur la même table. Nous ignorions que cela nous lierait pour la vie. En lisant bien plus tard un de ses livres, *Dans le bonheur des villes : Rouen, Bordeaux, Lille* (éd. du Rocher, 2006), j’appris qu’il avait passé, comme moi, une partie de son enfance à Rouen, et qu’il était entré en sixième au lycée Corneille, l’année où j’y faisais ma septième. Ma famille quitta Rouen l’année suivante. Cette première occasion de se connaître fut perdue. De son année de khâgne, Dominique garda la nostalgie des exercices de « petit latin », où nous nous interrogeions à tour de rôle sur une page d’un grand auteur. Quelques décennies plus tard il donna à ce « petit latin » un prolongement plein de science et d’humour en traduisant Martial (*Épigrammes, choisies et adaptées du latin par Dominique Noguez*, Arléa, 2001 et 2006, avec le texte latin original, une traduction littérale, et sa version libre, plus littéraire, c’est-à-dire tout ce qu’il faut pour offrir une véritable et très moderne traduction).-

Réservé, voire timide de son propre aveu, Dominique fut longtemps avare de confidences, mais il devint vite plus disert, sur les ondes, celles de France Culture notamment, où il se prêta à de nombreux entretiens, avant de se confier longuement devant la caméra de Pascal Auger<sup>1</sup>. Cependant l’essentiel passait dans son « Journal », « le genre le plus libre », explique-t-il, auquel il travaillait déjà en khâgne. Pour lui, c’était à la fois, un « trésor » destiné à alimenter son œuvre, mais aussi un texte qui devait être publié « pour en faire une œuvre distincte ». Ce « journal » est, sans doute aucun, une œuvre majeure, c’est ainsi que lui-même le considérait. Qui saura se consacrer à la tâche considérable de l’éditer ? Cette publication permettrait d’avoir une idée complète de son œuvre. Il faudrait aussi prendre en considération son engagement généreux et constant pour les revues, ce formidable laboratoire de la littérature. Cet engagement fut très précoce puisqu’il rappelle dans ce même livre sur Rouen, qu’il créa au lycée Corneille, avec trois camarades, une première revue *l’Azur*<sup>2</sup>. En 1967-68, alors qu’il était en année supplémentaire à l’École Normale, il collaborait à la fois aux *Cahiers du Cinéma* et à la *NRF*. Il fut le premier secrétaire de rédaction, puis le directeur de la *Revue*

*d'Esthétique*, fondée en 1969, dont il coordonna huit numéros spéciaux de 1973 à 2001. Généreux de sa plume, il ne cessa de donner des contributions à une multitude de publications périodiques, du n° 52 de *L'infini* (pour lequel Philippe Sollers lui donna une carte blanche), à *L'Atelier du Roman...* Dominique Noguez a suivi, comme beaucoup de ses camarades, un parcours universitaire traditionnel, de l'agrégation de philosophie en 1967 au doctorat en esthétique du cinéma en 1983, mais il se singularisa par une exceptionnelle activité d'écrivain reconnu (Prix Roger-Nimier, 1995 ; Prix Femina, 1997 ; Grand prix de l'humour noir, 1999 ; prix Jean-Jacques-Rousseau, 2014 ; prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, 2017).

#### Au bonheur du cinéma

Dans ces années de khâgne nous étions tous cinéphiles, mais lui s'engagea réellement dans cette voie. Il collabora aux *Cahiers du cinéma* dès 1967-1968 et il se rendit régulièrement au Festival de Cannes, y compris celui, avorté, de mai 1968. Au Canada, où il partit enseigner dans le cadre de la Coopération, il découvrit le cinéma expérimental américain (*Essais sur le cinéma québécois*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1970). Abandonnant l'étude de l'humour commencée sous la direction de Vladimir Jankélévitch, il engagea une recherche sur le cinéma *underground* sous la direction de Mikel Dufrenne. Il devint selon son expression « un héraut des films d'avant-garde », pratiquant une critique délibérément « enthousiaste » : *Le Cinéma, autrement*, Union Générale d'Éditions 10/18, 1977 ; rééd. aux Éditions du Cerf, 1987 ; *Éloge du cinéma expérimental*, Centre Pompidou, 1979 ; rééd. très augmentée, Paris expérimental, 1999 ; *Trente ans de cinéma expérimental en France, 1950-1980* (Arcef, 1982). Sa thèse rapidement publiée devint une référence essentielle : *Une renaissance du cinéma : le cinéma « underground » américain*, Méridien-Klincksieck, 1985 ; rééd., Paris expérimental, 2002. D'autres ouvrages suivirent : *Ciné-Journal (1959-1971)* de Jonas Mekas, préface et traduction, Paris Expérimental, 1992 ; *Ce que le cinéma nous donne à désirer – Une nuit avec La Notte*, Crisnée, Liège, Yellow Now, 1995. Il ne resta pas historien et théoricien ; il tourna trois petits films expérimentaux en 16 mm, « un peu warholiens », disait-il : *Tosca*, 1978, 20' ; *Fotomatar* (mot forgé sur Photomaton) 1979, 12', et *Une vita* (montage chronologique de ses portraits), avant de participer plus tard au scénario de deux films de Jean-Pierre Mocky, *Alliance cherche doigt* (1997) et *Robin des mers* (1998). De ce volet, Dominique disait : « le cinéma expérimental, ce n'est pas toute ma vie, mais c'est quelque chose d'important ». Mais le plus important, c'était l'écriture ; en khâgne déjà les pages de son journal pourraient en témoigner. Cette ambition l'emporta sur la sécurité : il demanda plusieurs congés pour convenance personnelle dans l'espoir de vivre de sa plume, ce qui impliquait que le nombre

annuel de ses publications s'accroisse fortement. Quand il prit le risque de quitter définitivement l'université, après une carrière d'enseignant en esthétique du cinéma, pour se consacrer sans entrave à l'écriture, j'admire son courage. Contraint d'écrire, ou plutôt de publier pour vivre, il craignait parfois de manquer d'idées pour le prochain livre, mais elles ne manquèrent pas, car son esprit était à l'érudition plaisante et à l'humour de toutes les couleurs, du noir au blanc.

### Le choix de l'écriture

Le premier texte important de Dominique, rédigé pour l'essentiel en 1970-1972, entre les États-Unis et la France, *Dandys de l'an 2000*, fut publié, sous le pseudonyme *Collectif Givre*, aux éditions Hallier en 1977, mais ces dernières faisant faillite, il ne fut tiré qu'à quelques exemplaires. La nouvelle édition, augmentée, aux éditions du Rocher, en 2002, en raconte la savoureuse aventure éditoriale. Le texte est pour partie un canular littéraire du potache savant que Dominique était resté ; il renvoyait aussi plus sérieusement à la littérature surréaliste et aux *Chants de Maldoror*. Œuvre de jeunesse rédigée dans l'immédiat après 68, le texte a quelque chose de frénétique qui fait songer aux premiers romans de Hugo, *Bug Jargal* ou *L'homme qui rit*, mais je n'ai pas eu l'occasion de lui demander s'il avait pensé à ce romantisme noir en écrivant ces pages. Dominique reprit le thème des *Dandys* « à la 3<sup>e</sup> personne » dans son roman *Les Martagons*, qu'il qualifie plaisamment de « roman de Farces et Attrapes ». Dans l'œuvre de Dominique Noguez, les romans, six, une dizaine si l'on ajoute récits et longues nouvelles, ne sont pas les plus nombreux<sup>4</sup>, mais il ne cessa de se confronter à ce genre, pierre de touche du « grand écrivain », figure auquel il consacra une enquête teintée d'ironie et de cocasserie, *Le grantécrivain & autres textes, L'infini*, Gallimard, 2000. Après *Les Derniers jours du Monde, 1991, rééd. 2001*, qu'il voulut « le plus total possible », ce fut *Amour Noir, L'infini*, Gallimard, 1997 ; *Folio*, n° 3262, qui fut couronné du *prix Femina*, gloire confirmée lorsque *Amour Noir* et *Les Derniers jours du monde* constituèrent la trame du film des frères Larrieu, *Les derniers jours du monde*, 2009. Après *L'embaumeur*, Fayard, 2004 ; Le Livre de poche, 2006, où l'on retrouve des personnages des *Derniers jours du monde*, son dernier roman fut *L'interruption*, Flammarion, 2018, au titre prémonitoire. Si les romans restèrent pour Dominique le *grand jeu* de sa vie, il s'imposa comme un humoriste de tout premier ordre, pratiquant un « burlesque savant » selon la juste formule de Michel Houellebecq. L'intérêt de Noguez pour ce genre se manifesta dès ses années d'École, lorsqu'il engagea, en 1965-1966, un diplôme d'études supérieures sous la direction de Vladimir Jankélévitch, *Humour et langage humoristique*<sup>5</sup>. Il développa cette réflexion près de trente ans plus tard dans un des livres que je préfère, *L'arc en ciel des humours, Jarry, Dada, Vian, etc*, Hatier, 1996. Il revint encore sur le sujet, décidément inépuisable, huit ans plus tard, avec *L'homme de l'humour, L'infini*, Gallimard,

2004<sup>6</sup>. Sous une plume pleine d'esprit et étincelante la plupart du temps, ses livres d'humour noir sont les plus nombreux. Après *Ouverture des veines et autres distractions*, Robert Laffont, 1982 ; PUF, 2002, Dominique publia *Cadeaux de Noël*, Zulma, 1998. Ces petits textes sont classés « selon l'ordre alphabétique du premier mot », ordre arbitraire cocasse, par lequel il se range discrètement parmi les admirateurs actifs de Georges Perec, de sept ans son aîné ; cet ordre cocasse permet, écrit Dominique, de lire cette cinquantaine d'historiettes, « en commençant par la fin, par le milieu, par où l'on veut », concluant avec humour, « on peut même ne pas les lire du tout. Mais on y perdra ». Ce livre reçut non sans raison le Grand prix de l'humour noir. Dix ans plus tard, il revenait en 2008 sur la formule avec *Ceufs de Pâques au poivre vert*, toujours chez Zulma. J'ai beaucoup aimé *Avec des si* (magnifiquement illustré par Selçuk Demirel, Flammarion, 2005), mais le comble du cocasse est atteint avec *Lénine Dada*, Robert Laffont, 1989 ; rééd., Le Dilettante, 2007. Le livre commence comme une enquête historique avec notes savantes sur l'étrange coïncidence qui fait que Lénine a habité en 1916 à Zürich dans la même rue que le cabaret Voltaire où les dadaïstes se retrouvaient, et s'achève en bouffonnerie : dans la lumière (noire) de Dada, la révolution russe devient « un grand pied de nez aux « prolétaires de tous les pays autant qu'aux bourgeois, aux idéalistes épris de justice autant qu'aux oppresseurs ». Dans la post-face de la réédition, Noguez rappelait que, moins d'un an après, le mur de Berlin tombait et que bientôt l'URSS allait s'effondrer. Il avait, en romancier, pressenti inconsciemment ce grand retournement, lézardant avec une drôlerie acérée une des grandes icônes du xx<sup>e</sup> siècle. Sa plume s'est aussi attaquée, plus légèrement, aux ridicules de la sémiologie à la mode, dans *Sémiologie du parapluie, et autres textes* (Éditions de la Différence, 1990), qui trouve une sorte de pendant avec *La véritable histoire du football & autres surprises*, Gallimard, 2006. L'œuvre de Noguez offre aussi des essais moralistes : *Derniers voyages en France*, Champ Vallon, 1994 ; *Immoralités, suivi d'un Dictionnaire de l'amour*, où les pages du dictionnaire sont imprimées sur un papier « Bouton d'or », L'Infini, Gallimard, 1999 ; *Les plaisirs de la vie*, Manuels Payot, Payot et Rivages, 2000. La plume de Dominique a parfois des résonances swiftiennes, avec *Comment rater complètement sa vie en onze leçons*, (« Manuels Payot », Payot et Rivages, 2002 ; Rivages Poche 2003, et dans la même veine *Vingt choses qui nous rendent la vie infernale*, Payot et Rivages, 2005 ; Rivages Poche, 2003, ainsi que la délicate *Soudaine mélancolie*, aux mêmes éditions, 2005 ; 2007. À la fin de sa vie, il revint à l'humour noir avec *Encore une citation M. le Bourreau*, qui parut en 2019, juste après sa mort, comme s'il avait pressenti celle-ci.

Dominique Noguez publia aussi des « études plus ou moins sçavantes » selon son expression : *Les trois Rimbaud*, éd. de Minuit, 1986 ; *Montaigne au bordel & autres surprises*, Maurice Nadeau, 2010 ; *La véritable origine des plus beaux aphorismes*, Manuels Payot, éd. Payot & Rivages, 2014 ; *Pensées bleues*, suivi d'un *Bref*

*Traité de l'aphorisme*, Équateurs, 2015. Il avait aussi une généreuse curiosité pour deux des « monstres » de la littérature contemporaine, Marguerite Duras et Michel Houellebecq. Il rencontra la première en 1975, lors d'un jury du « cinéma différent » : « Michael Lonsdale est venu vers moi et m'a dit (comme le messager particulier d'une princesse exotique) : « Marguerite Duras aimerait faire votre connaissance. Elle est là, elle vous attend. » Suivirent vingt années d'amitié et de brouilles, « de nuits joyeuses et délirantes », et de formidables entretiens à propos du cinéma de Duras, filmés en 1983 et publiés en 1984, rééd., *La couleur des mots*, Benoît Jacob, 2001 ; suivirent deux études, *Duras, Marguerite*, Flammarion, 2001, analyse stylistique rigoureuse de la prose durassienne, suivie de fragments de journaux intimes, et *Duras toujours*, Actes Sud, 2009. Noguez repéra tout de suite le talent de l'auteur d'*Extension du domaine de la lutte*, livre dont il fut à l'origine de la publication, et il défendit son œuvre dans des interviews nombreux, dans un ensemble d'articles, et dans son livre *Houellebecq, en fait*, Fayard, 2003. Un des textes de Dominique, les moins connus, les plus émouvants pourtant, est le petit recueil de textes, *Écrit en 68*, aux éditions Joca seria, 1999 (maison dont le nom, « jeux sérieux », pourraient qualifier presque tous les écrits de Noguez). Il est placé sous l'égide d'une citation lumineuse de Victor Hugo<sup>7</sup> ; Dominique avait le goût et le talent des belles épigraphes, car il avait une très ample culture littéraire, et il s'engagea avec détermination et constance pour la défense de la langue française, contre le « franglais ». Outre les multiples tribunes, chroniques, pamphlets, qu'on ne peut tous répertorier ici, et *Tombeau pour la littérature*, La Différence, 1991, il a publié une chronique de cette résistible invasion, qui semble pourtant perdue : *La colonisation douce, Feu la langue française ?* Éd. du Rocher, 1991-1993 ; rééd. revue et augmentée, Arléa poche, 1998). Il fut le premier président de l'Association *Avenir de la langue française* de décembre 1992 à juillet 1993.

La vie d'un écrivain ou d'un artiste, dit-on, ce sont ses œuvres. Cela vaut pour Dominique Noguez, et ceux qui l'ont lu et le lisent le savent mieux que quiconque. Cependant sa vie fut bien plus que les « achevés d'imprimer » successifs. Longtemps très discret sur lui-même, tenant chacun à distance de plume caustique, il ouvrit finalement ses textes aux confidences autobiographiques, d'abord dans sa trilogie urbaine, *Dans le bonheur des villes : Rouen, Bordeaux, Lille*, Éd. du Rocher, 2006, pages « écrites du triple point de vue de l'autobiographie, de la littérature et du plaisir », plus complètement dans *Une année qui commence bien, récit*, Flammarion, 2013.

Mais il faut à ces quelques notes ajouter que Dominique portait haut les valeurs de l'amitié : ses amis ne cessaient de se réjouir de son aimable compagnie à la fois critique, savante et toujours inattendue. Homme de plume, mais aussi homme de conversation, humaniste, il fut un honnête homme des lettres. Il aimait sa langue, sa



langue française, qu'il a bien servie, avec esprit et érudition. Il manque à tous ceux qui le connaissaient<sup>8</sup>.

Claude MIGNOT (1965 l)

### Notes

1. Voir *Le Bon Plaisir de Dominique Noguez* par Christine Goémé, France Culture, 31 octobre 1998 ; *For intérieur* par Olivier Germain-Thomas, France Culture, 2 octobre 2009 ; *Nuit réveillée de Dominique Noguez*, France Culture, 14 avril 2013 ; *Du jour au lendemain* par Alain Veinstein, 12 septembre 2013, etc.
2. Pascal Auger, *Entretiens avec Dominique Noguez*, film.
3. La revue lycéenne *L'Azur* connut cinq numéros, voir « Les revies de ma vue », dans *Entrevues*, n° 21, 1996 (rééd. dans *Entrevues* en mars 2019, en hommage à D. N.).
4. Après les Dandys, le premier vrai roman, très composé, est *M & R*, Robert Laffont, 1981 (rééd., éditions du Rocher, 1999), où je sens un parfum durassien. Mais on peut encore citer d'autres récits : *Les deux veuves*, La Différence, 1990 ; *Les Trente-six photos que je croyais avoir prises à Séville*, Maurice Nadeau, 1993 ; *Saut à l'élastique dans le temps*, Mercure de France, 2002.
5. On trouve un écho de ce travail dans une des premières études publiées de Noguez : « Structure du langage humoristique », *Revue d'esthétique*, n° 1, 1969, p. 37-64.
6. Noguez intervint au *Forum Le Monde, Le Mans, 2010*, « L'humour contre la vie ».
7. Victor Hugo, « C'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir » (Préface des *Contemplations*).
8. Sur Dominique Noguez, voir son site, < [www.dominique.noguez.f](http://www.dominique.noguez.f) > et les documents qui y sont attachés : biographie chronologique ; bibliographie ; entretiens par Pascal Auger, 1999, etc.

**NICHET (Jacques)**, né le 1<sup>er</sup> janvier 1942 à Albi (Tarn), décédé le 29 juillet 2019 à Toulouse (Haute-Garonne). – Promotion de 1964 l.



J'ai fait la connaissance de Jacques Nichet en khâgne au lycée du Parc à Lyon : c'était à l'automne 1963. Nous ne l'avions jamais vu : il venait d'ailleurs. Il nous impressionnait. Nous étions débraillés et braillards, il était correct et discret : lunettes d'écaille, veston, cravate, parapluie, une voix douce et posée. Nous soupçonnâmes assez vite la mystification, sans en mesurer l'étendue. D'abord, sa réserve modeste ne put dissimuler longtemps qu'il était savant, brillant et profond. Mais ce n'était pas une mystification : s'il ne s'en était pas vanté, il ne l'avait pas nié non plus. Il ne parlait pas de lui. Puis nous avons découvert que son esprit, à la fois rigoureux, inventif et inattendu, trouvant

partout matière à mise à distance et à mise en scène, le rendait extraordinairement drôle dans le style pince-sans-rire et l'absurde décapant.

Ce que nous avons mis plus de temps à comprendre, ce que toute une vie, pendant laquelle nous avons tous deux été proches, bien que je n'aie pas participé à son aventure théâtrale, a tout juste suffi à me faire comprendre, c'est à quel point ce garçon discret, courtois, attentif aux autres, respectueux de leur opinion, ne se mettant jamais en avant, était un esprit profondément subversif, jetant sur toute chose un regard entièrement libre et neuf. Si, ce jour de septembre d'il y a cinquante-six ans où je l'ai vu entrer, calme et propre sur lui, dans la salle de classe poussiéreuse, parfumée au khâgneux et à la gitane Maïs, quelqu'un m'avait révélé que j'étais de nous deux, et de très loin, le plus conventionnel, j'aurais été bien surpris. Des décennies plus tard, Robert Abirached (1952 l) le présentera un jour comme « un artiste ne ressemblant pas du tout à un artiste ». Rien de plus vrai, mais il ne s'agissait pas seulement d'apparence. L'auteur du testament magnifique qu'est *Je veux jouer toujours* ne jouait pas : il y croyait. Il croyait au pouvoir du théâtre et ce qu'il attendait de ce pouvoir était plus radical que nous ne pouvions le supposer.

Nous avons intégré tous deux en 1964 avec cinq autres de nos camarades : une année faste pour la khâgne du Parc. Alors commença la double vie de Jacques Nichet. D'un côté, les sages études de lettres classiques, menées, comme il faisait tout, avec un sérieux où éclatait soudain la farce. L'année de l'agrégation, nous avons préparé ensemble les textes latins et grecs du programme, Emmanuel de Calan (1963 l), Thomas Ferenczi (1963 l), lui et moi. À vrai dire, c'était lui qui nous faisait travailler, sérieux et infatigable. Soudain, il s'arrêtait et, toujours sérieux, poussait des hurlements en nous invitant à l'imiter : défoulement nécessaire, disait-il. Nous fîmes ensemble, lui et moi, un thème grec que nous rendîmes à un professeur de la Sorbonne sous le nom de Zichet : son idée, bien sûr. Mais ce fut aussi son idée, cette année-là, alors que nous devions, Emmanuel de Calan, lui et moi, aller nous détendre pendant les vacances de février dans la vallée de Chamonix, d'inviter à se joindre à nous un étudiant japonais, pensionnaire étranger à l'École, dont il avait deviné l'isolement. Et une fois dans notre chalet glacial, c'est lui encore, pendant que nous lisions à haute voix *À la manière de* de Reboux et Müller, qui tentait patiemment d'expliquer au japonais les calembours du style Ivan Labibine Ossouzoff.

L'autre vie de Jacques Nichet, sa vraie vie, ce fut, dès la première année d'École, la création du Théâtre de l'Aquarium. Je le répète, je n'appartenais pas à la troupe. De cet Aquarium originel, Armelle Debru parlera mieux que moi. Quelques souvenirs seulement, vus de l'extérieur. Vus de l'extérieur, car (c'est le premier souvenir) il m'avait recalé lors du recrutement de ses acteurs. Il avait eu raison. Il ne faisait pas acception des personnes et, dans son rôle de fondateur, directeur et metteur en scène de la troupe, faisait appel au Jacques Nichet sérieux, méthodique, compétent,

sûr et maître de lui. Deuxième souvenir, la première des *Grenouilles* et le débordement d'enthousiasme qu'elle a suscité. Enthousiasme devant l'extraordinaire qualité du spectacle, l'intelligence de la mise en scène, le talent des acteurs, normaliens et sévriennes, littéraires et scientifiques, recrutés, comme on vient de le voir, avec sagacité et dirigés de même, l'efficacité et le panache, qui ravissaient les Lyonnais, de la traduction de leur maître Victor-Henry Debidour (1929 l), qui l'avait parfois testée sur eux à l'occasion d'une version grecque. Mais enthousiasme aussi parce que Jacques Nichet venait de montrer ce qu'on pouvait tirer de cette École, qui semblait condamnée à l'individualisme et à la névrose.

Trois ans et quelques mises en scène plus tard, la pièce inspirée des *Héritiers* de Pierre Bourdieu (1951 l) et Jean-Claude Passeron (1950 l), dont la première, le 3 mai 1968 (cela ne s'invente pas) est interrompue par l'irruption sur scène de Jacques Nichet en personne annonçant la mort d'un « camarade » dans les affrontements avec la police. La nouvelle était fautive, mais l'effet réussi, moins cependant que la mise en scène interrompue. Un jury de professeurs emplumés et à masques d'oiseaux interrogeait deux candidats, un « héritier » et un non-héritier, dans différentes disciplines, toujours en rapport avec les oiseaux (en français, *L'Albatros* de Baudelaire, etc.). Pendant les délibérations, les lumières s'éteignaient et on entendait les oiseaux caqueter. Inventive, la mise en scène l'hiver suivant des *Guerres picrocholines* au Vieux-Colombier l'est au point d'être presque immédiatement plagiée impudemment et silencieusement par Jean-Louis Barrault dans un spectacle Rabelais.

Au Vieux-Colombier, car nous avons quitté l'École. Jacques était assistant, puis bientôt maître-assistant (maître de conférences) d'études théâtrales à la jeune université Paris-VIII. Metteur en scène et universitaire, il n'a, de 1969 à 1985, entre l'université de Vincennes et la Cartoucherie de Vincennes, jamais dissocié ces deux activités qui se renforçaient l'une l'autre. Même devenu tout entier homme de théâtre, il ne cessera d'avoir le souci de la pédagogie du théâtre et par le théâtre, dont il avait spontanément le goût et le génie. En 2009-2010 le Collège de France fera appel à lui pour occuper sa chaire annuelle de création artistique.

Tout entier homme de théâtre, il le devient en 1986, quand il est nommé directeur du Centre dramatique national de Montpellier, qu'il baptise Théâtre des Treize Vents, avant de l'être en 1998 de celui de Toulouse. À vrai dire, il devait aller directement à Toulouse, où il s'était déjà installé, quand un changement de dernière minute l'a envoyé directement à Montpellier. Détail ? Pas entièrement, car il s'était installé à Toulouse avec sa famille. En 1971, il avait épousé une sévrienne agrégée de lettres classiques, Dominique Baux (1966 l) originaire de Toulouse, justement, alors qu'il était, lui, originaire justement de Montpellier. Leur fils, Vivian, normilien de l'ENS de Lyon, est aujourd'hui professeur en classe préparatoire à Lyon. La vive et charmante Dominique fut heureuse de revenir près de sa famille. Elle fut

nommée professeur d'hypokhâgne au lycée Saint-Sernin, où elle lança d'intéressantes et originales expériences de « Parole vive ». La déception d'une séparation inattendue imposée par la nomination à Montpellier, où Jacques, accablé de travail, dut passer toutes ses semaines, fut pour eux une épreuve, son retour à Toulouse un soulagement. Mais ses créations l'appelaient souvent ailleurs et voilà que la santé de Dominique se détériorait et lui causait de terribles souffrances. Ces dernières années, Jacques s'occupait d'elle constamment, avec son extraordinaire capacité d'attention à ceux qu'il aimait. Il ne renonçait pas, pourtant, à son vœu de « jouer toujours ». Après sa retraite du Centre dramatique national de Toulouse, il avait librement créé une compagnie nouvelle, *L'inattendu*. Il l'a animée jusqu'au bout. Le comédien avec lequel il travaillait les derniers temps l'appelait encore pour recueillir ses avis quelques jours à peine avant que ne l'emporte le mal qui le rongait sournoisement depuis trop longtemps pour qu'on pût y porter remède.

Son œuvre demeure. Les créations de Jacques Nichet à Montpellier et à Toulouse, à Avignon et à Paris, appartiennent désormais à l'histoire du théâtre. Leur simple énumération passerait les bornes d'une notice comme celle-ci. Et comment donner la mesure de leur importance et de leur influence, sous-estimées parfois, Jacques étant d'une discrétion et d'une modestie rares partout, et exceptionnelles dans sa partie ? Je retiens seulement trois traits qui me semblent caractéristiques.

D'abord la volonté de « faire théâtre de tout », selon la formule d'Antoine Vitez qu'il aimait à citer et suivant le modèle de Dario Fo, dont il montera *Faut pas payer*. D'où, comme il le faisait dès *Les Héritiers* et *Les Guerres picrocholines*, les pièces créées à partir d'œuvres non-théâtrales, mais aussi de faits divers ou de questions de société, qui marquent surtout le début de sa carrière à partir de *Marchands de ville* (T.N.P. 1972) et ses années de collaboration avec la Cartoucherie.

Ensuite – surtout, peut-être, s'agissant au contraire du texte, de son respect et des possibilités qu'il offre, – l'attention extrême que Jacques Nichet porte aux traductions des pièces écrites dans une langue étrangère, auxquelles il estime que les critiques ne sont pas assez attentifs. On le voit dès son arrivée à Montpellier avec *La savetière prodigieuse* de Garcia Lorca, pièce à laquelle une nouvelle traduction donne une force et une saveur inattendues. Avec Jean-Michel Déprats (1968 I), il réunit de nombreux traducteurs et fonde un Centre international de la traduction théâtrale dont le siège reste désormais à Montpellier : *la Maison Antoine-Vitez*. Grâce à cette association, dont il est le premier président, de très nombreuses pièces d'auteurs reconnus dans leur pays, mais qui n'ont jamais encore été représentés en France, sont traduites et éditées. Pour ne citer que trois exemples de pièces qu'il a ainsi montées avec succès : *La Maladie humaine* de F. Camon (Italie, traduction Yves Hersant [1964 I]), *Marchands de caoutchouc* de H. Levin (Israël, traduction L. Atlan), *Les Cercueils de zinc* de S. Alexievitch (Biélorussie, traduction W. Berelowitch).

Enfin, il y a dans ses mises en scène un esprit Nichet et une patte Nichet, difficiles à définir, qui combinent l'ingéniosité de raccourcis permettant de produire un effet fort et un sens clair grâce à des trouvailles concrètes et simples nées de la subtilité et de la pénétration extrêmes d'un esprit lettré, rompu au décorticage des textes.

Je le dis trop vite et trop mal. J'ai trop parlé de mon ami, pas assez du grand homme de théâtre. C'est sa faute. Il n'était qu'attention aux autres et oubli de soi. Mais c'est ma faute, car s'il parlait peu de lui, il parlait constamment du théâtre et c'est à travers le théâtre qu'il parlait de lui. Il disait que son désir était d'aller toujours de surprise en surprise. Il a su réaliser ce désir. Il se définissait comme un éternel anxieux. Comment ne l'aurait-il pas été, lui qui était tout sauf content de lui ? Ai-je assez écouté sa voix calme, chaude et grave, coupée parfois d'un petit rire, et ce qu'elle disait avec des mots si simples et qui était toujours si limpide et si profonde ? Je n'ai appris qu'à la veille de sa mort que je ne l'entendrai plus. Il m'a envoyé un ultime *sms*, dicté à Vivian. Il n'y parlait que de moi.

Michel ZINK (1964 l)

#### Jacques Nichet, l'homme de théâtre

Quelques mois après notre arrivée, en octobre 1964, dans nos ENS respectives, Sèvres et Ulm, plusieurs d'entre nous découvrent la troupe de théâtre dirigée par Claude-André Tabart (1963 l) et sont fascinés par le projet de Jacques Nichet, qui en prend la suite et la baptise *L'Aquarium*, de monter les *Grenouilles* d'Aristophane. Nous avons rapidement en main la merveilleuse traduction que Jacques obtient de son professeur de grec, Victor-Henry Debidour. Un texte d'une verdeur, d'une violence verbale parfois extrêmes, qu'il va falloir comprendre en profondeur, comme nous l'avons fait dans nos études classiques, et apprendre à jouer sur scène, ce qui est tout autre chose. Nous allons y travailler avec acharnement deux fois par semaine, parfois tard dans la nuit. Parmi nos camarades, certains sont choisis par Jacques pour leur présence, leur physique adapté au rôle, leur verve, leur humour : Jean-Pierre Soublin [1963 s] (Dionysos), Alfred Vidal-Madjar [1963 s] (Euripide), Jacques Coquelle [1963 s] (Eschyle), Paulin Houtondji [1963 PE] (Charon), sans oublier la jolie servante délurée, Catherine Kerbrat (1963 L). Le reste de la troupe forme le chœur des Grenouilles, en collant vert, et celui des Initiés, en blanc, conduits par Michel Fragonard (1963 l). En nous demandant de déambuler librement sur la scène pendant des heures, Jacques nous apprend, à nous qui nous connaissons à peine, à former un groupe fluide et homogène. Il accepte de ses acteurs peu disciplinés leurs oublis et leurs improvisations, pourvu que le rythme de ce texte tonique et provocant ne soit pas ralenti. Ses trouvailles de mise en scène se multiplient, parfois géniales, en accord avec le sens du texte. Mystérieusement habité par sa passion, il est exigeant, doucement autoritaire, drôle, profondément chaleureux. Nous irons jouer

en tournée à Lyon et à Montpellier. Le car nous ramène toujours trop tard boulevard Jourdan, il faut « faire le mur ». Des garçons nous raccompagnent. Le gardien de nuit les poursuit dans les couloirs

D'autres pièces suivront. L'été 1965 à Massuguiès, Jacques travaille à une pièce d'Aimé Césaire (1935 l) *Et les chiens se taisaient* ; l'année suivante ce sera *Monsieur de Pourceaugnac*, avec l'accompagnement musical de Pierre-Étienne Will (1963 l), qui sera présenté au tout nouveau festival des troupes de théâtre amateur de Nancy, créé par Jack Lang, et puis plus tard les *Guerres picrocholines*. Nos vies professionnelles finiront par nous séparer, tandis qu'une carrière de théâtre exceptionnelle commence pour Jacques. Mais pour nous, les Grenouilles et autres acteurs des débuts de *l'Aquarium*, (dont beaucoup ont hélas disparu), il reste de cette aventure théâtrale des souvenirs inoubliables, et une reconnaissance affectueuse pour de grands moments de bonheur qui ne s'effaceront jamais.

Armelle DEBRU-PONCET (1964 L) avec Françoise DOUAY (1964 L)

**VANHOUTTE (Philippe)**, né le 20 juillet 1949 à Lille (Nord), décédé le 23 février 2016 à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire). – Promotion de 1969 s.



Le décès de Philippe Vanhoutte, survenu après quelques semaines d'une maladie foudroyante, a laissé tous ses amis attristés et décontenancés. Cette disparition était à l'image de sa vie discrète, rapide, claire-obscur.

Philippe était issu d'une famille modeste de Lille où son père, Modeste Vanhoutte, était employé de préfecture. Il fit ses études au lycée Faidherbe depuis les petites classes (il y avait encore une section primaire dans les années 1950) jusqu'à la taupe où, curiosité, il eut Bernard Arnault comme condisciple. Il y montra constamment des qualités étincelantes en sciences, s'intéressant peu aux autres matières. Ce parcours l'amena ainsi à être admis dans les meilleurs au concours de mathématiques d'Ulm en 1969 avec des notes excellentes en maths, et la meilleure note, de loin, en physique. Auprès de ses camarades de promotion venant en général du Sud, qui commence à Saint-Quentin comme chacun sait, il acquit tout de suite une grande popularité par sa bonne humeur, sa bonhomie toute nordique (on dirait chti aujourd'hui), sa simplicité et son ouverture aux autres.

La Direction de l'École, alertée par sa réussite au concours, l'attira vers la filière physique en lui faisant tout de suite visiter les labos de la rue Lhomond, qui l'ont

émerveillé, confiera-t-il plus tard. Il aurait préféré faire des maths, toutefois il se laissa convaincre en passant sa maîtrise puis l'agrégation en physique, on pourrait dire quasiment en roue libre avec ses exceptionnelles facilités. En effet, son truc, c'était surtout les jeux, non pas les jeux d'argent qu'il fuyait mais les belote, barbu, dames, dés et bien sûr le bridge qui sera la passion de sa vie, nous y reviendrons. Il pouvait ainsi jouer aux dés « chez le bougnat » (NB : rue des Feuillantines) en fin d'après-midi, partir faire un tournoi de bridge à 20 h dans les arrondissements de l'Ouest parisien, revenir dîner vers minuit au Beach (NB : rue de l'Abbé de l'Épée) et finir jusqu'au petit matin par un barbu interminable dans une thurne de l'École. Dans le jeu, il ne cherchait pas une sorte de consécration individuelle (c'était pourtant le meilleur en tout type de jeu), il le prenait plutôt comme un media pour les contacts avec les autres. En bridge, il a ainsi créé un club de l'ENS, qui a pu arriver en finale des Championnats de France universitaires en battant au passage, plaisir suprême, plusieurs des équipes de Polytechnique (l'X en avait cinq contre une seulement à l'ENS). Nous pouvions apprécier, en plus de ses talents d'organisateur, ses qualités de pédagogue où la clarté de son analyse et sa rapidité de jugement nous émerveillaient. Plusieurs de ses camarades de l'École qui ont ainsi connu quelques succès ultérieurs dans le bridge amateur (Michel Volcker, Jean-Pierre Ehrmann, Yves Langevin, moi-même,...) reconnaissent qu'ils le doivent avant tout à Philippe.

À sa sortie de l'École, il opta pour les classes préparatoires, non pas par défaut mais pour réaliser son rêve d'enseigner en prépa à Lille et accessoirement retrouver ses amis et son club de bridge. Il fut d'abord nommé en mathématiques spéciales au lycée Henri-Wallon de Valenciennes en 1973, un doux purgatoire avant, pensait-il, d'accéder à la métropole. C'était sans compter avec l'unique inspection, faite le 1<sup>er</sup> février 1974, où l'inspecteur, après avoir apprécié l'exposé brillant des notions abordées ce jour-là, conclut par : « Monsieur Vanhoutte peut sûrement, et par conséquent doit, apprendre à enseigner ». Un jugement un peu sévère pour un jeune qui n'avait qu'à peine quatre mois d'expérience d'enseignement, et qui avait peut-être voulu, naïvement, refaire une sorte d'oral d'agrégation le jour de sa première inspection. Philippe doit sans doute à ce rapport et à la note moyenne qui l'accompagnait d'être envoyé, après un an de service militaire, en classe de mathématiques supérieures au lycée Jean-Bart à Dunkerque pendant dix longues années, de 1975 à 1985. Certes Dunkerque est bien dans le Nord (le département) mais un peu loin quand on choisit d'habiter Lille, et tous ses amis se souviennent à quel point il a souffert de faire ces « deux fois 80 kms » en train quasiment tous les jours ouvrés pendant 10 ans. Nous avons pu consulter les rapports d'inspection de ces années-là, ils sont tous très favorables avec souvent la note de 40 sur 40. Quand un poste pour une math sup se présenta au lycée technique Baggio de Lille, Philippe le prit sans hésiter et y resta

24 ans jusqu'à sa retraite. Un tel cadavre finissant sa carrière comme prof de math sup dans un lycée technique, cela a de quoi surprendre, et ce n'est pas une observation élitiste, ce sont ses collègues de Baggio eux-mêmes que nous avons interrogés et qui le disent : « Nous n'avons pas compris pourquoi Philippe est resté à Baggio, sans doute parce qu'il s'entendait bien avec le proviseur », « Il a refusé plusieurs fois de prendre une math spé », « Il aurait pu aller à Faidherbe mais il n'a pas présenté sa candidature ». En revanche ces mêmes collègues sont unanimes sur la qualité exceptionnelle de son enseignement et l'aura qu'il avait auprès des élèves. Alors qu'il aurait pu rester en poste jusqu'à 65 ans, il a choisi de faire valoir ses droits à la retraite le plus tôt possible, le jour de ses 60 ans ! Il partit alors s'établir, avec son épouse Françoise, dans la campagne angevine, à Saint-Georges-des-Sept-Voies, où la maladie viendra le prendre six ans plus tard.

En parallèle, si l'on peut dire, Philippe laissa sa marque sur le bridge français de ces dernières années. Pour les lecteurs qui ignoreraient la difficulté du bridge de compétition, il suffit de rappeler qu'à la différence par exemple du poker, des échecs ou du go, le bridge est le seul jeu de l'esprit où les programmes informatiques n'arrivent toujours pas en 2019 à battre les meilleurs joueurs. Après avoir joué dans les compétitions régionales et nationales, notamment en paire avec son épouse qui est une excellente joueuse, Philippe se lança dans le grand bain international lorsqu'il atteignit l'âge des compétitions senior (fixé à 57 ans à cette époque). Il sera alors très souvent sélectionné dans l'équipe de France et sera avec elle champion d'Europe en 2007 et 2009, puis, la consécration, champion du monde en 2011. Cette carrière fulgurante lui permit, sur le tard, de parcourir le monde, bien loin de son Nord qu'il quittait rarement : la plupart des pays européens, Shanghai, Bali, Venice Beach, Sao Paulo, ... Son partenaire en équipe de France, Patrick Grenthe (tiens, aussi un Lillois), qui sera longtemps président de la Fédération française de bridge, se souvient : « Un homme et un joueur d'exception avec lequel j'ai partagé 47 ans d'amitié et de bridge. Philippe Vanhoutte était un équipier modèle et un théoricien passionné ». De fait, Philippe n'était pas seulement un joueur exceptionnel mais aussi une sorte de phare pour ses coéquipiers qui recherchaient souvent son avis et qu'il accueillait toujours avec une grande gentillesse, la même qu'il avait montrée durant ses années d'École.

Une vie singulière où la morne rectitude de la carrière académique a côtoyé les réussites éclatantes du bridge, comme si l'une devait soutenir les autres.

Nous laissons son camarade Philippe Ratte (1969 I) conclure en nous donnant quelques clés possibles :

« De la 6<sup>e</sup> 7 à la math élém. 2 du lycée Faidherbe à Lille, Philippe Vanhoutte est le seul lycéen dont j'aie de part en part été le condisciple dans les mêmes classes



successives. Nous entrâmes à l'École lors du même concours 1969... et ne nous y fréquentâmes jamais.

Non qu'il y eût là l'effet de la moindre antipathie, mais Philippe était un monde à lui tout seul, indifférent aux camaraderies de fait, et par là d'aspect un peu bourru. Sa passion était le bridge, elle filtrait ses relations, avec un niveau d'exigence très élevé sur ce plan. Je n'y jouais pas. Il en vécut, y devint même champion du monde senior dès sa retraite, prise dès que possible.

Retraite d'une retraite, au demeurant, puisque ce surdoué des mathématiques, auxquelles à peu près seules il devait la renommée de son parcours lycéen, remarqué comme quasi prodigieux lors de l'épreuve de physique d'entrée à l'École, avait choisi de se retirer d'emblée d'à peu près tout ce qui n'était pas le monde du bridge, et de mener une humble carrière de professeur en hypotaube au lycée technique de Lille, sa ville natale – pas même au lycée Faidherbe. Parti de Lille, revenu à Lille, une carrière modeste lui convenait, destinée aurait-on dit à le débarrasser à moindre frais du souci de tenir un rôle dans le monde, ce à quoi il n'avait jamais semblé attacher la moindre importance, pourvu que sa virtuosité en maths lui valût crédit de tout le reste. Nous avons eu ensemble en classe de math élém. un merveilleux modèle de ce genre en la personne de monsieur Robert Poix, incomparable professeur de mathématique à qui suffisait le respect de ses élèves et la compagnie des amis avec lesquels il jouait jovialement chaque soir à la belote au bistrot d'en bas de chez lui. De même en khâgne, Fernand Deparis (1933 l), qui avait durant ses années d'École été un émule prometteur de sa condisciple Jacqueline David (madame de Romilly), tint-il toute sa vie la chaire de latin-grec. Y a-t-il là un syndrome lillois, illustré aussi bien par notre défunt camarade Facomprez (1969 l), de modestes surdoués, tirant leur fierté de leur modestie même, choisie comme un beau destin ? Philippe Vanhoutte était trop secret, dès la 6<sup>e</sup>, pour autoriser à son propos quelque diagnostic que ce soit, mais tel fut bien son destin public. À de tels choix, devenus rares, il confère par ce qu'il fit voir de ses dons exceptionnels dans ses domaines de prédilection, maths, physique, bridge, une réelle grandeur. »

Je remercie Françoise Vanhoutte et Michel Volcker (1970 s) pour leur aide précieuse à la rédaction de cette notice.

Jérôme BRUN (1969 s)

**CHRÉTIEN (Jean-Louis), né le 24 juillet 1952 à Paris, décédé le 28 juin 2019 à Paris. – Promotion de 1971 I.**



*L'hommage qui a été rendu à notre camarade, lors de son décès, dans les colonnes du Monde daté du 4 juillet, par Nicolas Weill (1977 I) est ici reproduit avec l'aimable autorisation de ce quotidien et de l'auteur.*

Philosophe, professeur et poète à l'écriture à la fois précise, subtile et hypersensible, Jean-Louis Chrétien s'est éteint à 66 ans. Ce célibataire, entouré d'amis et de disciples, qui fuyait le monde, ses polémiques et ses « grandeurs d'établissement », semble avoir toujours cherché à cheminer à rebours d'une modernité qui l'agaçait plus qu'elle ne lui inspirait une franche opposition.

Ainsi, auteur de près d'une trentaine d'ouvrages, s'est-il toujours refusé à l'ordinateur. Ainsi, dans une époque saturée par le culte de la performance, a-t-il prononcé un éloge intempestif de la *Fragilité* (éd. de Minuit, 2017), son dernier livre publié. Ainsi, dans le premier tome de son diptyque *Conscience et roman* (éd. de Minuit : t. I 2009 et t. II 2011), puissante méditation sur la littérature, s'est-il attaqué à l'individualisme et au narcissisme contemporains, en reprochant au roman moderne d'avoir prétendu « sonder les reins et les cœurs », à l'égal du Dieu créateur qu'il révérait. Car, bien qu'ayant grandi à l'ombre d'un père médecin, athée et communiste, il se convertit au catholicisme déjà adulte, entre 25 et 28 ans ; et cette découverte domine sa vie et sa pensée. Par contraste, son cursus universitaire se présente aussi brillant que classique. Passé par les classes préparatoires du lycée Henri-IV, cacique à l'ENS comme à l'agrégation de philosophie, il enseigne pendant quelques années cette discipline dans le secondaire, à Mâcon puis à Vire (Calvados).

Après trois ans à la Fondation Thiers, il rejoint l'université de Créteil (Paris-XII) puis la Sorbonne (Paris-IV) où il se voit chargé de traiter de la philosophie de l'Antiquité tardive et médiévale. Il y formera de nombreuses générations d'étudiants et y demeurera jusqu'à sa retraite. Il partage certains maîtres à penser avec ceux de sa génération : Vladimir Jankélévitch (1922 I), Martin Heidegger – dont les *Cahiers noirs*, connus en 2013, et leur contenu antisémite finiront par le choquer<sup>1</sup>. D'autres sont plus confidentiels, comme le trop peu connu Henri Maldiney (1933 I) dont J.-L. Chrétien a promu, préfacé et introduit les œuvres (*Regard, parole, espace*, éd. du Cerf, 2012).

Avec le philosophe et académicien Jean-Luc Marion (1967 I) dont il est proche, il occupe une place dans le « tournant théologique de la phénoménologie française », critiqué par Dominique Janicaud (1958 I). Ce dernier souligne pourtant la qualité de l'un des premiers textes de Chrétien rédigé pour les *Cahiers de l'Herne* (1983 : *Heidegger, la réserve de l'être*). Plus tard Jacques Derrida (1952 I) dans un chapitre

du *Toucher* (éd. Galilée, 2000, dir. Jean-Luc Nancy) s'attardera sur le travail de ce penseur qu'il admirait.

Venu au catholicisme pratiquant, en pleine période de désertion des églises, Jean-Louis Chrétien qui a longtemps fréquenté la paroisse parisienne Saint-Paul-Saint-Louis, dans le Marais, n'a pas adhéré à un courant politico-religieux défini, progressiste ou traditionaliste. Son attention s'est tout entière consacrée sur l'« appel » de la foi (*L'appel et la réponse*, éd. de Minuit 1992), la « parole » et la lecture de la Bible (*Symbolique du Corps. La tradition chrétienne du Cantique des Cantiques*, PUF 2005). Il était familier des Pères de l'Église, et sa référence de prédilection était saint Augustin. Dans *Saint Augustin et les actes de parole* (PUF, 2002), il livre peut-être l'une des clefs de son parcours – celui d'un érudit, mais soucieux d'attention, des nuances et des accents les plus fins : « On ne parle en vérité que pour autant qu'on écoute et qu'aussi longtemps qu'on écoute » y écrivait-il.

Tous les familiers de cette pensée savent qu'elle s'est exprimée dans un style épuré de tout jargon académique. Si Jean-Louis Chrétien a été un observateur attentif et un théoricien de la fiction romanesque, il a aussi été poète, publiant six recueils en vers libres, de 1989 à 2001. Autre originalité de ce parcours, sa volonté de ressusciter le genre philosophique des « passions de l'âme », en leur fournissant une lecture spirituelle et non psychologique. D'où les livres *De la fatigue* (éd. de Minuit, 1996) et *La joie spacieuse* (éd. de Minuit, 2007). *L'absence*, son ultime ouvrage, inachevé, devait en faire partie, et son titre en devient tristement symbolique.

Nicolas WEILL (1977 l)

### Notes

1. *L'Archicube 27* vient de rendre compte de l'ouvrage de Nicolas Weill, *Heidegger et les Cahiers noirs, mystique du ressentiment* (éditions du CNRS, 2018).

**COURTÈS (François), né le 4 octobre 1970 à Montpellier (Hérault), décédé le 6 septembre 2016 à Poitiers (Vienne). – Promotion de 1988 s.**



François Courtès est le fils de Jean Courtès (professeur de lettres classiques à l'université de Reims) et d'Huguette Jalabert (professeur de philosophie à l'université de Montpellier).

Enfant surdoué, François intègre l'École normale supérieure dans la filière mathématique, à 18 ans, en septembre 1988<sup>1</sup>. Il s'y fit immédiatement remarquer par son implication dans la vie sociale de l'École, implication qui durera

jusqu'à sa mort, bien après qu'il ait quitté son statut d'élève. Ses diverses contributions mirent en avant ses talents de pianiste, d'organisateur de jeu en grandeur nature dans Paris<sup>2</sup>, d'informaticien, ... la liste serait longue. Sa popularité au sein des élèves et archicubes fut telle que François fut et restera longtemps une figure emblématique de l'École.

François passe l'agrégation de mathématiques en 1990<sup>3</sup> et poursuit ses études par un DEA<sup>4</sup> en 1991, sous la direction de Jean-Loup Waldspurger. Il débute ensuite en thèse avec le même directeur, bénéficiant à la sortie de l'École d'un statut d'allocataire-moniteur normalien à l'université de Paris-VII. Il soutient sa thèse en 1996 sur le thème : *Étude du transfert des intégrales orbitales de  $SL(n)$  à ses sous-groupes endoscopiques*. Ses travaux de thèse portent sur ce qu'on appelle le *programme de Langlands*, et plus particulièrement sur son versant *automorphe* qui consiste à développer l'analyse harmonique sur les groupes de Lie dits *p-adiques*.

Dès sa thèse soutenue, François intègre le CNRS comme chargé de recherche<sup>5</sup> au sein du laboratoire de mathématiques de l'université de Poitiers, laboratoire d'accueil où il restera jusqu'à sa mort en 2016. Il passe son habilitation à diriger des recherches en 2015. De 1996 à 2016 sa vie est partagée entre Paris et Poitiers. Sa contribution à la vie scientifique de Poitiers est importante de par ses nombreuses interventions dans les groupes de travail. Il passera de nombreuses heures au tableau à transmettre les constructions abstraites de Borel, Bruhat et Tits à ses collègues. Mathématicien passionné, il était capable de communiquer ses recherches avec enthousiasme et simplicité. Il était apprécié de ses collègues du Laboratoire autant par sa virtuosité mathématique que par ses qualités humaines.

Son statut de chercheur au CNRS lui permettra de publier à son rythme de longues publications d'une grande profondeur mathématique. Ses contributions scientifiques couvrent trois thèmes. Il s'intéresse d'abord, depuis sa thèse, à l'analyse harmonique sur les groupes p-adiques, en particulier l'étude des distributions invariantes et des intégrales orbitales. Il s'attaque ensuite à l'étude abstraite des groupes réductifs et de certains de leurs sous-groupes. Finalement ses dernières contributions concernent une démonstration partielle d'une conjecture de Dipendra Prasad sur les espaces symétriques p-adiques. François laisse des travaux profonds non publiés<sup>6</sup>. Ceux-ci portent sur l'étude des sous-groupes parahoriques des groupes réductifs et sur leur caractérisation axiomatique. Tous ces travaux vaudront à François un rayonnement international.

Parallèlement à sa vie scientifique poitevine et à sa présence régulière à l'ENS où se tissent de grandes amitiés, François parcourt le globe comme compétiteur du Rubik's Cube, une de ses plus grandes passions. Véritable virtuose de ce casse-tête, il participe à d'innombrables compétitions<sup>7</sup> et bat de multiples records<sup>8</sup> en France.

François Courtès meurt brusquement des suites d'un AVC, le 6 septembre 2016 au CHU de Poitiers, à l'âge de 45 ans.

Paul BROUSSOUS (1989 s)

### Notes

1. Rang 26<sup>e</sup>.
2. François fut l'un des inventeurs de la Traque.
3. Rang 33<sup>e</sup>.
4. Université de Paris Sud-Orsay
5. D'abord comme 2<sup>e</sup> classe. Il passe CR 1<sup>re</sup> classe en octobre 2000.
6. Mais présents sur des archives ouvertes.
7. Selon l'Association française de Speedcubing, François a participé à 184 compétitions internationales, de 2008 à sa mort.
8. Selon l'Association française de Speedcubing, il détenait avant sa mort le record de France en moyenne de résolution à l'aveugle, ainsi que de résolution multiple à l'aveugle.



## LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

<b>Abribat, Jean-Paul, 1955 l</b> . . . . .	148
<b>Baillon, Paul, 1958 s</b> . . . . .	159
<b>Bandet, Pierre, 1951 l</b> . . . . .	124
<b>Cagnac, Bernard, 1950 s</b> . . . . .	120
<b>Causse, Jean-Pierre, 1946 s</b> . . . . .	94
<b>Caveing, Maurice, 1944 l</b> . . . . .	84
<b>Chrétien, Jean-Louis, 1971 l</b> . . . . .	194
<b>Courtès, François, 1988 s</b> . . . . .	195
<b>Dao Puiseux, Simone, 1949 S</b> . . . . .	117
<b>Delaboudinière, Jean-Pierre, 1959 s</b> . . . . .	167
<b>Delcour, Jean-Marie, 1956 l</b> . . . . .	155
<b>Demargne, Pierre, 1922 l</b> . . . . .	63
<b>Depussé, Marie, 1956</b> . . . . .	153
<b>Desprès, Henri-Alain, 1951 s</b> . . . . .	126
<b>Favre, Alain, 1962 s</b> . . . . .	176
<b>Fontaine, Jacques, 1940 l</b> . . . . .	76
<b>Frèrejacque, Daniel, 1952 s</b> . . . . .	140
<b>Gicquel Jobert, Nelly, 1946 S</b> . . . . .	101
<b>Goimard, Jacques, 1955 l</b> . . . . .	143
<b>Grua, Gaston, 1922 l</b> . . . . .	67
<b>Haugazeau, Yves, 1958 s</b> . . . . .	161
<b>Jaffard, Paul, 1945 s</b> . . . . .	91
<b>Jeangirard, Paul, 1938 s</b> . . . . .	74
<b>Joly, Jean-René, 1957 s</b> . . . . .	156
<b>Lafon, Jean-Pierre, 1949 s</b> . . . . .	113
<hr/>	
<i>L'Archicube</i> n° 27 bis, numéro spécial, février 2019	199

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES DE CE RECUEIL

---

<b>Lamy, Marcel, 1952 l</b> . . . . .	134
<b>Lazard, Gilbert, 1940 l</b> . . . . .	83
<b>Meuleau, Maurice, 1949</b> . . . . .	105
<b>Moreau-Nélaton, Étienne, 1878 l</b> . . . . .	51
<b>Nichet, Jacques, 1964 l</b> . . . . .	185
<b>Noguez, Dominique, 1963 l</b> . . . . .	179
<b>Paillard Godefroy, Geneviève, 1951 S</b> . . . . .	128
<b>Péguy, Charles, 1894 l</b> . . . . .	56
<b>Perrier, Simone, 1955 L</b> . . . . .	146
<b>Rougemont, Georges, 1962 l</b> . . . . .	172
<b>Senninger, Charles, 1944 l</b> . . . . .	87
<b>Suchard, Jean, 1950 s</b> . . . . .	122
<b>Triomphe, Robert, 1936 l</b> . . . . .	72
<b>Vanhoutte, Philippe, 1969 s</b> . . . . .	190
<b>Verret, Michel, 1948 l</b> . . . . .	103
<b>Vial Vallet, Paulette, 1949</b> . . . . .	113



# L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis  
de l'École normale supérieure

Siège de l'Association :  
45, rue d'Ulm  
75230 Paris Cedex 05  
Téléphone : 01 44 32 32 32  
Courriel : a-ulm@ens.fr  
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directrice de la publication : Marianne Laigneau  
Responsables des notices : Patrice Cauderlier, Michel Rapoport (lettres)  
et Renée Vallette Veysseyre (sciences)  
Lectrice : Pascale Mentré (sciences)  
Suivi éditorial : Pascale Hamon

Mise en pages : TyPAO

Ce numéro spécial 27 *bis* de  
*L'Archicube* a été achevé d'imprimer  
sur les presses de l'imprimerie Jouve  
en février 2020.

ISSN : 1959-6391  
Dépôt légal : mars 2020

N° d'impression : xxxxx

Mise en pages  
TyPAO sarl  
75011 Paris